

# COMME DANS UN FILM

Scènes de l'enfance  
et de la vie publique de Jésus



José María Álvarez de Toledo (ed.)



# Sommaire

Présentation .....	4
La vocation de Marie : l'Annonciation .....	6
Une joie qui doit déborder : la Visitation.....	11
Le privilège de servir .....	12
Un cœur qui se met à chanter .....	13
La normalité du ménage .....	13
Protagonistes par surprise : les bergers de Bethléem.....	16
Chercheurs de Dieu : les rois mages .....	19
Le charpentier de Nazareth : les années de travail caché.....	23
Un voyage pour faire la volonté du Père : La sainte Famille à Jérusalem .....	27
Rétrospective d'une vie : la mort de Saint Joseph.....	32
«Mon fils bien-aimé» : le baptême de Jésus.....	36
L'expérience de Jésus au désert .....	40
Le compte à rebours commence. Les noces de Cana .....	46
Faire confiance à la parole qui sauve : la pêche miraculeuse .....	51
Le bonheur que rien ne peut enlever : le sermon sur la montagne.....	55
« Vivre de foi » : La multiplication des pains et des poissons.....	59
Vous ne comprenez pas encore ? Conversation dans une barque.....	63
La lumière qui ne s'éteint jamais : la confession de Césarée et la transfiguration ....	67
Faire du monde un foyer : la parabole du bon samaritain .....	72
Dans le refuge de Jésus : un jour à Béthanie .....	75
"Embrassez la condition de fils". La parabole du fils prodigue .....	78
Au-delà du scénario. La parabole du pharisien et du publicain .....	83
" Entrez dans la vie " : Avec le jeune homme riche.....	87
Le désir de voir Dieu. La rencontre avec Zachée .....	91
Au bord du chemin : L'aveugle Bartimée.....	95
"Un parfum pour l'éternité" l'onction de Béthanie.....	99

José María Álvarez de Toledo (ed.)

## COMME DANS UN FILM

SCÈNES DE L'ENFANCE ET DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

[www.opusdei.org](http://www.opusdei.org)

© 2025 Opus Dei

© 2025 Fundación Studium

## Présentation

« Quand on aime quelqu'un, on désire connaître tous les détails de sa vie et de son caractère, de façon à s'identifier à lui. C'est pourquoi nous devons méditer la vie de Jésus, (...). Car il nous faut bien la connaître, l'avoir tout entière dans notre tête et dans notre cœur, afin qu'à tout moment, sans qu'il soit besoin d'aucun livre, en fermant les yeux, nous puissions la voir comme dans un film »<sup>1</sup>.

Un film ne se contente pas de raconter la vie d'un individu isolément, mais cherche à montrer son monde de relations. Grâce à l'interaction avec les autres personnages, nous comprenons mieux le protagoniste en observant leurs décisions et en écoutant leurs paroles. Et nous pouvons même deviner ses affections. En effet, l'un des pouvoirs du cinéma est de provoquer une gamme d'émotions chez le spectateur. Il en va de même pour l'Évangile. Non seulement il raconte la vie du Christ, mais il nous révèle aussi comment Il s'est comporté avec les personnes qui l'accompagnaient. En observant leurs réactions, nous pouvons également percevoir leurs sentiments et apprendre de leur façon d'aimer les autres. « Il s'agit non seulement et pas simplement de suivre l'exemple de Jésus, comme quelque chose de moral, mais de faire participer toute l'existence à sa manière de penser et d'agir. La prière doit conduire à une connaissance et à une union dans l'amour toujours plus profondes avec le Seigneur, pour pouvoir penser, agir et aimer comme Lui, en Lui et pour Lui. Exercer cela, apprendre les sentiments de Jésus, représente la voie de la vie chrétienne »<sup>2</sup>.

Ce recueil d'articles de divers auteurs, édités pour maintenir une certaine uniformité de style et précédemment publiés sur le site internet de l'Opus Dei, présente quelques épisodes de l'enfance et de la vie publique de Jésus dans une clé cinématographique. Comme dans tout film, ces textes ne sont qu'une interprétation du passage en question et ne prétendent pas fixer un point de vue particulier ou couvrir toutes les analyses possibles. C'est pourquoi on s'efforce de distinguer ce qui est rapporté dans l'Évangile et ce qui relève de l'appréciation personnelle de l'auteur – par exemple, la manière dont il décrit certaines situations ou les réactions intérieures des personnages.

Le prélat de l'Opus Dei a insisté sur la nécessité de considérer « le caractère central de la Personne de Jésus-Christ, que nous désirons connaître, fréquenter et aimer. Mettre Jésus au centre de notre vie signifie s'engager davantage dans la prière contemplative au milieu du monde et aider les autres à emprunter des **chemins de contemplation** (saint Josémariam, *Amis de Dieu*, n° 67) »<sup>3</sup>. Le but de ces pages est précisément de permettre au lecteur de s'immerger, par l'imagination, dans les pensées du Christ et de ceux qui l'ont accompagné ; de se placer, comme un autre,

---

<sup>1</sup> Saint Josémariam, *Quand le Christ passe*, n° 107.

<sup>2</sup> Benoît XVI, *Audience*, 27-VI-2012.

<sup>3</sup> Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 14-II-2017, no 8.

dans les lieux qu'il a traversés ; d'être le protagoniste de ses paraboles ; de s'émerveiller de ses miracles et de ses discours. Bref, « suivre le Seigneur de si près que nous entendons le bruit de ses pas, que nous écoutons le souffle de sa respiration, que nous percevons ses confidences les plus intimes avec ceux qu'il avait choisis »<sup>4</sup>.

Ainsi, en parcourant la vie de Jésus comme s'il s'agissait d'un film, nous pourrions refléter ses propres sentiments afin d'apporter son amour à ceux qui nous entourent. « La meilleure motivation pour se décider à communiquer l'Évangile est de le contempler avec amour, de s'attarder en ses pages et de le lire avec le cœur. Si nous l'abordons de cette manière, sa beauté nous surprend, et nous séduit chaque fois. Donc, il est urgent de retrouver un esprit contemplatif, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle. Il n'y a rien de mieux à transmettre aux autres »<sup>5</sup>.

### Sommaire

---

<sup>4</sup> Saint Josémaría, cité dans Javier Echevarria, *Memoria del Beato Josemaría Escrivá*, Rialp, Madrid 2000, p. 250.

<sup>5</sup> Pape François, *Evangelii Gaudium*, n° 264.

# La vocation de Marie : l'Annonciation

Il y a deux mille ans, dans un village reculé de Palestine, une petite maison de briques encastrée dans la roche a été le théâtre du plus grand événement de l'histoire de l'humanité. Même sans y être allé, ce lieu – qui n'aurait jamais figuré dans les livres ni même sur les cartes – a excité l'imagination de générations de chrétiens, et d'innombrables artistes l'ont représenté dans leurs œuvres, avec plus ou moins de vraisemblance.

Nous avons certainement écouté de nombreuses fois le dialogue (cf. Lc 1, 26-38) intervenu entre ces murs entre une jeune fille nommée Marie et l'Archange Gabriel, envoyé par Dieu. Un échange de paroles sur lequel nous pouvons toujours revenir – nous le faisons chaque jour en récitant l'Angélus – car il s'agit d'un moment capital pour l'alliance entre Dieu et l'humanité.

## Un cœur en prière

Le jour commence à poindre et nous pouvons nous y transporter avec notre imagination. C'est une tiède matinée de printemps et, dans les rues étroites de Nazareth, règne encore le silence interrompu seulement sporadiquement par des pas, le trot d'un âne ou une conversation à voix basse. Comme tous les matins, Marie s'est levée de bonne heure. Avant d'aller chercher de l'eau au puits, elle aime consacrer quelques minutes à la prière. Elle peut ainsi élever son cœur vers Yahvé et Le remercier pour le don d'un nouveau jour. Sa méditation s'écoule comme une rivière, « dans un lit tranquille et large »<sup>[1]</sup>, sans bruit de paroles. Elle répète le *Shema Israël* – écoute Israël –<sup>[2]</sup> et les psaumes du roi David sont souvent l'inspiration de sa prière.

Marie sait que la mémoire est une composante essentielle de la foi du peuple élu. L'exhortation que les écrivains sacrés font à Israël de garder le souvenir de la providence divine est constante dans la Bible<sup>[3]</sup>. Elle a réfléchi à ces textes à de nombreuses reprises : « Notre Mère a longuement médité les paroles des saints, ces hommes et ces femmes de l'Ancien Testament qui attendaient le Seigneur, ainsi que les événements auxquels ils ont été mêlés. Elle s'est émue devant cette succession de prodiges, devant le débordement de la miséricorde de Dieu pour un peuple si souvent ingrat »<sup>[4]</sup>. Habitée depuis son enfance à converser avec Yahvé dans l'intimité de son cœur, elle considérait sa protection paternelle et le déroulement de son plan de salut depuis le début des temps. Dans sa prière, elle avait demandé avec insistance la venue du Messie promis.

Malgré son jeune âge, Marie a appris à se taire pour contempler la présence divine dans son âme. Elle aime méditer dans son cœur<sup>[5]</sup> les événements grands et petits, pour les mesurer à l'aune de la Providence. Il n'est donc pas surprenant de penser que l'ange Gabriel, lorsqu'il vient à elle pour lui faire la plus grande proposition qui puisse être faite à une créature, la trouve recueillie dans la prière<sup>[6]</sup>. « Il n'y a pas de meilleure manière de prier que de se mettre, comme Marie, dans une attitude d'ouverture, de cœur ouvert à Dieu : "Seigneur, ce que Tu veux, quand Tu veux et comme Tu veux". C'est-à-dire le cœur ouvert à la volonté de Dieu »<sup>[7]</sup>.

## L'humilité de celle qui est pleine de grâce

Le messager divin salue Marie avec révérence et enthousiasme : « Je te salue, Comblée-de-grâce, le Seigneur est avec toi » (Lc 1, 28). Le texte sacré précise : « À cette parole, elle fut toute bouleversée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation » (Lc 1, 29). La Vierge n'est pas surprise de la visite d'un être angélique, mais bien des paroles par lesquelles il s'adresse à elle : « le messager salue Marie comme *pleine de grâce* : il l'appelle ainsi comme si c'était là son vrai nom. Il ne donne pas à celle à qui il s'adresse son nom propre suivant l'état civil terrestre : Myriam (= Marie), mais ce nom nouveau : *pleine de grâce* »<sup>[8]</sup> Le nom que Yahvé avait destiné à sa Mère de toute éternité, celui qui la décrit le mieux, lui est révélé. Elle, en revanche, se sait si petite devant la grandeur du Créateur ! Et c'est précisément l'humilité de Marie qui séduit Dieu et fait d'elle l'objet de sa prédilection : « Le secret de Marie est l'humilité. C'est l'humilité qui a attiré le regard de Dieu sur elle. L'œil humain recherche toujours la grandeur et se laisse éblouir par ce qui est voyant. Dieu, en revanche, ne regarde pas l'apparence, Dieu regarde le cœur (cf. 1 Sam 16,7) et il est charmé par l'humilité : l'humilité du cœur charme Dieu »<sup>[9]</sup>.

Gabriel poursuit son rôle d'ambassadeur : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; Il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin » (Lc 1, 30-33). « *Ne timeas Maria !* ne crains pas, Marie ! Aujourd'hui, nous pouvons également considérer que ces paroles nous sont adressées : "N'aie pas peur". Saint Jean écrit dans sa première lettre quelque chose de surprenant : « Celui qui reste dans la crainte n'a pas atteint la perfection de l'amour » (1 Jn 4, 18), que saint Josémaría traduit ainsi : « celui qui a peur ne sait pas aimer » (*Forge*, n° 260). Seigneur, nous voulons savoir T'aimer, grandir dans l'amour »<sup>[10]</sup>.

La jeune femme, qui a écouté la promesse messianique depuis son enfance, comprend bien les paroles du messager céleste. Et, bien qu'elle ait promis de se donner entièrement, corps et âme, à Dieu, elle découvre à ce moment-là qu'elle a été choisie parmi toutes les femmes d'Israël, pour devenir la mère du Messie. Comme à son habitude, elle met en œuvre tous ses talents pour discerner la volonté divine. Elle applique son intelligence au message qu'elle a reçu et cherche à comprendre comment rendre compatible cette demande de Dieu avec le désir d'être tout entière pour Lui qu'elle ressent dans son cœur : « Marie dit à l'ange : " Comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ? " » (Lc 1,34). Elle ne doute pas que le plan divin s'accomplisse. Elle a toujours voulu faire la volonté de Yahvé, mais elle veut comprendre comment la Providence va résoudre les événements et comment elle peut y répondre avec générosité et en y adhérant de tout cœur. « Marie [n'a pas été] simplement comme un instrument passif aux mains de Dieu, mais comme apportant au salut des hommes la coopération de sa libre foi et de son obéissance »<sup>[11]</sup>.

## En attente d'un oui

Gabriel poursuit : « l'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1,35). Et il ajoute quelque chose de surprenant : « voici que, dans

sa vieillesse, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils et en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait la femme stérile. Car rien n'est impossible à Dieu » (Lc 1, 36-37). L'ange tranche la question : le fruit des entrailles de Marie sera l'œuvre de l'Esprit Saint. Ces simples mots contiennent la première révélation de la foi trinitaire dans le Nouveau Testament. Et la Vierge est la première créature à adhérer à cette vérité qui constitue le contenu central du dogme chrétien. Comme l'a prêché saint Augustin, avant de Le concevoir dans son sein, Marie conçoit Jésus dans son cœur : « C'est par la foi que l'on croit au Christ et qu'Il est conçu. C'est la foi qui vient d'abord dans le cœur de la Vierge, et ensuite la fécondité vient dans le sein de la mère »<sup>[12]</sup>.

L'ange donne un signe à Notre Dame en lui parlant de sa cousine Élisabeth, épouse du prêtre Zacharie qui habite à Aïn-Karim. Élisabeth a, elle aussi, bénéficié d'une grande grâce divine et est sur le point de donner naissance à un fils bien qu'elle soit stérile et qu'elle ait depuis longtemps dépassé l'âge de la maternité. Marie comprend qu'Élisabeth, en plus d'avoir besoin de son aide dans les dernières étapes de sa grossesse, est la confidente idéale pour partager la merveille que Yahvé est sur le point d'opérer dans son sein et dans sa vie.

Puis le silence se fait Il ne dure que quelques secondes, mais il semble que le temps et l'éternité s'entremêlent dans cette petite pièce, dépassant les limites du possible. Toute l'histoire du salut, la rédemption de millions d'âmes, depuis Adam jusqu'au dernier homme qui marchera sur cette terre, est suspendue aux lèvres de Marie. L'ange reste dans l'attente de son consentement attend avec impatience son consentement<sup>[13]</sup>. Marie ferme les yeux un instant et se retire dans la prière. Elle comprend maintenant comment les événements de sa brève existence ont abouti à ce moment, et toutes les pièces de sa vie, chaque talent et chaque grâce reçus, et même la douleur, prennent un nouveau sens à l'écoute de cette proposition divine. Elle sait que ce ne sera pas facile, elle pense à Joseph, elle pressent aussi que beaucoup comprendront mal sa situation, mais elle sait bien que Dieu est capable de résoudre toute épreuve ou tout obstacle, comme il l'a fait pour son peuple lors de la traversée du désert du Sinaï, lorsqu'il a séparé les eaux de la mer Rouge. Elle ne se sent pas digne d'un don aussi immense, mais elle est heureuse de constater une fois de plus que le Seigneur a une prédilection pour les *anawin*, les plus petits d'entre eux. « Elle occupe la première place parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui espèrent et reçoivent le salut de lui avec confiance »<sup>[14]</sup>.

### **Si tu n'avais pas ouvert...**

Marie de Nazareth lève les yeux et les fixe sur Gabriel, tandis qu'un sourire se dessine sur ses lèvres. La surprise, la tendresse et un geste subtil d'émotion apparaissent sur son visage lorsqu'elle répond : « Voici la servante du Seigneur ; que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). « Et dans l'enchantement de ces paroles virginales, le Verbe s'est fait chair »<sup>[15]</sup>. Marie dit oui et, bien que rien n'ait apparemment changé, à partir de ce moment, le Fils du Très-Haut fut conçu dans son sein. « À cet instant, le très grand miracle s'est produit : Dieu s'est fait homme »<sup>[16]</sup>. Le ciel éclate en une grande fête. La joie et la hâte de Gabriel sont telles qu'il semble partir sans prendre congé : « Alors l'ange la quitta » (Lc 1,38).

Cette scène nous révèle l'immense amour de Dieu pour ses créatures, mais aussi comment Il s'appuie sur la correspondance humaine pour réaliser son plan de salut. Marie nous montre combien Dieu aime et respecte la liberté de l'homme et désire sa

coopération pour que la rédemption puisse continuer à s'accomplir dans toutes les âmes. « En toi aussi, ô Marie, se manifestent aujourd'hui la force et la liberté de l'homme. Après qu'un si grand dessein a été conçu, l'ange te fut envoyé pour t'annoncer le message de la divine décision en te demandant ton consentement ; et le Fils de Dieu n'est pas descendu dans ton sein avant que tu n'aies donné le consentement de ta volonté. Il attendait aux portes de ta volonté que tu ouvres à celui qui voulait venir à toi ; Il ne serait jamais entré si tu n'avais pas ouvert la porte en disant : « Voici la servante du Seigneur ; que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). La divinité éternelle a frappé à ta porte, ô Marie, mais si tu n'avais pas ouvert les portes de ta volonté, Dieu n'aurait pas pris chair humaine »<sup>[17]</sup>.

Nous n'aurons jamais assez de gratitude envers la Sainte Vierge pour avoir dit oui à l'appel de Dieu. Dans *Quand le Christ passe*, réfléchissant « sur la réalité de cette affection que tant de chrétiens portent à la Mère de Jésus », saint Josémaria commente : « j'ai toujours pensé qu'elle consiste à lui rendre amour pour amour, à lui témoigner notre reconnaissance filiale. En effet Marie est étroitement unie à l'incomparable manifestation de l'amour de Dieu qu'est l'Incarnation du Verbe »<sup>[18]</sup>.

<sup>[1]</sup> *Chemin*, n° 145

<sup>[2]</sup> Dt. 6, 4.

<sup>[3]</sup> Cf. Ps 78 ou Dt 4, 9.

<sup>[4]</sup> *Amis de Dieu*, n° 241.

<sup>[5]</sup> Cf. Lc 2, 19 & 51.

<sup>[6]</sup> Cf. *Saint Rosaire*, commentaire sur le premier mystère joyeux.

<sup>[7]</sup> Pape François, Audience, 18-XI-2020.

<sup>[8]</sup> Saint Jean Paul II, *Redemptoris Mater*, n° 8.

<sup>[9]</sup> François, Angélus, 15-VIII-2021.

<sup>[10]</sup> Du Père, Notes d'une méditation, 25-III-2023.

<sup>[11]</sup> Constitution Dogmatique *Lumen Gentium*, n° 56.

<sup>[12]</sup> Saint Augustin, Sermon 293, PL 38, 1327.

<sup>[13]</sup> Saint Bernard de Clairvaux, grand dévot de Sainte Marie, a écrit un texte qui capte magnifiquement ce moment : *Homélie sur les excellences de la Vierge Mère* (Homélie 4, 8-9 : Opera omnia, édition cistercienne, 4 [1966], 53-54). Elle est incluse dans la liturgie des heures du 20 décembre.

<sup>[14]</sup> Constitution Dogmatique *Lumen Gentium*, n° 55.

<sup>[15]</sup> *Saint Rosaire*, commentaire sur le premier mystère joyeux.

<sup>[16]</sup> Du Père, Notes d'une méditation, 25-III-2023.

<sup>[17]</sup> Extrait des Prières de Sainte Catherine de Sienne, vierge et docteur (OR, XI, Annonciation 1379 ; ed. G. Cavallini, Rome 1978, pp. 123-129).

<sup>[18]</sup> *Quand le Christ qui passe*, n° 140.

## Sommaire

## Une joie qui doit déborder : la Visitation

Gabriel vient de partir. Marie essaie d'assimiler ce qu'elle vient de vivre : L'étrange salutation. La promesse de la naissance du Messie. La venue du Saint-Esprit. Sa vie a changé d'une manière inattendue. Par son oui, elle a accepté la proposition de l'ange, mais elle n'est pas encore consciente de toutes les implications de ce « que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). Elle est sûre au moins d'une chose : le Fils de Dieu habite désormais en son sein. Et son bonheur est tel qu'elle ne sait pas encore comment l'exprimer.

Méditant sur ce qu'elle venait de vivre, elle ne peut oublier la nouvelle que l'archange lui a donnée : « Or voici que, dans sa vieillesse, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils et en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait la femme stérile » (Lc 1,36). Nous ne savons pas avec certitude quel était leur lien de parenté, mais on pense souvent qu'Élisabeth était sa cousine. Marie savait probablement qu'elle n'avait pas pu avoir d'enfants. Mais l'annonce de Gabriel lui a clairement montré que « rien n'est impossible à Dieu » (Lc 1,37).

Marie a compris qu'elle ne pouvait pas rester les bras croisés. L'ange lui avait dit que sa cousine était enceinte, comme un signe de la toute-puissance divine, mais il n'avait pas dit si elle aurait besoin d'aide ou non. Or, Marie sait se mettre à la place des autres et reconnaître leurs besoins, comme elle le démontrera des années plus tard à Cana (cf. Jn 2,1-12). Si sa cousine était âgée, il était logique de penser que sa grossesse ne serait pas facile et que tout soutien serait le bienvenu. De plus, Marie elle-même devait ressentir le besoin de partager avec quelqu'un le don qu'elle avait reçu. Élisabeth, avec qui elle était liée par une affection et une confiance profondes, et qui venait également d'être témoin de la puissance de Dieu, était certainement la bonne personne.

C'est pourquoi Marie décide de se mettre en chemin. Et pas de n'importe quelle manière. Saint Luc précise qu'elle « se rendit avec empressement » (Lc 1,39). Elle n'a pas de temps à perdre. Elle sait que la meilleure chose à faire à ce moment-là est d'aller chez Élisabeth. Elle sent que cela fait partie des plans de Dieu. Et elle veut les soutenir avec l'initiative et l'enthousiasme de l'amour, de celle qui sait qu'elle fait ce qu'il y a de mieux pour elle et pour les autres, et non pas avec la réticence de celle qui remplit une obligation parce qu'elle n'a pas d'autre choix.

La hâte de Marie n'est pas feinte. Nous pourrions dire qu'elle n'est pas poussée par la curiosité, ni par le simple désir de *faire des choses pour* éviter d'affronter sa propre solitude. « La hâte de la jeune femme de Nazareth est celle de ceux qui ont reçu des dons extraordinaires du Seigneur et qui ne peuvent s'empêcher de partager, de faire déborder l'immense grâce dont ils ont fait l'expérience. C'est la hâte de ceux qui savent faire passer les besoins des autres avant les leurs. Marie est l'exemple d'une jeune femme qui ne perd pas son temps à rechercher l'attention ou l'approbation des autres – comme cela arrive lorsque nous dépendons des "likes" sur les réseaux sociaux – mais qui se met à la recherche du lien le plus authentique, celui qui naît de la rencontre, du partage, de l'amour et du service »<sup>[1]</sup>.

## Le privilège de servir

Aïn Karim, la ville de Juda traditionnellement identifiée comme le lieu de résidence de Zacharie et d'Elisabeth, se trouve à environ 130 kilomètres de Nazareth. Située au milieu des montagnes, il n'a pas dû être facile de s'y rendre. Marie a dû voyager pendant plusieurs jours dans une caravane probablement remplie d'étrangers. Elle quittait la sécurité de sa maison pour un temps afin d'apporter à sa cousine ce qu'elle avait de plus précieux. « C'est un voyage qui la conduit loin de chez elle, qui la pousse dans le monde, dans des lieux différents de ses habitudes quotidiennes, qui la fait arriver, dans un certain sens, jusqu'aux limites qu'elle peut atteindre. C'est précisément là, pour nous aussi, que réside le secret de notre vie d'hommes et de chrétiens. En tant que chrétiens et en tant qu'Eglise, notre existence est une existence projetée en dehors de nous »<sup>[2]</sup>. Souvent, le Seigneur nous demande de sortir de notre propre mode de pensée, de ce qui nous est peut-être le plus familier, pour communiquer aux autres la joie d'accueillir la parole divine. « Parce qu'elle “porte” le Christ, Marie apporte la joie chez sa cousine »<sup>[3]</sup>. Pendant le voyage, elle a sûrement réfléchi à cette joie. Peut-être des expressions de l'Écriture lui sont-elles venues à l'esprit, proches de ce qu'elle ressentait à ce moment-là.

Dès que Marie arrive chez Zacharie et que sa cousine entend la salutation, « l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint » (Lc 1,41). La visite de Marie n'était pas une simple courtoisie : elle portait en elle rien de moins que la présence du Christ. Des générations de Juifs avaient rêvé de la venue du Messie, et maintenant Élisabeth le recevait dans sa propre maison. « Les deux femmes, toutes deux enceintes, incarnent en effet l'attente et l'Attendu. Élisabeth âgée symbolise Israël qui attend le Messie, tandis que la jeune Marie porte en elle l'accomplissement de cette attente, au profit de toute l'humanité. Chez les deux femmes, ce sont d'abord les fruits de leurs seins, Jean et le Christ, qui se rencontrent et se reconnaissent »<sup>[4]</sup>.

« Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni », s'exclame Élisabeth, « d'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? » (Lc 1, 42-43). Élisabeth est étonnée car elle ne pense pas mériter un tel privilège. Elle est admirative que la mère du Sauveur ait fait un long voyage pour venir lui tenir compagnie. Marie inaugure une nouvelle manière de comprendre cet honneur – que Jésus mettra en pratique – et se sent, dans sa générosité, la plus grande bénéficiaire des deux femmes présentes sur la scène. « Si tu veux être le premier, tu dois aller à la queue, être le dernier, et servir tous (...) Et cela, nous le savons, coûte, parce que “cela a le goût de la croix”. Mais, au fur et à mesure qu'augmentent le soin et la disponibilité à l'égard des autres, nous devenons plus libres à l'intérieur, plus semblables à Jésus. Plus nous servons, plus nous ressentons la présence de Dieu. Surtout quand nous servons celui qui n'a rien à nous rendre en retour, les pauvres, en embrassant leurs difficultés et leurs besoins par la tendre compassion : et là, nous découvrons que nous sommes à notre tour aimés et embrassés par Dieu »<sup>[5]</sup>. Marie n'était pas *minorée* par le fait de vouloir servir sa cousine. C'est pourquoi, après avoir entendu les paroles de louange d'Elisabeth – « Tu es bénie entre toutes les femmes », « Heureuse celle qui a cru » – Marie a ressenti « le désir de chanter, de proclamer les merveilles de Dieu, pour que l'humanité entière »<sup>[6]</sup> puisse partager son bonheur.

## Un cœur qui se met à chanter

« Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur ! » (Lc 1, 46-47). Marie parle de son monde intérieur. Il n'y en a pas de plus riche que le sien. Et sa caractéristique principale est la joie. Si, quelques jours auparavant, en entendant la salutation de l'ange, elle avait été, dans un premier mouvement, effrayée, ce qui est resté et ce qu'elle possède maintenant, c'est une joie profonde, fruit du fait d'avoir dit oui aux desseins de Dieu.

Marie a conquis Dieu par sa simplicité. « Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse » (Lc 1,48). Elle ne se sentait pas spéciale. Elle vivait dans un village inconnu, qui n'était même pas mentionné dans les Écritures. Son fiancé était un artisan, un commerçant comme beaucoup d'autres. Elle passait une grande partie de son temps à faire les mêmes tâches que les autres jeunes femmes de l'époque. La plupart de ses journées ont dû se dérouler de la même manière. Rien dans sa situation extérieure ne laissait présager qu'on se souviendrait d'elle *de génération en génération*. Mais le Seigneur ne regarde pas les apparences ou ce que les hommes considèrent comme grand : il sait regarder dans le cœur de chacun et apprécier ce qui passe inaperçu.

« En méditant ces vérités, nous comprenons un peu mieux la logique de Dieu ; nous nous rendons compte que ce n'est pas la réalisation des grands faits d'armes que nous imaginons parfois qui fait la valeur surnaturelle de notre vie, mais l'acceptation fidèle de la volonté divine et la générosité dans le sacrifice de chaque jour. Si nous voulons devenir "divins", si nous voulons nous revêtir de la plénitude de Dieu, il nous faut commencer par être très humains, en assumant face à lui notre condition d'hommes ordinaires, et en sanctifiant notre apparente petitesse »<sup>[7]</sup>. Marie a vécu ainsi. Elle se considérait comme petite, mais reconnaissait que tout ce qui était grand dans sa vie était le fruit de l'action du Tout-Puissant. Elle savait que c'était lui qui faisait des merveilles et manifestait sa puissance, car elle était consciente de ses propres limites. C'est pourquoi les humbles comme Marie seront exaltés, car le Seigneur pourra faire des merveilles en eux.

« Marie, dans sa petitesse, conquiert les cieux la première. Le secret de son succès tient justement dans le fait de se reconnaître petite, de se reconnaître dans le besoin. Avec Dieu, seul celui qui se reconnaît comme n'étant rien est en mesure de recevoir le tout. Seul celui qui se vide de lui-même peut être rempli de Lui. Et Marie est la "pleine de grâce" précisément en raison de son humilité »<sup>[8]</sup>. Au cours de sa vie, la mère de Dieu n'a connu aucune gloire humaine. La seule acclamation publique dont nous ayons connaissance est celle d'une femme anonyme qui dit à Jésus : « Heureuse la mère qui t'a porté en elle, et dont les seins t'ont nourri ! » (Lc 11,27). Et rien d'autre. Mais aujourd'hui, des siècles plus tard, nous pouvons constater la justesse des paroles de Marie : des millions de personnes à travers l'histoire lui ont témoigné de la vénération et ont pris acte de la grandeur de sa vie.

## La normalité du ménage

Marie est restée chez sa cousine pendant trois mois. L'Évangile ne dit pas ce qui s'est passé pendant cette période, mais nous pouvons supposer qu'elle a été marquée par la tranquillité. Des promenades autour de la maison. Des moments de silence. Des conversations autour d'une table. La prière. Des heures passées à coudre les

vêtements de l'enfant. Des travaux ménagers. Cette famille devait trouver une joie profonde dans la normalité de ces moments, savourant la proximité discrète de Dieu au milieu de toutes les tâches. « Le secret du bonheur conjugal est dans la vie quotidienne, et non pas dans les rêves, (...) le bonheur consiste à découvrir la joie que procure la rentrée au foyer ; (...) il est dans les rapports affectueux avec les enfants ; dans le travail de tous les jours, où la famille entière collabore ; dans la bonne humeur, lorsqu'il y a des difficultés qu'il faut affronter avec un esprit sportif »<sup>[9]</sup>.

Il est probable qu'Élisabeth ait dû se reposer dans les semaines qui ont précédé la naissance, et Marie s'est probablement occupée davantage d'elle. Elle essaie d'anticiper ses besoins avec la promptitude et la créativité de l'affection. Avec cette même hâte avec laquelle elle avait quitté Nazareth, elle anticipe maintenant les demandes d'Élisabeth. Nous pouvons imaginer les efforts de Marie pour rendre la vie de sa cousine agréable. Elle lui prépare les plats qu'elle préfère. Elle trouve des moyens de la faire rire. Elle lui raconte des histoires pour la distraire. De cette façon, Marie contribue à alléger le fardeau émotionnel et physique d'Élisabeth, lui apportant la tranquillité dont elle a besoin pour faire face à l'accouchement.

Lorsque Jean est enfin venu au monde, tous les voisins et les parents d'Élisabeth « apprirent que le Seigneur lui avait montré la grandeur de sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle » (Lc 1,58). Tout le monde voulait voir l'enfant : il était clair qu'il s'agissait d'un don de Dieu. Marie, après avoir savouré la joie de ces jours et s'être assurée que tout était en ordre, décide de retourner à Nazareth. Élisabeth et Zacharie auraient certainement voulu qu'elle reste un peu plus longtemps, mais ils comprirent que le moment était venu.

Sur le chemin du retour, Marie a dû méditer dans son cœur tout ce qu'elle avait vécu. Dans son Magnificat, elle avait exprimé la joie profonde qu'elle ressentait depuis l'annonce de l'ange. En prenant soin d'Élisabeth, elle avait éprouvé la satisfaction de suivre les plans de Dieu et de se donner aux autres. Les premiers mois de Dieu fait homme ont été marqués par la joie et l'attention portée à une personne qui en avait besoin. Si ce que la femme mange et fait pendant la grossesse se transmet à l'enfant, nous pouvons dire que Jésus, dès qu'il est dans le sein de Marie, *se nourrit* de l'attitude de service de sa mère et de son désir d'accomplir la volonté de Dieu à chaque instant. C'est pourquoi, lorsqu'il dira plus tard que sa nourriture était de faire la volonté du Père (cf. Jn 4, 34) et qu'il était venu pour servir (cf. Mt 20, 28), il pensait peut-être à sa mère : aucune créature n'avait jamais compris comme elle la joie d'écouter et de recevoir la parole de Dieu.

<sup>[1]</sup> Pape François, *message*, 15-VIII-2022.

<sup>[2]</sup> Benoît XVI, *discours*, 31 mai 2010.

<sup>[3]</sup> *Sillon*, n° 566.

<sup>[4]</sup> Benoît XVI, *Angélus*, 23 décembre 2012.

<sup>[5]</sup> Pape François, *Angélus*, 19-IX-2021.

<sup>[6]</sup> *Quand le Christ qui passe*, n° 144.

<sup>[7]</sup> Ibid, n° 172.

<sup>[8]</sup> Pape François, *Angélus*, 15-VIII-2021.

<sup>[9]</sup> *Entretiens*, n° 91.

## Sommaire

## Protagonistes par surprise : les bergers de Bethléem

Dans beaucoup de films, le personnage choisi pour accomplir une mission ne semble pas être le plus approprié. D'une manière ou d'une autre, il devient évident que la tâche qui lui est confiée est trop grande pour lui, alors que d'autres personnes semblent être plus à même de la réaliser. Cependant, la personne chargée de la mission est capable de voir dans le protagoniste une qualité qui le rend unique et qui passe inaperçue aux yeux des autres, et même de la personne elle-même. Et au fur et à mesure que l'histoire progresse, le public découvrira progressivement quel est ce talent et verra qu'en effet, le choix était le bon.

### **Méprisés par la société**

La naissance de Jésus eut lieu une nuit comme toutes les autres. La plupart des gens étaient chez eux, en train de dîner ou de se reposer. Comme d'habitude, « il y avait dans la région des bergers qui vivaient dans le champ et veillaient la nuit sur leur troupeau » (Luc 2,8). Nous savons peu de choses sur ces personnages. Nous ne connaissons pas leurs noms et nous ne savons pas non plus combien ils étaient, mais ils ne devaient pas être nombreux. Bethléem n'était pas une très grande ville et il ne semble pas que la région abritait de grands troupeaux. Si aujourd'hui un seul berger est capable de s'occuper de plus de cent moutons, on peut penser qu'il s'agissait d'un groupe plutôt restreint.

Certains auteurs rappellent qu'à l'époque, les Juifs distinguaient trois catégories de troupeaux.<sup>[1]</sup> Les moutons à la laine entièrement blanche passaient généralement la journée en plein air et rentraient le soir dans une bergerie à l'intérieur des villages. Ceux dont la laine avait deux teintes différentes n'étaient pas considérés comme totalement purs, et la bergerie était donc située à la périphérie, près des murs d'enceinte. Enfin, les moutons à la robe complètement sombre étaient impurs et ne pouvaient donc pas paître, même à la périphérie des villages. Et leurs bergers, par conséquent, subissaient le même sort.

Si tel est le cas, nous pouvons supposer que ce sont ces bergers, ceux qui s'occupent des brebis rejetées par la société, qui ont été les protagonistes inattendus auxquels un ange est soudainement apparu (cf. Lc 2,9). Le Messie est né précisément pour guérir les malades et pour s'entourer des brebis galeuses de l'époque. C'est pourquoi il a voulu être accompagné à sa naissance par des hommes et des animaux méprisés par les autres. "Dieu n'exclut personne, ni les pauvres ni les riches. Dieu ne se laisse pas conditionner par nos préjugés humains, mais il voit en chacun une âme à sauver et il est spécialement attiré par celles qui sont considérées comme perdues et qui se considèrent comme telles. Jésus Christ, incarnation de Dieu, a manifesté cette immense miséricorde, qui n'enlève rien à la gravité du péché, mais vise toujours à sauver le pécheur, et à lui offrir la possibilité de se racheter, de recommencer à zéro, de se convertir."<sup>[2]</sup>

Dès que les bergers virent l'ange, « ils furent saisis d'une grande crainte » (Lc 2,9). Cette première réaction est compréhensible. Marie aussi avait été troublée par l'annonce de l'ange Gabriel. C'est une crainte parce qu'ils se savaient indignes d'avoir

part aux choses de Dieu. Si la Vierge et les bergers ont quelque chose en commun, c'est précisément une simplicité qui les conduit à ne pas se donner d'importance et à se laisser surprendre par les desseins divins. « Les bergers symbolisent les pauvres d'Israël, des personnes humbles qui vivent intérieurement avec la conscience de leur propre faiblesse et qui, pour cette raison, font confiance à Dieu plus que les autres. (...)seule l'humilité est le chemin qui nous conduit à Dieu et, en même temps, précisément parce qu'elle nous conduit à lui, elle nous conduit aussi à l'essentiel de la vie, à son sens le plus vrai, à la raison la plus sûre pour laquelle la vie vaut la peine d'être vécue.»<sup>[3]</sup>

Il aurait peut-être été plus logique que l'ange annonce cette nouvelle dans le Temple de Jérusalem. C'est là que se trouvait la gloire du Seigneur, là que se trouvaient les prêtres, des gens qui avaient le prestige du peuple pour transmettre le message. Mais Dieu a voulu se manifester la nuit, quand seuls quelques uns étaient encore éveillés, et à des hommes qui ne pouvaient se vanter de rien. C'est ainsi qu'il agit. Il aime être caché. Il arrive de manière insoupçonnée parmi ceux qui ont le moins et qui peuvent le moins. Car c'est là, au milieu de ce néant, que Dieu déploie toute sa grandeur. " notre logique humaine est insuffisante pour expliquer les réalités de la grâce (...)à la base de notre vocation, nous trouvons la connaissance de notre misère et la conscience que les lumières qui illuminent notre âme (la foi), l'amour avec lequel nous aimons (la charité) et le désir qui nous soutient (l'espérance) sont des dons gratuits de Dieu C'est pourquoi ne pas croître en humilité revient à perdre de vue ce qui était l'objectif du choix divin : *ut essemus sancti*, notre sainteté personnelle."<sup>[4]</sup>

L'ange, sachant ce que les bergers ressentaient, leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple : aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ, le Seigneur ; et voici le signe qui vous servira de signe : vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche » (Lc 2, 10-12). La peur initiale des bergers est surmontée par l'annonce de la paix, de la joie... et probablement de la confusion. Ils se sont peut-être même demandé s'ils avaient bien entendu. *Le Messie né dans une crèche ?*

Pour les bergers, la crèche était un outil de travail très courant. D'une certaine manière, c'est comme si l'ange nous disait aujourd'hui que l'enfant nous attend sur notre bureau, dans notre atelier ou dans notre voiture. C'est pourquoi les bergers étaient un peu surpris. La même mangeoire qu'ils remplissaient chaque jour de nourriture pour les moutons allait maintenant servir à coucher le Fils de Dieu. Placé dans un endroit qui sert à manger, cela nous annonce qu'il est venu se donner en nourriture pour chacun de nous : «Dieu se fait petit pour être notre nourriture. En nous nourrissant de lui, Pain de vie, nous pouvons *renaître dans l'amour* et rompre la spirale de l'avidité et de la voracité. (...)Devant la mangeoire, nous comprenons que ce ne sont pas les biens qui entretiennent la vie, mais l'amour ; non pas la voracité, mais la charité ; non pas l'abondance à exhiber, mais la simplicité à préserver.»<sup>[5]</sup>

### **Gagner la confiance de Marie**

Après l'annonce de l'ange, les bergers « partirent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche » (Lc 2, 16) Il est logique que dans ce verset l'évangéliste nomme d'abord Marie, avant Joseph...et avant l'Enfant ! Quand un enfant vient de naître, sa mère ne le quitte pas des yeux et si nous voulons lui faire

une caresse, c'est à elle que nous en demandons la permission. Les bergers devaient gagner la confiance de Marie pour s'approcher de l'Enfant. En effet, ils avaient apporté ce qu'ils avaient alors sous la main : un peu de nourriture, de quoi protéger du froid, une brebis...Mais, que valait tout cela quand on est devant le Roi des Rois ? Cela pouvait paraître insignifiant, mais Marie, comme toute bonne mère, regarde surtout la tendresse avec laquelle ils ont offert ces cadeaux. Et les bergers, après avoir gagné la confiance de Marie, ont dû s'approcher de l'Enfant et ont dit quelque chose ressemblant à ce que nous avons si souvent entendu dans la bouche de notre Père :

-Je regarde Dieu couché dans un endroit où ne vivent que les bêtes, et je m'exclame : Jésus où est ta royauté ? Mon enfant, as-tu vu la grandeur de Dieu qui s'est fait petit enfant ? Parce que son Père est Dieu, et ses serviteurs sont les créatures angéliques. Et il est là, dans une mangeoire, enveloppé de langes... »<sup>[6]</sup>

Les bergers n'ont sans doute jamais oublié ce qu'ils vécurent cette nuit-là. En ce début de nuit comme toutes les autres, rien ne leur avait laissé présager les merveilles dont ils allaient être témoins. Un ange leur avait apparu, et puis ensemble ils étaient allés adorer le Messie nouveau-né. C'est pourquoi la fin du récit ne nous surprend pas, après leur rencontre avec la Sainte Famille : « ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent émerveillés de ce que leur racontaient les bergers » (Lc2, 17-18).

Ces hommes simples, habitués à se confronter à des animaux, sont devenus des annonciateurs de la venue du Sauveur. Voir l'Enfant a provoqué en eux un petit et un grand changement. Alors qu'auparavant ils travaillaient plus ou moins chacun pour soi, maintenant c'est fini. Désormais, ils parcourront la région de Bethléem, non seulement à la recherche de pâturages pour leurs moutons, mais en annonçant ce qu'ils ont vu. Cette mission des bergers est difficile, parce qu'ils n'avaient pas reçu une formation appropriée pour proclamer la Parole. Mais ici apparaît toute la puissance de Dieu, « car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1Cor 1, 25). Les bergers n'avaient pas besoin d'être savants pour parler de l'Enfant : il leur suffisait de transmettre leur rencontre personnelle avec Lui.

<sup>[1]</sup> Cfr. Michele Loconsole, Quando è nato Gesù ? , Editions San Pablo, 2011

<sup>[2]</sup> Benoît XVI, Angelus, 31-X-2010

<sup>[3]</sup> François, Audience, 22-XII-2021

<sup>[4]</sup> Quand le Christ passe, n.3

<sup>[5]</sup> François, Homélie 24-XII-2018

<sup>[6]</sup> Saint Josémaria, Méditation, 6-I-1956

## Chercheurs de Dieu : les rois mages

Un cortège particulièrement coloré vient d'arriver à Jérusalem. Les étrangers se promènent dans les rues étroites de la ville et observent l'agitation qui y règne. Ils avaient sans doute entendu parler des exploits du peuple juif. Et maintenant, ces mystérieux personnages peuvent voir de leurs propres yeux les symboles de ce lieu : les murailles et le temple. Mais ils ne sont pas venus ici par curiosité. Ils ont parcouru des centaines de kilomètres parce qu'ils veulent adorer le roi des Juifs qui vient de naître. C'est pourquoi ils se dirigent vers l'endroit où ils pensent le trouver : le palais royal.

"Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer" (Mt 2,2). C'est par ces mots qu'ils se présentent au palais. Peut-être s'imaginaient-ils que leur présence serait tout à fait normale. Si l'être tant attendu venait de naître, il était normal que les gens viennent à sa rencontre. Cependant, "ce que le roi Hérode ayant appris, il fut troublé, et tout Jérusalem avec lui" (Mt 2,3). La nouvelle s'est répandue de bouche à oreille. La visite de ces étrangers exotiques provoqua une petite agitation. Hérode décida donc de réunir les prêtres et les scribes du peuple pour essayer de comprendre ce qui se passait.

Hérode ne s'intéresse pas à ce soi-disant roi. Il avait réussi à prendre le pouvoir sous la conduite d'Octave Auguste parce qu'il lui procurait sécurité et impôts. Tout bouleversement pouvait menacer sa stabilité. Sa priorité était donc de maintenir les choses en l'état. Les promesses de Dieu rapportées par les prophètes permettaient d'assurer l'identité nationale des Juifs, tant qu'elles restaient distantes ou incertaines. Mais le Christ a bouleversé ses plans. Et le reconnaître comme roi impliquait un risque, celui de quitter la sécurité de ses propres raisonnements et « d'accepter les imprévus qui apparaissent sur la carte de la vie tranquille. Jésus se laisse trouver par qui le cherche, mais pour le chercher il faut bouger, sortir. Ne pas attendre ; risquer. Ne pas rester immobile ; avancer. Jésus est exigeant : il propose à celui qui le cherche de quitter le fauteuil du confort mondain et les tiédeurs rassurantes de nos cheminées" <sup>[1]</sup>. Finalement, il s'agit de se mettre en route, comme l'ont fait les Mages.

### **Une vision du monde pleine d'espérance**

Les scribes et les prêtres n'hésitent pas à affirmer que le Christ naîtra à Bethléem, car le prophète Michée a dit : "Et toi, Bethléem Éphrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que sortira pour moi celui qui doit gouverner Israël" (Mi 5,1). Ces hommes connaissaient très bien les Écritures. Ils connaissaient parfaitement toutes les références au sujet du Messie. Dans leur propre vie, ils avaient probablement souvent médité sur sa venue. Certains souhaitaient ardemment qu'il vienne le plus tôt possible ; d'autres, peut-être avec une certaine déception, espéraient qu'il leur aurait évité de tomber sous la domination romaine.

Cependant, malgré la proximité des prophéties, les sages d'Israël de l'époque n'ont pas su les reconnaître. Il a fallu que ces étrangers leur fassent comprendre que le roi des Juifs était déjà né. Habités à être l'objet de la prédilection de Dieu, dépositaires

de sa grandeur, ils ont vu que c'était un peuple païen qui leur apportait la Bonne Nouvelle qu'ils attendaient depuis des siècles. « Les nations marcheront vers ta lumière, avait dit Isaïe, et les rois, vers la clarté de ton aurore » (Is 60,3). Les prophéties s'accomplissent à la lettre, mais l'aveuglement de leur cœur les empêche d'accepter l'annonce de ces étrangers.

Ces mages n'appartenaient pas au peuple d'Israël. Ils venaient d'Orient, c'est-à-dire d'au-delà de l'Empire romain. Peut-être s'agissait-il de Perses, experts en astronomie et en sciences. Apparemment, ils étaient les moins aptes à annoncer la venue du Messie. Dieu ne s'était pas révélé à eux, comme il l'avait fait pour Israël. Mais les plans du Seigneur étaient bien plus grands que ce que ces scribes auraient pu imaginer. Le nouveau peuple de Dieu ne serait plus limité à une nation, mais offrirait le salut à tous les peuples. Il n'y aurait plus de barrière entre les hommes. Isaïe avait prophétisé : "Les étrangers qui se sont attachés au Seigneur pour l'honorer -avait prophétisé Isaïe-(...) je les conduirai à ma montagne sainte je les comblerai de joie dans ma maison de prière, (Is 56,6-7).

Avoir une vision pleine d'espérance du monde conduit à découvrir le bien dans chaque société, à porter un regard optimiste sur les valeurs d'une culture. « Tout est à vous - dira Saint Paul - mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu." (1 Co 3, 22-23). Face à cette réalité, "nous nous réjouissons des joies des autres, nous profitons de toutes les bonnes choses qui nous entourent, et nous nous intéressons aux défis de notre temps nous nous réjouissons des joies des autres, nous apprécions toutes les bonnes choses qui nous entourent et nous sommes interpellés par les défis de notre temps"<sup>[2]</sup>. Et le fondement de cette vision d'espérance est précisément le Dieu que les mages recherchent, "pas n'importe quel Dieu, mais le Dieu qui a un visage humain et qui nous a aimés jusqu'à l'extrême, chacun d'entre nous en particulier et l'humanité dans son ensemble"<sup>[3]</sup>.

### **Nous sommes ce que nous désirons**

"Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ; puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, venez me l'annoncer pour que j'aie, moi aussi, me prosterner devant lui." (Mt 2, 7-8). Même si les intentions d'Hérode n'étaient pas des plus honnêtes, ses instructions ont ravivé le cœur des mages : ils savaient à nouveau comment poursuivre leur chemin.

Ils ne s'étaient pas contentés de la vie confortable qu'ils menaient dans leur pays, peut-être avec de bons revenus et un grand prestige social ; ils étaient des "chercheurs de Dieu" <sup>[4]</sup>. C'est pourquoi ils étaient probablement déconcertés lorsqu'ils sont arrivés à Jérusalem et ne savaient pas comment faire. Mais dès qu'ils ont découvert le chemin qui les menait au roi, ils ont de nouveau ressenti une joie qui leur a donné la force de reprendre leur route.

Leur désir d'adorer celui qui donnait un sens à leur vie était plus grand que leur désir de jouir de leur sécurité. C'est cet élan intérieur qui les a conduits à parcourir des centaines de kilomètres et à traverser des territoires inconnus. "Oui, parce que Dieu nous a faits ainsi : pétris de désir ; tournés, comme les Mages, vers les étoiles. Nous pouvons dire sans exagérer que nous sommes ce que nous désirons. Parce que ce sont les désirs qui élargissent notre regard et poussent notre vie au-delà : au-delà des barrières de l'habitude, au-delà d'une vie focalisée sur la consommation, au-delà

d'une foi répétitive et fatiguée, au-delà de la peur de nous impliquer et de nous engager pour les autres et pour le bien.<sup>[5]</sup>

Les mages étaient déterminés à trouver ce roi, quel qu'en soit le prix. Ils étaient "convaincus que ni le désert, ni les tempêtes, ni la tranquillité des oasis"<sup>[6]</sup> ne les empêcheraient de trouver Jésus. "Ils voulaient non seulement savoir. Ils voulaient reconnaître la vérité sur nous, sur Dieu et sur le monde. Leur pèlerinage extérieur était une expression de leur cheminement intérieur, du pèlerinage intérieur de leur cœur"<sup>[7]</sup>. C'est pourquoi "lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent saisis de joie" (Mt 2,10). Ils n'avaient pas été témoins des merveilles du Seigneur racontées dans l'Ancien Testament. Ils n'avaient pas non plus vu les miracles dont les contemporains de Jésus seraient témoins des années plus tard. L'étoile suffit à les remplir de joie. Ils aimaient le Dieu inconnu même s'ils ne l'avaient pas vu. Après tout, c'était ce à quoi ils aspiraient depuis qu'ils avaient quitté leurs maisons.

### **Un acte de justice**

" Ils entrèrent dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui." (Mt 2, 11). Ces mages se sont agenouillés devant un nouveau-né. Dans la crèche, il y avait le roi. Ils n'ont plus besoin de le chercher parmi les constellations du firmament : il est devant eux, tout près, sous les traits d'un enfant.

Tout ce qu'ils avaient vécu ces dernières semaines - l'excitation de l'étoile, la fatigue du voyage, les doutes en arrivant à Jérusalem - prenait tout son sens en présence de ce roi. Le désir de connaître Dieu, qui les avait poussés à quitter leur maison, les a conduits à l'adoration. Ils ont fait l'expérience de la façon dont Jésus avait comblé leurs désirs les plus profonds. Peut-être qu'il y a longtemps, leur vie avait été orientée vers la satisfaction d'autres besoins plus immédiats : prestige social, richesse, confort... Mais à ce moment-là, ils ont découvert que la seule chose importante est de rendre gloire à Dieu. « Notre trésor, disait saint Josémaria, là, couché dans une crèche : c'est le Christ, et tous nos amours doivent se joindre en lui, *car là ou est notre trésor, là aussi est notre cœur* (cf. Lc 12, 34).<sup>[8]</sup>

Les Mages, qui sont déjà entrés dans cette logique vitale qui va au-delà des nécessités premières, lui offrent leurs cadeaux : l'or, l'encens et la myrrhe. Marie et Joseph auraient sans doute pu trouver un autre type de cadeau plus utile, pour lutter contre le froid ou pour nourrir l'enfant. À ce moment-là, ils n'avaient pas besoin d'encens et de myrrhe, et l'or ne pouvait peut-être pas les aider immédiatement. Cependant, "ces dons ont également une profonde signification: ils sont un acte de justice. En effet, selon la mentalité qui régnait à cette époque en Orient, ils représentent la reconnaissance d'une personne en tant que Dieu et Roi: ils sont donc un acte de soumission. Ils veulent dire qu'à partir de ce moment, les donateurs appartiennent au souverain et reconnaissent son autorité "<sup>[9]</sup>.

Marie est surprise de voir cette escorte entrer sous son toit. Habitée à réfléchir dans son cœur à ce qui lui arrive, peut-être la prophétie lui vient-elle à l'esprit : "Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémira et se dilatera. Les trésors d'au-delà des mers afflueront vers toi, vers toi viendront les richesses des nations. En grand nombre, des chameaux t'envahiront, de jeunes chameaux de Madiane et d'Épha. Tous les gens de Saba viendront, apportant l'or et l'encens ; ils annonceront les exploits du Seigneur" (Is 60, 5-6). Elle qui, à Bethléem, n'est qu'une Nazaréenne,

celle qui a dû accoucher dans une étable, voit comment les mages se prosternent et regardent son fils. Elle sent battre son cœur immaculé en voyant, pour la première fois, des hommes païens venus de loin adorer son fils comme un vrai Dieu.

Un silence intense envahit la petite salle. Seuls, peut-être, les sons joyeux de la créature qu'elle tient dans ses bras rompent le silence et font tomber le cœur des mages plus profondément dans l'amour. Ils ne s'y attendaient pas, mais la lumière de la foi leur ouvre les yeux. Ils n'ont ni mots ni formules pour expliquer que cet enfant qui les regarde, qui joue avec les doigts de sa mère, est leur Roi, leur Dieu. Mais il l'est. Et ils l'adorent.

Eux qui sont des chercheurs de Dieu, habitués à l'apercevoir dans le ciel et dans la création, ont maintenant devant eux une sagesse divine, mystérieuse et cachée. Et ils la voient se faire homme. La Sagesse les regarde, leur fait un signe de la main et leur sourit. Peut-être, dans les bras de sa mère, le plus audacieux d'entre eux, se penchant, dépose un baiser. Et pour la première fois, un cœur prie avec ces mots : Sedes Sapientiae !

<sup>[1]</sup>Pape François, Homélie, 6-01-2018

<sup>[2]</sup>Du Père, 19-III-2022, n.7.

<sup>[3]</sup>Benoît XVI, Encyclique *Spe salvi*, n. 31.

<sup>[4]</sup>Benoît, Homélie, 6-I-2013.

<sup>[5]</sup>Pape François, Homélie, 6-I-2022.

<sup>[6]</sup>*Quand le Christ passe*, n. 35

<sup>[7]</sup>Benoît XVI, Homélie, 6-I-2013

<sup>[8]</sup>*Quand le Christ passe*, n.35

<sup>[9]</sup> Benoît XVI Homélie 6-I-2010

[Sommaire](#)

## Le charpentier de Nazareth : les années de travail caché

Sous nos yeux, s'étend la ville de Nazareth du premier siècle, petit village situé sur le flanc d'une colline, avec sa petite synagogue, ses cultures en terrasses et ses maisons construites en pierre du pays. Une douzaine de familles y habitent. Nous entrons dans la synagogue. Jésus est en train de parler et ses concitoyens le regardent bouche bée. Ils ont entendu dire que depuis qu'il a quitté le village, il a commencé à faire des miracles et à attirer les foules, auxquelles il enseigne avec plus d'autorité que les scribes et les pharisiens. Mais ils n'en reviennent pas : tout cela contraste avec sa vie à Nazareth, qu'ils connaissent parfaitement. C'est le charpentier du village ! « D'où cela lui vient-il ? se demandent-ils. Et qu'est-ce que cette sagesse qui lui a été donnée et ces grands miracles qui se font par ses mains ? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie ? » (Mc 6, 2-3)

Dans le passé, il était probablement arrivé à Jésus de quitter Nazareth en de rares occasions : pour aller à Jérusalem lors des fêtes où se rendait tout juif pieux, et peut-être aussi, dans des villages voisins pour des motifs de travail. Rien ne prouve non plus qu'il soit allé à Jérusalem pour s'instruire auprès des maîtres d'Israël. Les juifs de la Ville Sainte étaient sûrs de ne l'y avoir jamais vu et ils s'interrogeaient : « Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ? » (Jn 7,15)

Les habitants de Nazareth considéraient Jésus comme quelqu'un de simple, un travailleur comme tant d'autres, qui avait gagné sa vie en travaillant de ses mains. Aux yeux du village, il n'y avait aucun mystère dans sa vie. Mais cette absence de mystère est justement ce qui nous éclaire : nous savons que sa vie a été normale, qu'elle n'était en rien différente de celle d'un travailleur dans la Galilée du premier siècle. Cette vie est pour nous un film passionnant, car Dieu nous a appelés à vivre et à travailler ainsi, rencontrant dans le monde, dans les tâches que nous accomplissons, l'espace où nous pouvons ressentir une rencontre très personnelle avec la Très Sainte Trinité : « Tous les hommes, dans l'accomplissement de leur vocation, que ce soit dans leur foyer, dans leur profession, dans la réalisation de leur devoir d'état ou dans l'exercice de leurs droits, sont appelés à participer au royaume de Dieu » [1].

Toute notre vie quotidienne et nos efforts pour *cultiver* le monde sont appelés à devenir un dialogue personnel avec Dieu. « Les champs, la mer, les usines, ont toujours été des "autels" d'où se sont élevées des prières belles et pures, que Dieu a saisies et recueillies. Des prières dites et récitées par qui savait et voulait prier, mais également des prières dites avec les mains, avec la sueur, avec la fatigue du travail de celui qui ne savait pas prier avec la bouche » [2].

### **Jésus et le travail du bois**

En entendant dire dans la synagogue quel était le métier de Jésus, nous nous demandons si nous pourrions encore trouver son atelier parmi les maisons de Nazareth. L'Évangile nous dit que Jésus était un *tektón*, c'est-à-dire un charpentier (Mt 13, 55 ; Mc 6,3). Selon les experts, ce terme désigne celui qui fabrique les charpentes plutôt que l'artisan en menuiserie, même s'il fait parfois les deux choses.

Vu la taille du village, il ne devait pas être rare d'entrer dans une maison dont une table avait été faite de ses mains.

Dans un aussi petit village, il y avait peu de commandes pour un *tektón*. À quelques vingt kilomètres de là se trouve la ville de Sepphoris, qui fut le théâtre d'une révolte après la mort d'Hérode le Grand, durement réprimée par les romains. La ville fut incendiée et ses habitants vendus comme esclaves [3]. Plus tard, Hérode Antipas la fit reconstruire et lui donna le nom d'Autocratoris [4]. Comme elle était tout près de Nazareth et que sa reconstruction allait nécessiter une grande quantité de bois, il est possible que des artisans et des ouvriers nazaréens y aient participé.

Les travailleurs durent probablement accepter tout ce qui leur permettrait d'augmenter leurs revenus, qu'il s'agisse de construire une maison –bien assise sur le roc et calculée dans tous ses détails-, ou de réaliser n'importe quel ouvrage propre à une société agricole. Dans les maisons de Nazareth, il y avait des greniers et des caves, des endroits pour entreposer le vin et l'huile, preuve que la communauté qui y était établie se composait de petits propriétaires.

### **Jésus et les travaux de la vigne**

De même, sont nombreux les exemples et les paraboles de Jésus qui révèlent sa connaissance des travaux de la terre. À plusieurs reprises, il se réfère à la culture de la vigne et à la production du vin, se comparant lui-même au cep et ses disciples aux sarments. Il sait aussi qu'il faut utiliser différents types d'outres adaptées à différents types de vins, et il connaît la situation des saisonniers qui ne trouvent pas toujours d'employeur pour la vendange. D'autres paraboles se situent dans un cadre de vignobles, comme celle des deux fils, celle du figuier stérile ou celle des vigneronniers homicides. Dans cette dernière on nous dit, entre autres détails, que le maître de la vigne avait creusé un pressoir, une cavité où l'on pressait le raisin, pour en extraire le moût. Non loin de Nazareth on en a trouvé un creusé dans la roche. Il est possible que ce soit un des rares pressoirs –ou même le seul- qui existent à Nazareth. Peut-être qu'en ce même endroit, Jésus a fêté les vendanges avec ses amis et parents, foulant le raisin avec ses pieds, dans la musique et la joie de tous. Nous ne pouvons pas oublier que son premier miracle fut de changer de l'eau en vin, et d'une telle qualité qu'il provoqua l'étonnement du maître du repas de Cana. Jésus connaissait bien le travail de la vigne et ne s'est pas contenté de satisfaire la soif des invités à la noce, mais il voulut leur donner quelque chose de vraiment bon.

### **Jésus et les travaux des champs.**

Si nous revenons aux paraboles qui pourraient nous donner quelques indices sur les travaux que Jésus connaissait, nous trouvons plusieurs références aux travaux de la terre. Celle du grain de blé qui pousse tout seul, et cette autre du grain qui doit *mourir* et être mis en terre s'il veut donner du fruit, révèlent un sens aigu de l'observation. C'est ce même regard qui le conduisait à remarquer la disproportion entre la petitesse d'une graine de moutarde et l'arbre qu'elle produirait. L'exemple de l'ivraie se réfère peut-être à quelque vengeance entre paysans, dont Jésus pouvait avoir entendu parler, et il pourrait avoir vu aussi dans sa région comment certains riches remplissaient leurs greniers au maximum, les années où les récoltes étaient bonnes.

Mais la parabole la plus connue est celle du semeur. Si nous levons les yeux au dessus des toits, nous pouvons voir les champs, cultivés en terrasses en raison de la pente du terrain. Le sol de ces petites parcelles, délimitées par des murets en pierres sèches, est pierreux, et les propriétés sont traversées par des sentiers qui font communiquer les terrains entre eux. Quand vient l'été, des chardons poussent en abondance sur les bords. Il est probable qu'une partie de la semence puisse tomber dans la partie pierreuse, ou sur le sentier, ou parmi des ronces qui l'étoufferont. Et cela pouvait affecter la récolte d'une famille modeste.

En dehors des travaux des champs, Jésus montre une bonne connaissance d'autres activités concernant le commerce et la banque, la pêche ou l'élevage. En fait, il connaît le monde du travail ; il ne vit pas à l'écart de son environnement rural, mais est probablement en contact avec des centres économiquement plus animés de Galilée, comme Capharnaüm et ses alentours, où auront lieu beaucoup de ses miracles et de ses prédications. Jésus partage dans sa vie les intérêts et les préoccupations de ses contemporains.

### **Pourquoi Jésus voulut-il travailler ?**

Jésus voulut se préparer à accomplir sa mission, qui allait culminer dans le don de sa vie pour nous, en se consacrant, pendant des années, à un travail pénible et très normal. Pourquoi ?

Comme c'est le cas lorsque nous nous posons des questions sur la vie de Jésus, l'unique réponse est celle-ci : *parce qu'il nous aime*. Chaque instant dans ce travail était en relation avec notre rédemption. Tous les actes de sa vie furent rédempteurs [5].

Que pensait le Christ tandis qu'il accomplissait son travail ? Tout cela avait une raison, un motif caché au plus profond de son cœur : il travaillait par amour du Père et par amour pour nous. C'est pourquoi chacune de ses journées était illuminée par la grande joie de savoir que cela aurait des répercussions sur toute l'humanité, pour toujours. Certes, l'amour de Jésus irait jusqu'à l'extrême sur la Croix, mais sa tâche quotidienne faisait partie du plan du Salut.

Saint Josémaria nous a appris que sanctifier le travail c'est « travailler jour après jour, sans recevoir d'applaudissements et sans les rechercher, mais avec la conviction que Dieu Notre Seigneur nous regarde, nous attend, et veut de nous un travail fait par amour » [6]. Nous nous sommes peut-être demandé parfois ; mais, que signifie exactement, dans la pratique, travailler par amour ? Travailler par amour signifie « le faire pour Dieu et pour les autres, ce qui exige de le faire bien » [7]. Cela signifie travailler comme le fit Jésus. Accomplir notre tâche quotidienne en partageant ce même souci rédempteur, heureux d'apporter notre petit grain de sable dans l'immense océan de miséricorde qui rend possible le salut du genre humain. Avoir les mêmes sentiments que le Cœur du Christ qui travaillait en pensant aux âmes. De sorte que nous devons tous faire des efforts dans notre propre travail, mais aussi quand nous rencontrerons la souffrance de nous retrouver sans travail et sans salaire à ramener à la maison.

Nous découvrons en Jésus un homme qui travaillait simplement par amour : nous nous trouvons devant l'Amour lui-même au travail. Cet Amour divin qui généra la

création du monde et le façonna, et comme l'a écrit Dante « qui meut le soleil et les autres étoiles » [8].

*D'après Luis Cano*

[1] *Quand le Christ passe*, n.44.

[2] Pape François, Rencontre avec les travailleurs de Gênes, 27-V-2017.

[3] Cfr. Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, 17.289.

[4] Cfr. *Ibid.*, 18. 27.

[5] Cfr. *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 517-518.

[6] Saint Josemaria, *Entretiens*, 18-VIII-1968.

[7] F. Ocariz, Congrès interdisciplinaire sur le travail, Université Pontificale de la Sainte Croix, 20-X-2017.

[8] Dante, *Divine Comédie*, Paradis, chant XXXIII, v. 145.

[Sommaire](#)

## Un voyage pour faire la volonté du Père : La sainte Famille à Jérusalem

Voyager est pour un enfant synonyme d'aventure. Les journées qui précèdent le départ sont marquées par l'excitation à l'idée de découvrir des lieux inconnus, ou par l'envie de revoir un endroit associé à d'agréables souvenirs. À l'aller, le trajet paraît en général plutôt long. Les minutes passent lentement, rythmées par les continuels " on arrive bientôt ? " adressés aux parents. C'est à peine s'il parvient à dormir un peu, jusqu'au moment où il entend enfin "ça y est, nous arrivons!" qui le réveille et le rend attentif à tout ce qui va se passer. Ensuite, les journées passent plus vite qu'il ne le voudrait, et c'est presque sans s'en apercevoir qu'on refait les bagages pour reprendre le voyage de retour à la maison.

### **L'émotion de Jésus**

Nous pouvons supposer que l'Enfant Jésus ressentit, lui aussi, les mêmes impressions que la plupart d'entre nous. La Loi du peuple juif voulait que tout garçon israélite aille à Jérusalem trois fois par an, mais l'interprétation des Docteurs permettait de ramener à une fois les visites annuelles pour ceux qui résidaient hors de Judée. Les femmes et les enfants de moins de treize ans n'y étaient pas obligés, mais nous savons que la Sainte Famille se rendait « tous les ans à Jérusalem pour la fête de la Pâque » (Lc 2,41).

Ce voyage était un évènement qui rompait la routine de la vie à Nazareth. C'étaient des journées très particulières : le voyage en caravane vers la Judée, la traversée des villages, la rencontre avec des parents, la vue des murailles de la Ville Sainte au loin...Pour distraire l'Enfant Jésus, la Vierge et saint Joseph lui expliquaient peut-être les traditions de son peuple et lui racontaient des histoires au sujet de ses ancêtres. En apercevant la ville de David, les pèlerins pleins d'émotion chantaient spontanément le psaume : « Quelle joie quand on m'a dit : " Allons à la maison du Seigneur " ! Nos pas nous ont conduits jusqu'à tes portes, Jérusalem » (Ps 122, 1-2). Nous pouvons imaginer que l'Enfant Jésus non seulement partageait cette émotion, mais devait la vivre d'une manière particulièrement intense.

Il en fut ainsi également alors que Jésus avait déjà douze ans. Bien qu'il ait beaucoup grandi et soit arrivé au terme de l'enfance, c'était encore un enfant. De toutes façons, vu la suite du récit, on peut penser que Jésus avait attendu impatientement ce moment. Pour rompre la monotonie de la caravane, il avait dû aller de groupe en groupe, comme n'importe quel enfant de son âge et jouer avec ses amis. À la fin de la journée, il devait rejoindre ses parents pour se reposer dans une plus grande intimité. Et ceci jusqu'à leur arrivée, enfin, à Jérusalem, qui ferait naître en lui le désir de découvrir du nouveau.

Comme d'habitude, les jours passèrent incroyablement vite : c'était déjà le moment de repartir. Tandis que l'on fait les derniers préparatifs, on prend congé -" bon voyage !", " à l'année prochaine !" - et les pèlerins prennent le chemin du retour. Nous avons tous dû avoir l'occasion de vivre personnellement l'agitation qui règne au début d'un voyage : hâte pour partir le plus tôt possible, problèmes d'embarquement des bagages, discussions au sujet du chemin le plus court à suivre, imprévus de

dernière minute...C'est une atmosphère semblable qui devait régner à ce moment-là dans beaucoup de ruelles de la ville sainte. Nous pouvons imaginer que, dans une telle ambiance, Jésus s'éloigne tranquillement sans que personne ne s'en aperçoive : il désire accomplir la volonté de son Père.

### **Douleur de Marie et de Joseph**

Une fois que la caravane a quitté Jérusalem, la nervosité du départ fait place à la sérénité. Joseph et Marie peuvent enfin prendre un peu de repos après tant d'agitation. Joseph pense que Jésus est avec sa mère, car son âge lui permet de rester auprès d'elle ; Marie, de son côté, suppose qu'il circule dans la caravane avec ses amis, comme il l'a toujours fait. Mais le soir venant, il n'est toujours pas là. Ils commencent alors à interroger divers groupes : « Avez-vous vu Jésus ? Savez-vous où il peut bien se trouver ? » Après s'être inquiétés auprès de leurs amis, ils commencent à pressentir la tragédie : personne ne l'a vu au cours de la journée. Tout semble indiquer qu'il est resté à Jérusalem.

Pour des parents, perdre un enfant est quelque chose de terrible. « Qu'a-t-il pu lui arriver ? Avec qui peut-il être ? » L'angoisse envahit les âmes saintes de Marie et de Joseph [1]. Peut-être à ce moment-là se sont-ils sentis négligents dans la mission que Dieu leur avait confiée. L'harmonie qui règne dans ce couple se manifeste aussi en cette heure si dure, et chacun essaie peut-être de consoler et d'excuser l'autre. « Marie pleure. (...) Joseph, après avoir essayé vainement de ne pas pleurer, pleure aussi » [2]. Leur cœur est brisé de douleur, mais ils ne s'arrêtent pas à des pensées inutiles d'une tristesse paralysante : ils prennent leurs affaires et décident aussitôt de revenir à Jérusalem pour chercher Jésus.

Dieu permet l'épreuve et, en même temps, il offre toujours sa grâce. Parfois, il arrive que l'on passe par des moments difficiles où il semble que l'on s'est éloigné de Dieu. Ce sont des temps durs, où l'on souffre. La crainte de déplaire à Dieu fait que l'on souffre terriblement. La souffrance de la Vierge et de saint Joseph, causée par la disparition de Jésus, est supérieure à celle qu'ont pu éprouver d'autres saints, car...qui peut mesurer l'amour de Marie et de Joseph pour Jésus ? Peut-il y avoir dans l'histoire des parents qui aient aimé leurs enfants comme eux aimaient Jésus. Tous deux, concrètement, portent en plus le poids de la responsabilité, reçue de Dieu, d'être les protecteurs du Sauveur de l'humanité. Et ils vont devoir passer deux longues nuits, où ils ne parviennent pas à trouver le repos, et une journée entière dans l'angoisse, sans savoir quels peuvent être les plans de Dieu. Marie se souvient peut-être, ainsi que Joseph, de la prophétie de Siméon : « Une épée transpercera ton âme » (Lc 2,35).

« S'il nous arrivait un jour pareille chose, c'est-à-dire perdre Jésus, ayons l'humilité de reconnaître que nous nous sommes trompés et le désir de reprendre le chemin qu'il a tracé pour nous. Cela ne se produira pas, mais si c'était le cas, tous nous te demandons unanimement de nous donner le sens de la responsabilité ; parce que Dieu ne perd jamais de batailles, et si nous restons unis à Dieu Notre Seigneur, nous pouvons reprendre le bon chemin, et avancer, en vainqueurs » [3].

### **Souffrance de Jésus**

Pendant ce temps...qu'a fait Jésus ? L'Enfant a pris la décision de rester dans le Temple. Pendant la journée et jusqu'au soir, il discute avec les maîtres d'Israël et

pose des questions. L'Évangile ne nous dit pas où et comment il a passé ces nuits pendant lesquelles Marie et Joseph l'ont cherché. Peut-être est-il revenu à l'endroit où ils avaient logé les jours précédents, ou un rabbi l'a-t-il invité à rester avec sa famille. C'était la première fois très probablement qu'il passait une nuit sans ses parents. Rien que cela était déjà quelque chose de fantastique pour un enfant de douze ans. Mais dans le cas de Jésus, il savait bien que ses parents allaient se mettre à sa recherche sans le trouver.

L'Enfant est Dieu...et il est aussi vrai homme. Le cœur de Jésus est le cœur humain d'un Dieu qui est Amour. Jésus, en tant qu'homme, a une vraie sensibilité humaine : la sensibilité d'un enfant de douze ans qui sait que ses parents le cherchent dans l'angoisse. Plus tard, il montrera qu'il a un cœur qui partage la douleur des autres : il ressuscite un mort en voyant pleurer cette veuve qui vient de perdre son fils unique (cf. Lc 7, 11-16) ; il a pitié des foules qu'il voit comme des brebis sans berger (cf. Mt 9, 36) ; il est ému par la générosité d'une pauvre femme qui met tout ce qu'elle possède dans le trésor du Temple (cf. Mt 12, 41-44) ; il pleure devant la mort de son ami Lazare et la douleur de ses sœurs (cf. Jn 11,35).

Lui qui, des années plus tard, pleurera sur Jérusalem et sur son ami Lazare, comment n'aurait-il pas souffert aussi d'une certaine manière en pensant à ce que ressentirent ses parents séparés de lui ? Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'enfant qui ait aimé ses parents comme Jésus a aimé sa très Sainte Mère et saint Joseph. Nous pouvons penser qu'il a dû souffrir en sachant que ses parents étaient dans la peine et les pleurs. Néanmoins, ce n'était pas la première fois que le clair-obscur des plans de Dieu serait présent dans la vie de Joseph et de Marie.

Ce n'était pas non plus la dernière fois que Jésus allait devoir souffrir pour accomplir la volonté de son Père. Pendant les quarante jours au désert, il repoussa les chemins que lui proposait le diable, parce qu'ils s'éloignaient de ce que le Père avait voulu pour lui (cf. Mt 4, 1-11). Plus tard, il connaîtrait de nouveau la solitude quand les disciples cessèrent de le suivre, n'ayant pas compris en quoi consistait cette volonté (cf. Jn 6,60-66). Et avant la Passion, nous le voyons en agonie, le visage contre terre, suppliant son Père d'éloigner de lui ce calice, mais disant : « Non pas ma volonté, mais la tienne » (Lc 22,42).

« C'est la nourriture de Jésus, et c'est aussi la route du chrétien. C'est lui qui a ouvert la route pour notre vie : et il n'est pas facile de faire la volonté de Dieu, parce que chaque jour se présentent à nous, diverses options : fais cela qui est bien, ce n'est pas mal » [4]. C'est pourquoi, nous pourrions nous demander : « Est-ce la volonté de Dieu ? Comment faire pour accomplir la volonté de Dieu ? Voici donc un conseil pratique : avant tout, prier et demander la grâce de vouloir faire la volonté de Dieu » [5].

### **Pourquoi ?**

Finalement, après trois jours de recherches, « ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant » (Lc 2,46). Ils furent surpris de le voir assis là, provoquant l'admiration de tous. Mais plus grande que leur étonnement fut l'immense joie de l'avoir retrouvé. Jésus aussi dut ressentir cette même impression de soulagement et, en même temps, rendre grâce intérieurement à son Père, d'avoir mis fin à la douloureuse épreuve de Joseph et de Marie.

On imagine facilement l'émotion de cet instant, telle que nous l'avons peut-être vécue au cours de retrouvailles familiales. La Sainte Famille dut le serrer dans ses bras, et il y eut probablement aussi quelques larmes. Cependant, l'évangéliste en vient aussitôt au dialogue entre Marie et l'Enfant :

-« Mon enfant pourquoi nous as-tu fait cela ? Ton père et moi nous te cherchions, très inquiets ».

La réponse de Jésus –ses premières paroles rapportées par l'Écriture- nous déconcerte.

-« Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois être chez mon Père ? » (Lc 2,49)

Nous comprenons bien que Jésus se consacre aux affaires de son Père. Marie et Joseph pouvaient comprendre cela et, évidemment l'y aider. Ce que l'on peut avoir du mal à comprendre, c'est la façon dont il l'a fait. Pourquoi n'avoir rien dit ? Le même résultat ne pouvait-il pas être obtenu, sans causer la souffrance de l'avoir perdu ? Ne pouvait-il pas les prévenir d'une manière quelconque ? L'absence de réponse à ces questions nous montre que les plans divins répondent à une logique qui n'est pas celle des hommes. Accueillir avec foi cette façon d'agir du Seigneur signifie se plonger dans l'expérience qu'ont connue les saints, eux qui ont vécu le plus près de Dieu, qui se sont associés le plus intimement à sa volonté. « Remarquez cependant que si Dieu a voulu exalter sa Mère, Marie n'en a pas moins connu, durant sa vie terrestre, la douleur, la fatigue, les clairs-obscurs de la foi (...) Nous comprenons un peu mieux la logique de Dieu ; nous nous rendons compte que ce n'est pas la réalisation des grands faits d'armes que nous imaginons parfois qui fait la valeur surnaturelle de notre vie, mais l'acceptation fidèle de la volonté divine et la générosité dans le sacrifice de chaque jour » [6].

Saint Luc précise « qu'ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait » (Lc 2,50) En même temps, il dit également que Marie gardait toutes ces choses dans son cœur (cfr. Lc 2,51), et on imagine facilement qu'elle dut les méditer tout au long de sa vie. Jésus étant présent à leurs côtés, Joseph et Marie ont dû comprendre progressivement quelle était la portée de la mission et des actions de leur Fils. De toutes façon, la scène que nous avons contemplée nous apporte d'une certaine manière une consolation lorsque, en certaines situations, nous ne parvenons pas à distinguer vraiment le sens d'un évènement ou d'une circonstance. La façon dont réagit souvent Marie nous donne la clé pour pouvoir affronter ces situations quand elles surviennent : « Elle gardait tout cela dans son cœur » (Lc 2,51). Plus tard, cette attitude lui vaudra l'éloge de son Fils : « Voilà qui sont ma mère et mes frères : celui qui fait la volonté de Dieu, voilà mon frère et ma sœur et ma mère » (Mc 8, 34-35).

Eduardo Baura

[1] Cf. *Saint Rosaire*, V mystère joyeux.

[2] *Ibid.*

[3] Saint Josémaria, *Méditation*, 2-10-1956.

[4] Pape François, Homélie, 27-I-2015.

[5] Ibid.

[6] *Quand le Christ passe*, n.172.

[Sommaire](#)

## Rétrospective d'une vie : la mort de Saint Joseph

Nous pouvons imaginer que Joseph n'en peut plus, et que malgré tous ses efforts pour continuer à travailler dans son atelier, il ne tient plus debout. Jésus appelle rapidement Marie et, à eux deux, ils le soutiennent pour le conduire jusqu'à son lit. Jésus reste à son chevet. Joseph revient à lui finalement, et la première chose qu'il fait est de regarder son épouse. Il sent avec douleur qu'approche le moment où il va devoir la quitter. Et il se remémore, peut-être intérieurement, cet instant où il a eu peur de ne jamais la revoir.

### **Voir avec les yeux de Dieu**

Cela s'était produit peu de temps après leurs fiançailles. Marie se préparait à rendre visite à sa cousine Elisabeth qui attendait un enfant. Joseph devait rester à Nazareth pour préparer la maison où ils allaient habiter. Jusque là nous savons peu de choses de lui : il devait avoir une vie normale. L'Évangile nous donne quelques renseignements : il était de la maison de David et était promis en mariage à une jeune fille vierge qui s'appelait Marie (cf. Lc 1,27). Et il nous donne aussi un détail sur sa manière d'être : c'était un homme juste (cf. Mt 1,19). C'est tout ce qui caractérisait Joseph : il était jeune et déjà connu comme quelqu'un de juste : il avait découvert la valeur de la loi de Dieu pour orienter sa propre vie. Il s'efforçait de mettre en cohérence ses actes et sa manière de penser et de comprendre la réalité, avec le dessein du Seigneur pour l'homme et pour le monde. Il avait appris que faire confiance à Dieu, c'est construire sa vie sur des bases solides. « Il accomplit la volonté de Dieu sans routine ni formalisme, avec spontanéité et profondeur. La loi qu'observait tout juif pratiquant ne fut pas seulement pour lui un code ou un froid recueil de préceptes, mais l'expression de la volonté du Dieu vivant. Aussi sut-il reconnaître la voix du Seigneur quand elle se manifesta à lui de façon surprenante et inattendue ». [1]

Mais soudain, sa vie fut bouleversée lorsque Marie revint après avoir rendu visite à sa cousine. À la joie de la retrouver après une si longue absence, se mêla une grande inquiétude : Marie était enceinte. Il ne s'expliquait pas ce qu'il voyait, mais comme il était juste et proche de Dieu nous pouvons supposer qu'il essayait de voir les choses avec les yeux de Dieu : il fut peut-être capable de percevoir en Marie la présence de Dieu. Il était conscient que cette femme avait quelque chose de singulier.

Quoiqu'il en soit, Joseph se trouva dans une situation où il ne savait pas très bien ce qu'il devait faire. D'une part, la loi lui interdisait d'accepter tout simplement un enfant qui n'était pas de lui ; d'autre part, la pureté de Marie, dont il ne doutait pas, et l'amour qu'il avait pour elle, l'empêchaient de la dénoncer. Il est peut-être resté des heures et des heures à réfléchir pour trouver une solution, jusqu'au moment où il pensa en avoir trouvé une : « Il pensa la répudier en secret » (Mt 1,19). Son idée était peut-être de s'en aller sans rien dire à personne et ce serait sur lui, et non sur Marie, que retomberait la faute. Sa décision était prise. Bien sûr, cela devait être dur de penser qu'il ne reverrait pas Marie, mais il savait que c'était le meilleur moyen pour qu'on la laisse tranquille. Et c'est ainsi qu'il put finalement trouver le sommeil.

## **Donner le nom**

Si nous continuons à imaginer ce que furent les derniers moments de la vie du Patriarche, nous voyons à nouveau Joseph près de Marie. Il s'adresse à elle et lui demande de ne pas le quitter. Il lui demande aussi pardon pour toutes les fois où il pense avoir manqué de sollicitude et pour la peine qu'il lui fit en n'arrivant pas à la comprendre, au début, quand il la vit enceinte. Et comme si la Vierge ne le savait pas déjà, Joseph raconte ce qui s'est passé cette nuit-là.

Il s'était endormi après avoir pris une décision difficile, qui toutefois l'avait empli de paix. Un ange du Seigneur lui apparut alors et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, parce que ce qui a été conçu en elle est l'œuvre de l'Esprit Saint » (Mt 1,20). Dieu mit ainsi fin à l'épreuve de Joseph. Il aurait pu agir plus tôt afin de leur épargner à tous deux une grande souffrance : à Joseph, l'angoisse de ne pas comprendre et de ne savoir que faire ; à Marie, la douleur qu'elle avait dû ressentir face à l'épreuve que traversait son époux. Mais, dans sa clairvoyance, le Seigneur permit que Joseph soit obligé de réfléchir et de prier pour savoir ce qu'il pouvait faire. C'est une de ses façons d'agir, car il ne veut pas prendre notre place : il nous assiste de sa grâce pour que notre intelligence soit de plus en plus capable d'affronter les problèmes. « Si quelques fois Dieu semble ne pas nous aider, cela ne signifie pas qu'il nous a abandonnés, mais qu'il nous fait confiance, qu'il fait confiance en ce que nous pouvons projeter, inventer, trouver ». [2]

L'ange poursuivit : « Elle mettra au monde un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1,21). C'est à ce moment-là que Joseph reçoit une mission qui va donner un sens à sa vie. Ses plans sont complètement bouleversés. Dieu ne veut pas qu'il s'en aille, mais compte sur lui pour donner le nom choisi pour le Dieu fait homme, c'est-à-dire pour être son père. Et désormais, ce charpentier assumera la responsabilité de veiller sur Jésus et Marie.

## **Un bien immense**

Joseph se souvient encore de la joie qu'il ressentit après ce rêve. Marie n'a pas non plus oublié le moment où il la prit chez lui pour épouse et où ils durent affronter ce voyage improvisé à Bethléem. Ils se remémorent ensemble les détails de ce déplacement : quand ils ne trouvèrent pas de place à l'auberge, l'étable où ils passèrent la nuit, les bergers, et ces mages venus d'Orient pour adorer l'Enfant...

Imaginons qu'à cet instant Jésus soit entré dans la chambre. Joseph et Marie le regardent et ne peuvent s'empêcher de se rappeler aussi ces instants d'angoisse où ils pensèrent qu'il courait un réel danger.

Une nuit très particulière. Une caravane de chameaux s'était présentée à la crèche. Trois hommes, qui paraissaient importants, s'étaient prosternés devant l'Enfant et lui avaient offert trois présents de grande valeur : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Joseph devait repenser à tous les événements survenus les jours précédents jusqu'à ce qu'il s'endorme. Alors se produisit à nouveau une scène dont il avait maintenant l'habitude : « Un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : " Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte et restes-y jusqu'à ce que je te le dise, parce qu'Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr" » (Mt 2,13).

Ses impressions toutefois étaient différentes. Si, après la première apparition de l'ange, Joseph s'était réveillé plein de paix sachant qu'il ne devait pas se séparer de Marie, cette fois il se leva plein de crainte. La vie de Jésus était menacée et il n'y avait pas de temps à perdre. Sans tenir compte de l'heure ni de sa fatigue après une intense journée de travail, «il se leva aussitôt et, cette même nuit, prit l'enfant et sa mère et partit au loin vers l'Égypte» (Mt 2,14).

Joseph ne s'accorda aucun repos avant d'être en lieu sûr. Il savait que ce qu'il accomplissait faisait partie de cette mission qui lui avait été confiée. En fait, c'était la conséquence de son oui à Dieu. Loin de se sentir frustré, Joseph savait que le Seigneur ne récompense pas par une vie facile. : ce qu'il promet à ceux qui sont capables de souffrir pour un amour qui en vaut la peine, c'est une vie capable de réaliser un bien immense. Mais Joseph ne se borna pas simplement à faire face aux difficultés qui se présentèrent. Il le fit avec joie car il savait qu'il accomplissait une belle mission dont Dieu l'avait chargé. Ce sentiment d'avoir été choisi pour prendre soin de la Vierge et de l'Enfant lui fit affronter la fatigue et les imprévus avec une espérance et un bonheur renouvelés. Lui-même se rendait compte que « se donner sincèrement aux autres est d'une telle efficacité, que Dieu accorde en retour une humilité pleine de joie ». [3]

### **Ministre du salut**

Dans ces derniers moments que vit Joseph, nous pouvons supposer que Jésus et Marie sont attentifs à tout ce dont il peut avoir besoin. La Vierge lui prépare de quoi reprendre des forces, mais c'est inutile : son époux peut à peine avaler une bouchée. Jésus, pendant ce temps, le remercie d'avoir été un si bon père et de lui avoir appris tant de choses. Ils se souviennent ensemble de ce premier jour à l'atelier, de leurs conversations en allant à la synagogue, de leurs voyages à Jérusalem. Joseph s'affaiblit, mais se rend compte qu'il souffre moins grâce aux soins de Jésus et de Marie. Il ne peut pas imaginer une fin plus heureuse, entouré des deux personnes qu'il aime le plus au monde. C'est pour elles qu'il s'était dévoué dans les moments les plus difficiles et aussi dans la vie quotidienne à Nazareth.

Après une succession d'allers et venues, la Sainte Famille s'était installée finalement à Nazareth. « Là, l'Enfant grandissait et se fortifiait plein de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui » (Lc 2, 40) Nous ne savons presque rien de Joseph durant cette période. Pendant toutes ces années, il poursuivit sa mission. Il n'avait plus à protéger l'Enfant et Marie de grands dangers, mais à s'occuper d'eux au quotidien, comme n'importe quel père à cette époque. Il devait travailler dur pour faire vivre sa famille et veiller en même temps à l'éducation de Jésus.

Que pouvait apprendre le Fils de Dieu d'un charpentier ? Durant ces années de vie cachée, Joseph apprit à Jésus l'obéissance à ses parents selon le commandement de Dieu. Jésus enfant apprit, de son père sur la terre, à accueillir. Joseph ne fut pas un homme qui se résigna devant les événements, mais qui accueillit la vie que Dieu lui avait offerte, même si elle était loin des projets qu'il avait faits. « Il se produit souvent dans nos vies des événements dont nous ne comprenons pas le sens. Notre première réaction est souvent la déception et la révolte. Joseph laisse de côté ses raisonnements pour s'abandonner à ce qui arrive et, aussi mystérieux que cela puisse paraître, il l'accueille, il en assume la responsabilité et se réconcilie avec sa propre histoire. Si nous ne nous réconcilions pas avec notre histoire, nous ne pourrions

même pas faire le pas suivant parce que nous serons toujours prisonniers de nos attentes et des déceptions qui suivront ».[4]

Comme presque n'importe quel enfant, Jésus apprit ce qu'est l'amour dans sa propre famille. Joseph ne manifesta aucun désir d'autorité, mais le laissa libre d'aimer, capable de choisir. Son amour ne cherchait pas à étouffer, mais il sut mettre Jésus et Marie au centre de sa vie. Il les aimait et les respectait tous les deux tels qu'ils étaient.

Tout ceci montre que Joseph « a été appelé par Dieu à servir directement la personne et la mission de Jésus, en exerçant sa paternité; c'est bien de cette manière qu'il coopère dans la plénitude du temps au grand mystère de la rédemption et est véritablement "ministre du salut" ». [5]

\*\*\*

Joseph retrouve la souffrance en ces dernières heures qui précèdent sa mort. Devant son imminence, il ne peut éviter une certaine crainte non pas à l'idée de mourir, mais de devoir être séparé de Jésus et de Marie. Et le saint Patriarche rend son dernier soupir en les regardant et en les aimant tous les deux.

Marie et Jésus enveloppent le corps de Joseph dans un linceul après l'avoir embaumé avec les aromates. Accompagnés par les amis et les voisins, ils le conduisent au tombeau où ils le déposent. Une fois terminées les funérailles, le cortège funèbre revient à la maison où l'attend la très sainte Vierge, qui ne peut dissimuler sa douleur d'avoir perdu Joseph, et qui trouve la consolation dans les bras de son Fils.

[1] St José Maria, *Quand le Christ Passe*, n. 41.

[2] Pape François, *Patris Corde*, n.5.

[3] St José Maria, *Forge*, n. 591.

[4] Pape François, *Patris Corde*, n. 4.

[5] St Jean-Paul II, *Redemptoris custos*, n. 8.

[Sommaire](#)

## « Mon fils bien-aimé » : le baptême de Jésus

Le peuple d'Israël est en effervescence : il y a un nouveau prophète. Il y avait des siècles que, sur la terre de Juda, la voix de Dieu n'avait pas résonné avec une telle force. C'est pourquoi les gens sont troublés et s'approchent de Jean, le Baptiste : « Jérusalem, toute la Judée et toute la région du Jourdain venaient à lui ». (Mt 3,5) Nous pouvons nous imaginer la scène, vue à vol d'oiseau. Nous voyons au loin la ville de Jéricho, entourée de palmiers. Et un ruban argenté, le fleuve Jourdain qui serpente à travers un désert sec et rocailleux. On suppose bien sûr que les gens devaient se presser sur ses rives, parce que loin de la fraîcheur de l'eau, la chaleur devait être insupportable.

Là, cette foule écoute le message tout simple de Jean : « Convertissez-vous car le royaume de Dieu est tout proche ». (Mt 3,2) Ce n'est pas la fatigue du chemin ni l'ardeur du soleil qui accablent le cœur de ces gens, mais le poids de leurs péchés.

### **Des larmes amères**

Ce que dit Jean traverse l'esprit de ces gens qui revoient dans leur conscience toutes ces fautes qu'ils ont commises contre Dieu. Dans l'esprit de certains, des juifs pieux qui connaissaient l'Écriture à fond, la voix de Jean leur rappelle celles des anciens prophètes. Comme Jonas avait annoncé en termes très durs aux habitants de Ninive la nécessité de se repentir et de revenir à Dieu, Jean Baptiste réclamait de la même façon une véritable conversion. Les juifs rassemblés au bord du Jourdain pensaient peut-être, comme les anciens habitants de Ninive : « Peut-être Dieu changera-t-il d'avis, peut-être se raviserait-il ? Et s'il renonce à sa violente colère, nous serons sauvés. » (Jon 3,9)

Ces hommes, qui se savent pécheurs, ne se contentent pas d'un repentir intérieur, aussi sincère soit-il. La douleur de leurs péchés les brûle intérieurement, et c'est pourquoi ils s'approchent l'un après l'autre du prophète et « ils reconnaissent leurs péchés » (Mt 3,6). Ce qu'ils n'auraient jamais dit à personne, ils le confiaient à cet inconnu, parce qu'ils voyaient en lui un homme de Dieu. Beaucoup d'entre eux, en se confessant, devaient verser des larmes aussi brûlantes et amères que ce désert. Des larmes qui se mêleraient à l'eau du fleuve, dans laquelle les plongerait entièrement le prophète en les baptisant.

Jean proclamait « un baptême de conversion pour le pardon des péchés » (Mc 1,4), mais il savait bien, lui, que cette eau ne pouvait pas atteindre l'âme pour la purifier. Eux ne pouvaient pas en faire davantage, ils avaient confiance en la promesse de Dieu qui disait : « Revenez à moi et je reviendrai à vous » (Mal 3,7) Ils revenaient autant qu'ils le pouvaient, avec l'espoir que Dieu verrait leur douleur et leur apporterait le salut ! C'est ce qu'ils espéraient et ce que Jean leur promettait aussi, leur apportant la consolation : « Celui qui vient derrière moi est plus fort que moi et je ne mérite même pas de lui présenter ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu » (Mt 3,11) Un Esprit et un feu qui allaient leur permettre de recommencer. Le peuple se repentait, pleurait sur ses péchés et les confessait, et ils

se plongeait dans l'eau en suppliant le Seigneur de faire le miracle de guérir leurs cœurs. Dieu allait-il écouter leur lamentation?

### **Accomplir toute justice**

À l'écart de cette scène se trouve un homme qui écoute ce que dit Jean. Nous pouvons l'imaginer, assis sur une pierre, son manteau rabattu sur sa tête pour se protéger de l'ardeur du soleil. Son attention se porte aussi sur les gens qui l'entourent. Il voit sur leurs visages la douleur et l'espérance. Et il va au-delà. Par l'esprit, il pénètre aussi dans leurs cœurs et sait ce qu'il y a dedans. Cet homme, c'est le Verbe éternel « et par lui tout s'est fait et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui » (Jn 1,3) Le Verbe qui dans la plénitude des temps « s'est fait chair et a habité parmi nous » (Jn 1,14) Ayant pris notre condition, semblable à nous en tout sauf dans le péché, il entend la plainte silencieuse de ces esprits repentants.

Jésus quitte la pierre où il était assis, et rejoint la file qui attend son tour pour se faire baptiser. Bien qu'il soit sans péché, il se place parmi les pécheurs, comme l'un d'entre eux. Il montre ainsi «sa solidarité avec nous, avec notre difficulté à nous convertir, à abandonner nos égoïsmes, nos péchés, à dire que si nous l'acceptons dans notre vie, il est capable de nous relever et de nous conduire jusqu'à Dieu le Père» [1] Et une fois parvenu au bord du fleuve, il enlève son manteau et avance vers Jean qui attend au milieu de l'eau.

Le Baptiste avait probablement rêvé du moment où il rencontrerait Jésus. Il est certain que dans leur enfance, les deux cousins –le fils d'Élisabeth et le fils de Marie – avaient eu plusieurs fois l'occasion de se rencontrer, mais il y avait longtemps de cela. Or, ce à quoi ne s'attendait sûrement pas Jean, c'était à le rencontrer à nouveau, dans cette situation, d'où sa surprise comme dans le ventre de sa mère : « C'est moi qui ai besoin de me faire baptiser par toi, et c'est toi qui viens à moi ? » (Mt 3,14) Jean a orienté toute sa vie dans le but de préparer le chemin au Christ : sa prière dans le désert, sa rigoureuse pénitence, son ardente prédication...C'est lui, Jean, qui a besoin de recevoir le baptême du Christ, et non l'inverse ! Mais le Seigneur, le regardant bien en face, répond sans hésiter : « Pour le moment, laisse faire. Ainsi convient-il que nous accomplissions toute justice » (Mt 3,15) Cette phrase appartient à ce type de formules énigmatiques qu'emploie Notre Seigneur et qui nous laissent perplexes. À quoi se réfère accomplir toute justice ?

Nous mettons souvent en relation la justice avec la sévérité. Bien sûr, la justice peut être sévère quand cela est nécessaire, mais pour Dieu, justice et miséricorde sont la même chose. Pour le Seigneur, il est juste de répondre à la demande de ces cœurs affligés qui cherchent le pardon de Dieu. Accomplir toute justice signifie réaliser la justification des pécheurs. Dire que Dieu est juste signifie qu'il est loyal, qu'il tient parole et qu'il accorde le pardon à celui qui se repent : « Rejetez loin de vous toutes les infidélités que vous avez commises, faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau ; voulez-vous donc mourir gens d'Israël ? Moi je ne prends pas plaisir à la mort de qui que ce soit –oracle du Seigneur- Convertissez-vous et vous vivrez. » (Ez 18 31,32) Le moment est venu que s'accomplisse les anciennes prophéties. Avec le baptême du Christ s'achève le temps de la promesse, car commence le temps de son accomplissement.

Jean, obéissant, baptise le Seigneur comme tous les autres. Il le plonge dans l'eau, et à ce moment « les cieux s'ouvrirent » (Mt 3, 16) L'eau dans laquelle les juifs avaient

été lavés de leurs péchés a un sens profond : Le Christ descend au plus profond de la misère humaine –abandonnée dans l'eau pour ouvrir à tous le chemin vers le Père. À cet instant, l'eau dans laquelle il se plonge se mêle au ciel qui s'ouvre et va communiquer la grâce divine. C'est l'inauguration du baptême chrétien, celui qui donne la vie éternelle et pardonne les péchés. Toute la justice s'est accomplie : maintenant les pénitents peuvent être baptisés dans le Christ et être libérés des fautes qui les accablaient.

### **Une voix imperceptible**

Au cours du premier jour de son ministère, après trente ans de vie cachée, Jésus révèle de quelle manière il est venu nous racheter. « Il nous dit qu'il ne nous sauve pas d'en haut, par une décision souveraine ou un acte de force, un décret, non : il nous sauve en venant à notre rencontre et en se chargeant de nos péchés. C'est ainsi que Dieu est vainqueur du mal qui est dans le monde : en s'abaissant, en s'en chargeant. C'est aussi la façon dont nous pouvons relever les autres : en ne jugeant pas, en n'ordonnant pas ce qu'il faut faire, mais en nous faisant plus proches, en *com-patissant*, en partageant l'amour de Dieu. La proximité, c'est le style de Dieu à notre égard ». [2]

Dieu entre dans notre monde par le ciel qui s'est ouvert, comme par une fissure : « L'Esprit de Dieu descendit comme une colombe et vint sur lui. Et des cieus une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en lui j'ai mis tout mon amour ». (Mt 3,16-17). En cet instant, Dieu se révèle clairement comme la Sainte Trinité : Père –dans la voix-, Fils –dans la chair assumée-, et Esprit –dans l'image de la colombe-, un Dieu unique en trois personnes.

Il ne semble pas que, à part Jean, les juifs qui étaient présents aient perçu cette manifestation de Dieu, mais le miracle avait eu lieu et agissait déjà en eux. Très probablement, ces hommes pénitents n'en espéraient pas tant. Ils n'attendaient que le pardon de leurs péchés, mais ils reçurent beaucoup plus : Dieu non seulement voulait les pardonner, mais il voulait les avoir près de lui, les introduire dans son mystère trinitaire, en faire ses intimes. «Lorsqu'arriva la plénitude des temps, Dieu, le Père, envoya dans le monde son Fils Unique pour qu'il rétablisse la paix ; pour que, en rachetant l'homme de son péché, *adoptionem filiorum reciperemus*, nous devenions enfants de Dieu, libérés du joug du péché, rendus capables de participer à l'intimité divine de la Trinité». [3]

Le mystère de la Trinité peut nous sembler parfois quelque chose d'éloigné de la vie d'un chrétien. Mais si nous revenons à la scène du Jourdain où Jésus sort de l'eau, nous nous souvenons que, nous aussi, nous sommes sortis un jour de l'eau du baptême, ne faisant plus qu'un avec le Christ –fils dans le Fils-. L'Esprit descendit aussi à ce moment-là apportant la promesse de la libération définitive, comme la colombe représenta pour Noé la promesse d'une nouvelle terre. Et ce jour-là la voix du Père se fit entendre au dessus de nous. Une voix que n'entendirent pas ceux qui assistaient à notre baptême, pas plus que les juifs présents alors. Mais une voix véritable qui dit de nous que nous étions déjà unis au Christ, « celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour ». « Cette voix paternelle, imperceptible à l'oreille, mais bien audible pour celui qui croit, nous accompagne tout au long de la vie, sans jamais nous abandonner. Durant toute notre vie, le Père nous dit : "Tu es mon fils bien-aimé, tu es ma fille bien-aimée" [4].

Ce miracle demeure dans l'âme de chaque chrétien en grâce. Dans tout ce que nous faisons, où que nous nous soyons et quelle que soit la personne avec qui nous nous trouvons, nous sommes avec le Christ, son Esprit nous emplit et le Père nous protège. Toute la vie de piété du chrétien tend à ce que nous prenions conscience de cela, à acquérir cette contemplation au milieu de toutes nos activités. « Notre cœur a besoin alors de distinguer et d'adorer chacune des personnes divines. [...] Nous voulons boire à cette source d'eau vive. Sans rien faire d'extraordinaire, nous évoluons tout au long du jour dans cette abondante et limpide source aux eaux fraîches qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Les mots deviennent inutiles parce que la langue ne parvient pas à s'exprimer ; alors le raisonnement se tait. On ne discourt plus, on se regarde ! Et l'âme se met encore une fois à chanter un chant nouveau, parce qu'elle se sent et se sait aussi sous le regard aimant de Dieu, à tout instant » [5].

[1] Benoit XVI, Homélie, 13-I-2013.

[2] Pape François, Angélus, 10-I-2021.

[3] *Quand le Christ passe*, n. 65.

[4] Pape François, Audience, 9-V-2018.

[5] *Amis de Dieu*, n. 306.

[Sommaire](#)

# L'expérience de Jésus au désert

L'intrigue d'un bon film comporte souvent des moments de conflit. Si le protagoniste n'était pas confronté à des problèmes, l'histoire serait peut-être monotone et sans surprise. Mais ce sont ces rebondissements qui rendent un film passionnant. Le spectateur observe alors l'acteur traverser les différents échecs jusqu'à ce qu'il atteigne ce qu'il désirait tant. Et à la fin de ce processus, qui a connu des hauts et des bas, il se sentira souvent transformé : le personnage qui a commencé le film sera différent de celui qui le termine.

Dans l'histoire de toute personne, il y a aussi des situations de conflit. Il n'y a pas de biographies sans moments de douleur, de doute ou de fatigue. Ainsi, à côté des bons moments, ces circonstances et ces luttes nous permettent aussi de grandir dans les idéaux qui inspirent notre vie. Jésus lui-même a voulu vivre une expérience similaire : il a passé quarante jours de faim et de soif dans le désert, où il a subi les tentations du démon (cf. Mt 4, 1-11).

## **Choisir celui que nous voulons être**

Après avoir reçu dans les eaux du Jourdain une manifestation du Paraclet et de l'amour de son Père, le Christ est conduit par ce même Esprit dans le désert "pour y être tenté par le diable" (Mt 4,1). Au lieu donc de goûter à un succès facile devant les foules du Jourdain, il a préféré préparer sa vie publique avec le goût aigre-doux de l'abandon et de l'épreuve. "Jésus aussi a été tenté par le diable, et il nous accompagne, chacun de nous, dans nos tentations. Le désert symbolise la lutte contre les séductions du mal, pour apprendre à choisir la vraie liberté. En effet, Jésus vit l'expérience du désert juste avant de commencer sa mission publique. Et c'est précisément à travers cette lutte spirituelle qu'il affirme de manière décisive quel genre de Messie il entend être"<sup>[1]</sup>.

À travers les tentations qui peuvent surgir dans la vie quotidienne, nous pouvons nous aussi affirmer qui nous voulons être de manière décisive. Si Dieu les permet, c'est précisément pour que nous puissions découvrir notre vérité et purifier notre amour, pour que nos désirs tendent vers Lui. "La lutte du chrétien est incessante, parce que la vie intérieure c'est perpétuellement commencer et recommencer, afin d'éviter que notre orgueil ne nous fasse imaginer que nous sommes déjà parfaits. Il est inévitable que notre chemin comporte beaucoup de difficultés ; si nous ne rencontrons pas d'obstacles, nous ne serions pas des créatures de chair et d'os. Nous aurons toujours des passions qui nous attirent vers le bas, et nous devons toujours nous garder de ces folies plus ou moins véhémentes."<sup>[2]</sup>.

Le Seigneur ne nous laisse pas seuls. En même temps que nous faisons l'expérience de la tentation, nous comptons sur la main tendue de Jésus pour nous maintenir en vie. À travers ces épreuves, nous pouvons mieux comprendre qui nous voulons être et choisir librement les idéaux qui nous animent. Le Christ nous comprend mieux que quiconque lorsque nous ressentons ce dilemme entre ce que nous voulons être et le bien apparent que l'épreuve met à notre portée. La manière dont il a vécu l'expérience du désert peut nous aider à voir les tentations avec plus de réalisme : ce

n'est pas en leur cédant ou en discutant avec elles que nous trouverons la paix, mais en embrassant résolument l'amour qui inspire notre vie.

### **À l'écoute de la faim**

Comme vrai homme qu'il est, Jésus a faim, après quarante jours de jeûne strict et de prière profonde. Il ne s'agit pas d'un appétit ponctuel, ni d'un simple besoin humain : c'est une faim de survie. Le Seigneur est à la limite de ses forces humaines. Nous pouvons l'imaginer épuisé, son regard parcourant le paysage aride et infini, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur quelques petits rochers lointains. Et l'imagination, qui transforme toujours la nécessité en rêve, pourrait peut-être l'emmener sur les chemins de ses bons souvenirs, lorsqu'il mangeait les plats simples mais savoureux que sa mère lui préparait avec tant d'amour. C'est précisément dans cette situation que le tentateur est apparu: "Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains" (Mt 4, 3).

Adam et Ève ont succombé à une autre insinuation du diable en se laissant séduire par la beauté du fruit de l'arbre, au lieu de la communion avec Dieu (cf. Gn 3, 1-6). Le peuple d'Israël a également sombré dans le désespoir dans le désert à cause du manque de nourriture, en se rappelant avec nostalgie les légumes qu'il mangeait lorsqu'ils étaient esclaves en Égypte (cf. Nb 11, 5). C'est une épreuve qui, en fin de compte, nous conduit à méditer sur la hiérarchie de notre cœur et à nous demander ce qui compte vraiment dans la vie. "Surmonter la tentation de soumettre Dieu à soi et à ses propres intérêts ou de le reléguer dans un coin et se convertir au juste ordre de priorité, donner à Dieu la première place, est un chemin que tout chrétien doit parcourir toujours à nouveau." <sup>[3]</sup>

Lorsque la nécessité semble se rebeller en lui et revendiquer ses propres droits, Jésus montre la véritable source de sa paix, celle qui, comme il le sait, le rend heureux : "L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu" (Mt 4,4). Le Christ ne nie pas qu'il a faim. Mais il ne veut pas la satisfaire avec n'importe quelle nourriture, mais avec celle qui le satisfait profondément : être fidèle à la mission de racheter tous les hommes. "Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre" (Jn 4,34), dira-t-il une autre fois à ses disciples.

Le Seigneur révèle que, lorsque la tentation apparaît, le premier pas est de la reconnaître comme telle. Faire comme si de rien n'était, prétendre que l'on n'a pas vraiment faim, peut provoquer une tension latente qui, peu à peu, fait désirer et attendre avec impatience ce que l'on a d'abord rejeté. C'est pourquoi Dieu nous invite à écouter la faim de notre cœur, afin de ne pas la combler avec les premiers cailloux que nous rencontrons. À travers l'expérience de notre besoin, nous pouvons comprendre un message. Nous nous rendons compte que le Seigneur ne veut pas que nous noyions cette faim avec le fruit d'un arbre ou les légumes d'Égypte, car ils ne peuvent guère la calmer. Sa proposition face à ce besoin est plutôt de remplir nos cœurs de ce qui est vraiment important dans nos vies : l'amour de Dieu et l'amour des autres.

### **Accueillir la volonté divine**

Le diable n'abandonne pas. Jésus-Christ lui permet de le tenter encore plus fortement, afin que nous fassions l'expérience plus vive de son identification à la

volonté de son Père et de sa profonde proximité avec l'homme pécheur. Le tentateur emmène Jésus au sommet du temple. Le vent frappe son visage nu et fatigué ; ses pieds supportent à peine le poids de son corps titubant de fatigue. Ses yeux qui, dans quelques mois, pleureront amèrement sur les habitants de la Ville Sainte, auront certainement transpercé de leur amour toutes les maisons et parcouru toutes les ruelles de la ville. Ne serait-ce pas le bon moment pour révéler sa véritable identité dans toute sa clarté ? La voix stridente du démon rompt soudain le silence épais de la hauteur. "Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : 'Il a donné des ordres à ses anges pour vous ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre les pierres'" (Mt 4, 5).

À la suggestion malveillante du serpent, Adam et Ève ont commencé à se méfier de Dieu : pourquoi ne veut-il pas que nous mangions de cet arbre ? Pendant les quarante années passées dans le désert, les Israélites se sont aussi méfiés de la liberté que le Seigneur leur avait offerte. Notre passé d'esclaves ne valait-il pas mieux que cette liberté pleine de souffrances ? Dans chaque tentation, on entrevoit la possibilité de l'absence de Dieu, de son impuissance ou de son éloignement. Peut-être se souvient-on de lui comme d'un compagnon du passé, autrefois proche mais qui n'existe plus. Il est souvent facile de reconnaître le Seigneur lorsque tout va bien, en profitant des merveilles de l'Éden ou en contemplant celles qu'il a accomplies pour délivrer Israël de l'esclavage. Mais lorsque des conflits surgissent, il semble que ces signes s'estompent : nous aspirons à une manifestation extraordinaire, plus claire, de la proximité de Dieu. Nous pouvons alors penser que, s'il ne nous sauve pas immédiatement, c'est qu'il n'est pas vraiment un aussi bon Père que nous l'imaginions.

Jésus connaîtra à nouveau une tentation similaire peu avant sa mort, lorsque l'un des voleurs lui dira : "Puisque tu es le Christ ? Sauve-toi toi-même et sauve-nous !" (Lc 23,39). Il s'agit d'un raisonnement qui suit une logique évidente : si tu peux vraiment tout faire, libère-toi de cette situation et sauve-nous. En revanche, l'attitude de l'autre voleur est différente : "pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. " (Lc 23,40). Il ne se révolte pas contre le sort qui l'attend, mais accepte sa condition. Il ne supplie donc pas le Seigneur de changer la réalité ou de résoudre immédiatement tous ses problèmes, mais il reconnaît sa royauté et lui demande de ne pas l'oublier : "Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume" (Lc 23,42). Sa prière n'est pas une demande : montre-moi que tu es le Sauveur, mais un acte d'abandon entre les mains du Messie : "Tu le veux, Seigneur ? Moi aussi je le veux!"<sup>[4]</sup>.

" Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu." (Mt 4,7). Le Christ a repoussé la deuxième tentation au désert - et aussi celle qui lui a été adressée sur la croix - en embrassant encore plus fortement la volonté de son Père : il accepte que le salut se fasse comme il le veut. Il n'a pas voulu le mettre à l'épreuve ni chercher des raccourcis pour soulager sa douleur, car il savait qu'il ne cherchait que son bien, même s'il était parfois difficile de le reconnaître. "Quand tu t'abandonneras vraiment entre les mains du Seigneur, tu apprendras à te contenter de ce qui arrive, et à ne pas perdre ta sérénité si tes activités ne prennent pas la tournure que tu souhaites malgré ton acharnement et les bons moyens que tu as employés... C'est qu'elles auront pris la « tournure » que Dieu voulait qu'elles prennent"<sup>[5]</sup>.

## Se libérer des idoles

Une dernière épreuve attend Jésus. Le démon, rusé et persévérant, l'emmène sur une très haute montagne d'où l'on peut voir les nombreux royaumes du monde, toute la gloire et la puissance des hommes. N'était-il pas le roi de l'univers ? N'était-il pas venu pour réunir tous les peuples et toutes les nations dans le royaume des enfants de Dieu ? Un seul geste suffira au tentateur pour l'aider à remplir définitivement sa mission. "Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi." (Mt 4,9). Mais les genoux de Jésus ne fléchissent pas.

Adam et Ève, se méfiant de Dieu, ont préféré s'ériger en dieux. Les Israélites aussi, dans leur errance au désert, ont parfois décidé de construire leurs propres divinités, à la mesure de leurs erreurs et du reflet de leurs propres visages. Chaque fois que l'homme se méfie de son Père, il finit par s'adorer lui-même. Et au lieu de placer son espérance dans la mystérieuse mais éternelle puissance divine, il choisit de se contenter de sa propre gloire passagère, même si elle est petite et qu'elle s'estompe facilement. Le diable ne nous offre peut-être pas aujourd'hui "tous les royaumes du monde" (Mt 4,8), mais il nous offre de petits royaumes que nous désirons secrètement dans notre cœur, et il nous convainc que cela nous rendra suffisamment heureux pour continuer à marcher. Nous divinisons ainsi des réalités qui ne sont pas Dieu, mais des "chaînes qui asservissent".

Le Seigneur nous a créés pour que nos désirs soient orientés vers lui. Nous sommes faits pour partager sa nature divine - comme le voulaient Adam et Eve - et pour être heureux - comme le cherchaient les Israélites dans le désert. Pour cela, il faut apprendre à se libérer des idoles qui nous détournent du chemin de l'épanouissement. "Le dynamisme du désir est toujours ouvert à la rédemption. Même lorsqu'il se fourvoie sur des chemins erronés, lorsqu'il suit des paradis artificiels et semble perdre la capacité d'aspirer au vrai bien. Même dans l'abîme du péché ne s'éteint pas en l'homme cette étincelle qui lui permet de reconnaître le vrai bien, de le goûter, et d'engager ainsi un parcours d'élévation, au long duquel l'aide de Dieu ne fait jamais défaut, par le don de sa grâce. Tous, du reste, nous avons besoin de parcourir un chemin de purification et de guérison du désir. Nous sommes des pèlerins vers la patrie céleste, vers le bien complet, éternel, que rien ne pourra nous arracher. Il ne s'agit donc pas d'étouffer le désir qui est dans le cœur de l'homme, mais de le libérer, afin qu'il puisse atteindre sa vraie hauteur." <sup>[6]</sup>.

L'orgueil nous fait croire que nous n'avons pas besoin du Seigneur. Mais Jésus ne se laisse pas tromper par le mirage que lui présente le démon. Il sait qu'aux portes de Jérusalem, sur le Calvaire, les portes du paradis s'ouvriront une fois pour toutes. De la croix, il nous enseignera ce qu'est le vrai bonheur : donner sa vie par amour. "Arrière, Satan ! car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte" (Mt 4, 10).

\* \* \*

Saint Matthieu termine son récit des tentations en soulignant que le diable s'en est allé et que les anges sont venus servir Jésus (cf. Mt 4, 11). Parfois, les forces du démon semblent invincibles. Les tensions qu'il fait subir semblent ne jamais devoir cesser. C'est précisément ce qu'il cherche : nous priver d'espérance et nous faire croire que la seule issue est de céder à ce qu'il propose. Mais la façon dont Jésus vit la tentation nous montre que cette approche est erronée et que la victoire est possible.

Après tout, "le diable est le grand menteur, le père du mensonge. Il sait bien parler, il sait même chanter pour nous tromper. C'est un homme vaincu, mais il se déplace comme un vainqueur. Sa lumière est vive comme un feu d'artifice, mais elle ne dure pas, elle s'éteint, tandis que la lumière du Seigneur est douce mais permanente"<sup>[7]</sup>

Le Christ peut nous aider à accepter les tentations avec sérénité et à surmonter la peur dans les moments de doute et de faiblesse, car il sait qu'aucune action du diable ne sera supérieure à la force humaine aidée par la grâce (cf. 1 Co 10,13). À aucun moment, Jésus n'entre en dialogue avec le tentateur, imaginant ce qui se passerait s'il acceptait l'une ou l'autre de ses propositions. Au contraire, il lui coupe l'herbe sous le pied de manière décisive, en prenant une résolution ferme. C'est ainsi qu'il répond aux invitations du diable : en choisissant le bien qu'il cherche à lui cacher. Il ne veut pas se nourrir de pain, mais de la parole divine. Il ne veut pas mettre Dieu à l'épreuve, mais lui faire confiance. Il ne veut pas les royaumes du monde, mais servir exclusivement son Père.

L'Évangile nous montre ainsi le Seigneur comme "Jésus le nouvel Adam, resté fidèle là où le premier a succombé à la tentation. Jésus accomplit parfaitement la vocation d'Israël : contrairement à ceux qui provoquèrent jadis Dieu pendant quarante ans au désert (cf. Ps 95, 10), le Christ se révèle comme le Serviteur de Dieu totalement obéissant à la volonté divine "<sup>[8]</sup>. La victoire du Seigneur sur le tentateur est également à notre avantage : "Car nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ; pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées, hormis le péché " (He 4, 15). Le Christ "ne connaît pas seulement, en tant que Dieu, la faiblesse de notre nature, mais, en tant qu'homme, il a éprouvé nos souffrances, bien qu'il ait été sans péché. Parce qu'il connaît bien notre faiblesse, il peut nous apporter l'aide dont nous avons besoin et, en nous jugeant, il prononcera sa sentence en tenant compte de cette faiblesse"<sup>[9]</sup>.

Après cet épisode, Jésus commencera sa vie publique. Pendant ces quarante jours dans le désert, il a voulu fortifier son esprit en vue de sa mission rédemptrice, qui allait être dure et exigeante. Les déserts que nous pouvons traverser dans notre vie - tentations, crises, échecs - peuvent aussi nous servir de stimulant pour mûrir notre vocation chrétienne et devenir un moment de grâce. Le Christ nous aidera à les traverser en nous tenant par la main, sachant que Dieu est présent dans chaque désert.

<sup>[1]</sup>François, Angélus, 6-III-2022

<sup>[2]</sup>Quand le Christ passe, n° 75

<sup>[3]</sup> Benoît XVI, Audience, 13-II-2013.

<sup>[4]</sup>Chemin, n° 762

<sup>[5]</sup>Sillon, n° 860

<sup>[6]</sup> Benoît XVI, Audience, 7-XI-2012.

<sup>[7]</sup>François, Homélie, 8-V-2018

<sup>[8]</sup>*Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 539

<sup>[9]</sup>Teodoreto de Ciro, *Interpretatio ad Hebraeos*, ad loc

[Sommaire](#)

# Le compte à rebours commence.

## Les noces de Cana

En général, le scénario d'un film est construit avec une grande précision. Les événements ne se déroulent pas de manière improvisée, mais suivent une logique bien pensée. Tout est orienté vers le point culminant de l'histoire, où le spectateur va trouver le sens de ce qu'il a vu jusqu'à présent ou contempler le changement profond que subissent les personnages.

La mort de Jésus et sa résurrection ont été le point culminant de notre rédemption. Ce moment a été soigneusement préparé pendant des années. Nous le voyons déjà clairement au début de la vie publique du Seigneur. Aux noces de Cana, le Christ a commencé le compte à rebours de son *heure*, qui allait être aussi celle de sa mère.

### **La boisson qui réjouit les cœurs**

Les juifs avaient l'habitude de célébrer les mariages avec faste. Les célébrations pouvaient durer environ une semaine. Si la famille et les amis venaient de loin pour l'occasion, la durée de la fête devait compenser la fatigue du voyage. Saint Jean raconte un mariage qui a eu lieu à Cana en Galilée (cf. Jn 2, 1-12), à quelques kilomètres de Nazareth. Marie est mentionnée parmi les invités, ainsi que Jésus et ses disciples.

Le mariage a dû ressembler à beaucoup d'autres mariages de l'époque. Le cortège nuptial entre à Cana avec la mariée couronnée de fleurs et entourée de ses amies, lampes à la main. L'époux et ses amis l'ont amenée de la maison de ses parents et le banquet vient de commencer. Comme il s'agit du jour le plus important de leur vie, les nouveaux mariés ont prévu beaucoup de nourriture. Mais soudain, quelqu'un s'aperçoit d'un problème : le vin commence à manquer.

Ce n'est pas n'importe quel élément : c'est la boisson qui réjouit le cœur des hommes. Le roi David l'a confirmé dans les Psaumes (cf. Ps 104, 15) et surtout Jésus-Christ l'a démontré en le choisissant parmi tous les éléments de la terre comme celui qui serait transsubstantié dans son propre sang. En outre, dans le cas d'un mariage à cette époque, son importance était décisive. Non seulement parce qu'il contribuait au divertissement, mais aussi parce qu'il était l'un des symboles les plus profonds de la joie du couple de s'unir pour toujours. Il fait d'ailleurs partie du rite du mariage juif d'aujourd'hui. Tout d'abord, on présente une coupe dans laquelle l'homme et la femme boivent tout en étant toujours fiancés. Ensuite, le rabbin, ou une autre personne honorable, récite les sept bénédictions de l'engagement. À la fin, les mariés boivent à nouveau. Ils partagent alors la même coupe en tant que mari et femme.

En fait, ce n'était pas un mince problème. Poursuivre la fête avec de l'eau seulement aurait été une tragédie, et la réputation des mariés en aurait certainement souffert. Cependant, nous ne savons pas si les invités avaient déjà remarqué la pénurie de vin. L'Évangile souligne seulement que c'est Marie qui s'en est aperçue (cf. Jn 2, 3). Elle l'a probablement découvert grâce à son regard maternel. Elle ne restait pas à la surface des choses, elle savait percevoir les problèmes des autres. Son regard maternel l'amène à reconnaître immédiatement que quelque chose ne va pas et que

cela causera un profond malheur à ses amis. Et, en même temps, elle sait les aider à retrouver cette joie perdue. « C'est que la grandeur de Dieu se mêle à la vie ordinaire, courante. Et c'est bien le propre d'une femme, d'une maîtresse de maison avisée, que de relever une négligence, d'être attentive aux petits détails qui rendent agréable l'existence humaine ; ainsi en est-il de Marie »<sup>[1]</sup>.

### **Rester au second plan**

Marie intervient de manière décisive. Elle n'hésite pas. « Ce qu'il y a à faire on le fait... Sans hésiter... Sans ménagements »<sup>[2]</sup>. Elle s'approche rapidement de son fils, à qui elle explique la situation en termes clairs :

« Ils n'ont pas de vin » (Jn 2, 3).

Le spectateur qui voit cette scène pour la première fois s'attend peut-être à ce que Jésus agisse rapidement pour résoudre le problème. Après tout, il s'agissait d'aider des amis et, de plus, c'est sa propre mère qui lui avait demandé de le faire. Au lieu de cela, le Seigneur répond :

« Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2, 4).

Ce que Jésus semble demander à sa mère, c'est de rester à l'arrière-plan, afin que les disciples puissent entrer en scène. Le Christ ne veut pas que Marie intervienne auprès de ceux qui lui amènent les malades pour les guérir ou qui lui demandent d'expliquer une parabole. Ce sera le rôle des disciples.

L'expression « Mon heure n'est pas encore venue » semble indiquer la limite temporelle de cette demande de passer inaperçu : le moment venu, la place de Marie sera à nouveau auprès de Jésus. Il est clair qu'elle le comprend et l'accepte, car on ne la revoit plus jusqu'à la crucifixion du Seigneur. Nous la retrouvons alors au pied du bois de la Croix, à côté de Jean, et Jésus s'adresse à nouveau à Marie comme il l'avait fait à Cana : « “Femme, voici ton fils”. Puis il dit au disciple : “Voici ta mère”. Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jn 19, 26-27). Par ces paroles, Jésus établit la maternité spirituelle de Marie. Il l'introduit ainsi d'une manière nouvelle dans l'œuvre du salut qui, à ce moment-là, atteint déjà son point culminant.

Nous voyons ainsi que la communion entre Jésus et sa mère n'a jamais été rompue et que le rôle de Marie est à nouveau primordial. À cette occasion, il ne lui demande pas de s'effacer, mais au contraire, il lui confie le soin de tous les chrétiens. En même temps, il nous invite à « ce que, nous aussi, mettons Marie dans notre vie. En un sens, ces précisions sont presque superflues ; il est bien évident que Marie désire que nous l'invoquions, que nous nous approchions d'elle avec confiance, que nous en appelions à son sens maternel, en la priant de “se montrer notre Mère” »<sup>[3]</sup>.

### **Recevoir du bon vin**

Marie a compris le sens des paroles de Jésus. Cependant, son cœur de mère n'est pas prêt à rester indifférent à l'urgence de ses amis. Elle ne peut pas attendre que les disciples jouent le rôle de médiateurs. Ils n'étaient avec le Maître que depuis peu de temps et ne comprendraient probablement pas comment Jésus pourrait résoudre ce problème, car il n'avait pas encore accompli de prodiges. Marie, en revanche, savait de quoi il était capable. Elle est donc allée directement voir les serviteurs chargés de verser le vin et leur a indiqué :

« Faites tout ce qu'il vous dira » (Jn 2, 5).

Ce sont les dernières paroles que l'Évangile rapporte de la Vierge Marie. C'est en quelque sorte l'*héritage* qu'elle laisse à ses enfants, car c'est ce qui résume toute sa vie : faire la volonté de Dieu. C'est ce qu'elle a toujours fait et ce qui l'a rendue profondément heureuse, surtout depuis l'annonce de l'ange. À Cana, elle a pris une décision, mais elle n'a pas essayé d'imposer au Seigneur ce qu'il devait faire, parce qu'en même temps elle savait quel était son rôle. « Marie remet tout au jugement du Seigneur. A Nazareth, elle a remis sa volonté, la plongeant dans celle de Dieu : "Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole !" (Lc 1, 38). Telle est son attitude permanente de fond. Ainsi, elle nous enseigne à prier : ne pas vouloir affirmer face à Dieu notre volonté et nos désirs, aussi importants et raisonnables qu'ils puissent nous sembler ; mais les présenter devant Lui et le laisser décider de ce qu'il veut faire »<sup>[4]</sup>.

Les serviteurs se mettent à la disposition de Jésus. Il leur montre les jarres de pierre préparées pour les purifications et leur dit : « *Remplissez d'eau les jarres* » (Jn 2,7). Les serviteurs n'ont probablement pas compris le sens des paroles du Seigneur. Si ce qui manquait était le vin, il n'était pas très logique de remplir ces jarres avec de l'eau. De plus, étant donné la capacité de chaque jarre – environ cinquante litres – l'opération s'annonçait plutôt compliquée. Un dilemme similaire se présente à tout homme lorsqu'il sent que quelque chose lui manque. Le cœur réclame un vin qui satisfasse ses désirs les plus profonds, et la proposition du Christ de le remplir de son amour peut être difficile ou même sembler insatisfaisante. *Ce que je veux, c'est du vin, pas de l'eau. Si c'est ce que tu m'offres, je chercherai ailleurs.*

Mais peut-être les serviteurs se sont-ils souvenus de ce que Marie leur avait dit : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Et, peut-être à cause de la confiance qu'ils avaient en elle, ils se mirent à remplir les jarres jusqu'au bord. Lorsqu'ils eurent terminé, « [Jésus] leur dit : "Maintenant, puisez, et portez-en au maître du repas". Ils lui en portèrent. Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le marié et lui dit : "Tout le monde sert le bon vin en premier et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant". » (Jn 2, 8-10).

Dieu laisse normalement le bon vin pour plus tard. Les gens agissent généralement de manière opposée : nous commençons tout projet avec enthousiasme, en donnant le meilleur de nous-mêmes, mais à la fin, lorsque la fatigue et peut-être l'impatience s'installent, nous offrons le *moins bon*. Cette dynamique se reflète également dans le péché. Il présente d'abord un vin apparemment bon – le succès, la richesse, le plaisir –. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il a été bu, que le cœur en subit les conséquences : il se rend compte que cela n'en valait pas la peine. Le vin de Dieu, en revanche, peut sembler âpre, car il implique de s'efforcer de remplir sa vie *uniquement* avec l'eau de l'amour divin, en rejetant d'autres boissons possibles *plus faciles*. Mais c'est ainsi que le Seigneur nous réserve un vin qui ne ressemble à aucun autre qui ait jamais existé. L'eau transformée en vin peut aussi vouloir dire que le chemin habituel sur lequel nous trouverons cet amour est l'eau de la vie ordinaire, et non la liqueur des grandes actions extraordinaires. Le cœur jouit alors de la joie de la victoire, apprend à ne pas se contenter de n'importe quel vin et comprend la sagesse des paroles de Marie : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Jésus ne crée pas le vin à partir de rien, mais utilise les efforts des serviteurs et l'eau présente dans les jarres destinées à la purification. Les mêmes jarres qui devaient *contenir les misères* des invités reçoivent maintenant le vin transformé par Dieu. Ce miracle se répète également aujourd'hui. Le Seigneur peut transformer l'eau de notre faiblesse, celle qui nous fait peut-être honte, en un chemin qui mène à la sainteté, là où Dieu nous attend au meilleur des banquets. Saint Josémària prêchait : « Tu ne dois point t'effrayer si l'on découvre tes défauts, les tiens et les miens ; j'ai envie de les rendre publics, en racontant ma lutte personnelle, mon désir de rectifier tel ou tel point du combat que je mène pour être loyal envers le Seigneur. L'effort que nous fournissons pour bannir et vaincre ces misères sera déjà une façon de baliser les sentiers divins »<sup>[5]</sup>.

\* \* \*

Saint Jean conclut ainsi son récit des noces : « C'était à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui » (Jn 2, 11). Le début du ministère public du Christ n'a pas été particulièrement voyant. Peut-être aurait-il pu accomplir son premier miracle à Jérusalem, sous les yeux de beaucoup, en opérant une grande guérison. Mais il a préféré opter pour la discrétion d'un petit village et pour un besoin simple et domestique qui touchait quelques amis. Et c'est précisément ce signe qui a réveillé la foi des disciples, car, en plus de révéler sa puissance, il a démontré sa préoccupation pour les affaires des gens qu'il aimait.

« Je vous propose maintenant un exercice qui peut nous faire beaucoup de bien. Essayons aujourd'hui de fouiller dans nos souvenirs à la recherche des signes que le Seigneur a accomplis dans ma vie. Que chacun dise : dans ma vie (...) quelles [sont les] indications de sa présence ? (...) [Ce sont] les signes qu'il a accomplis, pour nous montrer qu'il nous aime ; pensons à ce moment difficile où Dieu m'a fait ressentir son amour... Et demandons-nous : avec quels signes, discrets et attentionnés, m'a-t-il fait sentir sa tendresse ? Quand ai-je senti le Seigneur plus proche, quand ai-je senti sa tendresse, sa compassion ? »<sup>[6]</sup>. Reconnaître tous ces signes – grands et petits – que Jésus a accomplis en nous peut nous aider à découvrir, comme ses disciples, que « Dieu va jusqu'à s'intéresser aux plus petits détails concernant ses créatures – vos affaires et les miennes – et il nous appelle un par un, par notre nom. Cette certitude que nous donne la foi nous fait contempler ce qui nous entoure sous un jour nouveau et, bien que tout demeure pareil, nous avons la sensation que tout est différent, parce que tout est expression de l'amour de Dieu »<sup>[7]</sup>.

Cette scène montre également que Marie n'est pas indifférente à nos besoins. Elle-même se rend compte de ce qui nous manque et, en bonne mère, est prête à faire tout ce qu'il faut pour nous voir déguster le meilleur vin. « Le cœur de Marie, qui ne peut que plaindre les malheureux (...), la pousse à prendre sur elle la fonction d'intercesseur et à demander au Fils le miracle, bien que personne ne le lui demande (...). Si cette bonne Dame a agi ainsi sans qu'on le lui demande, qu'est-ce qu'il se serait-il passé si on l'avait suppliée ? »<sup>[8]</sup>.

[1] *Quand le Christ passe*, n° 141.

[2] *Chemin*, n° 11.

[3] *Quand le Christ passe*, n° 140.

[4] Benoît XVI, Homélie, 11-IX-2006.

[5] *Amis de Dieu*, n° 163.

[6] Pape François, *Angélus*, 16-I-2022.

[7] *Quand le Christ qui passe*, n° 144.

[8] Alphonse M. de Liguori, *Sermons abrégés* 48,2,1

## [Sommaire](#)

## Faire confiance à la parole qui sauve : la pêche miraculeuse

Un silence pétrifié règne entre les apôtres. « Vous aussi, voulez-vous vous en aller ? » (Jn 6, 67). La question les atteint peut-être comme une flèche imprévue et le regard de Jésus, toujours exigeant et affectueux, les frappe cette fois avec une force particulière.

Au loin, on peut entendre vaguement les pas d'un grand nombre de personnes qui s'éloignent, déconcertées. L'écho de quelque ricanement ironique flotte encore peut-être dans l'air.

Il y a longtemps que Pierre suit Jésus. Il ne perd aucune de ses paroles. Chacun de ses gestes est pour lui une nouvelle invitation à pénétrer plus profondément dans le mystère de Dieu. Mais jamais auparavant il ne l'avait entendu parler ainsi ; jamais il n'avait prononcé des paroles aussi incompréhensibles. Comment pouvait-il donner son corps à manger et son sang comme boisson ? Mais il était clair qu'il parlait sérieusement. Que seuls ceux qui seraient prêts à accepter de tout leur cœur ces vérités pourraient le suivre. Ou bien ils mangeraient sa chair et boiraient son sang, ou bien ils ne jouiraient pas de la vie éternelle. Il ne s'agissait ni d'une métaphore ni d'une parabole. Il n'y avait aucune confusion possible.

Qu'allait-il répondre à Jésus ? Il voyait de nombreuses personnes, qui l'avaient suivi pendant des semaines, s'en aller maintenant déçus. Des familles, dont un de leurs membres avait bénéficié d'un grand miracle, prenaient leurs distances avec le Maître. Et Pierre, qu'allait-il faire ? Comment allaient réagir les autres apôtres ? Alors, en un instant qui lui parut une éternité, le pêcheur de Galilée revoit peut-être dans son cœur une scène qui avait complètement changé sa vie.

### **Une chaire improvisée**

Le soleil sortait enfin et sa lumière venait mettre un terme à un échec. Ils avaient passé toute la nuit à travailler en vain. À présent, il ne leur restait que la fatigue physique et le souci de plus en plus pressant de nourrir leurs familles. Même la beauté naturelle du lac qu'ils voyaient chaque jour sous de nouvelles couleurs, ne pouvait les reconforter.

Pierre se mit à laver ses filets, tandis que dans son cœur se mêlaient beaucoup de souvenirs et d'inquiétudes. Ce ne serait pas la première fois qu'il reviendrait chez lui les mains vides. Comment pourrait-il se débrouiller pour gagner un minimum d'argent cette semaine ? Que pourrait-il proposer aux acheteurs du marché de Capharnaüm ? Il était si absorbé dans ses amères réflexions, qu'il ne s'était même pas rendu compte de la foule qui se pressait sur les bords du lac. Entre le mouvement de ses filets qu'il nettoyait avec soin et les gestes qui partaient de ses mains vers l'immensité du lac, il commençait à percevoir une multitude de gens qui apparemment s'étaient réunis dans le même but. Il lui sembla entendre un discours, venant peut-être de quelque maître en religion qui avait captivé les masses. Mais quel intérêt pouvaient avoir des mots qui ne le consolait pas dans son malheur, ni n'apportaient de solution à son souci face au manque de nourriture ?

Cependant, nous pouvons imaginer Pierre juste au moment où il luttait intérieurement pour ne pas ruminer son échec, et où la présence de tant de gens lui devenait de plus en plus insupportable en ce lieu paisible qu'était le lac. C'est alors que se produisit un événement qui devait bouleverser sa vie : Jésus monta dans sa barque. Pour Pierre ce bateau était plus que quelques planches aux couleurs fanées qui sillonnaient l'eau ; il représentait ses aspirations et ses préoccupations, ses joies et le désir de faire vivre sa famille. Et soudain, ce maître avait remarqué parmi ceux qui l'entouraient, la seule personne peut-être que ses paroles n'intéressaient pas. Il posa son regard sur le malheureux pêcheur, et plein d'une audace divine, prit possession de sa barque. Déjà déconcerté par l'attitude du prédicateur de Nazareth, quelle ne fut pas la surprise du pêcheur de Galilée lorsqu'il « lui demanda de s'éloigner un peu de la terre » (Lc 5,3) pour que sa voix puisse être portée par la brise marine et atteindre plus facilement les oreilles attentives de la foule.

Il ne savait pas encore que Jésus voulait partager sa vie avec lui, pour transformer son échec humain en succès divin. Mais une expression de son visage ou une simple inflexion de sa voix ont dû convaincre Pierre d'accéder à sa demande. Il put ainsi voir comment cette barque vide, symbole de notre incapacité, allait devenir la "chaire" de Jésus, le pupitre d'où il proclame la Parole. C'est ce que le Seigneur aime faire : monter dans la barque de nos vies quand nous n'avons rien à lui offrir ; entrer dans nos vides et les remplir de sa présence ; se servir de notre pauvreté pour proclamer sa richesse, de nos misères pour proclamer sa miséricorde ». [1]

### **Le triomphe d'un échec**

« Avance vers le large et jetez vos filets pour la pêche » (Lc 5, 4). Pierre a dû écouter d'abord les paroles de Jésus avec un certain scepticisme. Il n'avait pas encore fini de nettoyer ses filets, il devait trouver une solution à sa situation financière sans doute précaire, et ses yeux se fermaient de fatigue. De plus, ses compagnons restés sur la berge, lui faisaient des signes, un peu surpris qu'il ait accepté de transformer son outil de travail en tribune pour faire un sermon. Cependant, un mot dut retenir l'attention de ce pêcheur chevronné. Ce qui pourrait expliquer sa réponse : « Maître, nous avons peiné toute la nuit et nous n'avons rien pris ; mais sur ta parole je vais jeter les filets » (Lc 5, 5)

Pierre était épuisé. Tout le travail d'une nuit avait été vain. Mais après avoir entendu parler de l'amour de Dieu et de son Royaume, pourquoi ne pas tenter ce qui paraissait impossible ? Il a dû être lui-même, probablement, le premier surpris de s'entendre faire cette réponse qui surgissait du plus profond de son cœur. « Jésus était charpentier, peu connaisseur de la pêche, et malgré cela, Simon le pêcheur fait confiance à ce Rabbin, qui ne lui répond pas, mais l'invite à lui faire confiance » [2] Jusqu'alors il avait toujours navigué en se basant sur sa propre expérience. Maintenant il était décidé à ramer sur les flots du monde soutenu par une parole divine. Et il n'allait pas être déçu.

La quantité de poissons qu'ils prirent fut telle « que les filets se déchiraient » (Lc 5, 6) La pêche qui, un moment auparavant, semblait se terminer sans autres fruits que des filets vides et le goût amer d'un travail stérile, se transforma soudain en une aventure pleine de vie. Pierre et ses compagnons se virent obligés de demander l'aide urgente des pêcheurs de l'autre barque, qui contemplaient, sidérés, comment la seule présence du maître de Nazareth avait changé radicalement le dénouement de la

pêche. Jamais ils ne l'auraient imaginé. Mais l'urgence du moment ne leur permettait pas de se perdre en longs commentaires, parce qu'ils devaient sauver autant que possible un si précieux butin. « Et ils remplirent les deux barques de sorte qu'elles s'enfonçaient presque » (Lc 5, 7). Alors que quelques secondes auparavant ils avaient craint de sombrer dans l'obscur frustration de l'échec, il leur paraissait maintenant presque impossible de ne pas succomber sous le poids d'un triomphe stupéfiant dû à la pêche obtenue. Bien qu'ils sentent surtout la puissance de Dieu. Ils étaient convaincus d'avoir été témoins d'un grand miracle. L'étonnement se lisait sur leurs visages et ils en étaient presque paralysés physiquement. Ils se rendaient compte soudain que « c'est le Christ, le maître de la barque ; c'est lui qui prépare le travail ; c'est pour cela qu'il est venu dans le monde pour que ses frères puissent découvrir le chemin de la gloire et de l'amour du Père » [3].

### **Sans peur de l'aventure**

Sans réfléchir, « Pierre se jeta aux pieds de Jésus » (Lc 5, 8). En un instant, il avait revu dans sa tête de nombreux épisodes de sa vie qui, jusqu'alors, étaient comme les pièces d'un puzzle qui paraissent ne pas s'assembler, mais qui soudain s'ajustent en parfaite harmonie, parvenant à reconstituer une image qui dépasse, et de loin, toute imagination. Et rassemblant le peu de forces qui lui restaient après une journée aussi extraordinaire, il s'exclama émerveillé : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pêcheur » (Lc 5, 8). Il ne savait pas vraiment qui était cet homme, mais ses paroles et son pouvoir sur les eaux ne pouvaient venir que de Dieu. Il était prêt à donner n'importe quoi pour le suivre, car sa présence avait bouleversé sa vie.

Avec quel amour Jésus dut alors regarder le futur apôtre prosterné à ses pieds. Il savait que là, agenouillé sur le sol, se trouvait l'un de ceux qui seraient les fondations de l'Église, le futur gardien des clés du Royaume des Cieux. C'est précisément cette humilité de Pierre qui le transforme en une barque docile, dans laquelle pourra naviguer son message de rédemption sur toutes les mers du monde. Aucune tempête ne l'arrêterait. Mais peut-être aussi était-il conscient que ses paroles allaient au-delà de ce qu'il serait ensuite capable de réaliser. Nous savons, en fait, que Pierre renierait Jésus au moment le plus dur de sa vie, bien qu'il en soit désespéré, C'est pourquoi Jésus lui dit : « Ne crains pas ; désormais ce sont des hommes que tu pêcheras » (Lc 5, 10). « Si vous me suivez, je vous ferai pêcheurs d'hommes ; vous serez efficaces et vous attirerez les âmes vers Dieu. Nous devons donc avoir confiance en ces paroles du Seigneur : monter dans la barque, saisir les rames, hisser les voiles, et nous lancer sur cette mer du monde que le Christ nous remet en héritage » [4].

« Et eux ramenèrent les barques jusqu'au rivage, et laissant tout, le suivirent » (Lc 5,11). Ceux-là même qui pensaient que leur chère mer de Galilée était la plus belle et la plus vaste, avaient découvert tout à coup un océan infini sur lequel ils pourraient naviguer durant toute l'éternité ; ceux-là même qui craignaient que leur ancre ne soit pas suffisamment solide pour affronter les fortes houles du lac et les vagues de ses tempêtes, avaient finalement trouvé une ancre à laquelle amarrer toute leur vie. Et n'était-il pas plus important de lutter pour la nourriture qui ne périt pas que de satisfaire des besoins matériels ? Ni Pierre ni ses compagnons ne pouvaient maintenant imaginer une vie sans la parole du Christ, sans sa proximité. Ils n'avaient même pas eu besoin de se concerter pour prendre leur décision. « Et eux ramenèrent les barques jusqu'au rivage, et laissant tout, ils le suivirent (Lc 5,11).

\*\*\*

« Vous aussi vous voulez partir ? » (Jn 6,67).

Nous pouvons imaginer que, soudain, Pierre sort de son voyage intérieur dans le passé. Il ne sait pas combien de temps il est resté plongé dans ses souvenirs, mais il sent que les autres apôtres sont déconcertés, indécis. Personne n'ose répondre. Tous le regardent fixement. En une autre occasion, il avait dit à Jésus : « Éloigne-toi de moi » (Lc 5,8). D'une certaine façon, ces mots l'avaient peut-être pris à l'improviste et lui avaient montré d'un seul coup sa petitesse. Mais tous ces mois de vie quotidienne en commun avec le Maître lui ont appris que c'est précisément sa misère qui peut être transformée en une barque divine. Il n'a pas besoin d'être parfait pour se sentir aimé par le Seigneur. Il suffisait d'avoir confiance en sa parole, même lorsqu'elle semblait plus grave et déconcertante. Et tandis qu'il ouvre son cœur au regard de Jésus, il s'exclame avec une conviction qui jusqu'à aujourd'hui soutient les vicissitudes de l'Église : « Seigneur, à qui irions-nous ? C'est toi qui a les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que tu es le Saint de Dieu (Jn 6,68).

[1] Pape François, Angélus, 2-II-2022.

[2] Benoit XVI, Audience, 17-V-2006.

[3] Saint José Maria, *Amis de Dieu*, n.260.

[4] Saint José Maria *Quand le Christ passe*, n. 159.

[Sommaire](#)

## Le bonheur que rien ne peut enlever : le sermon sur la montagne

Nous aimons tous que les films se terminent bien. Que le protagoniste, après une kyrielle d'aventures et de difficultés, obtienne ce qui lui a donné tant de mal. Et le spectateur, qui a été témoin de ses avatars, partage sa joie.

Dieu a prévu pour nous, non seulement une fin heureuse : il veut en outre que nous soyons heureux tout au long de la route. Le Seigneur désire qu'avec sa grâce, nous choissions un style de vie qui soit centré sur ce qui est le plus important : la présence du Christ en chacun de nous. C'est précisément ce que Jésus nous invite à valoriser dans le sermon sur la montagne (cf. Mt 5,1-12).

### **Des spectateurs bouche bée**

Jésus s'assit sur la pente d'une montagne, où ceux qui le suivaient pouvaient le voir plus facilement. Le bruit avait couru qu'un jeune homme bouleversait les cœurs, et beaucoup ne voulurent pas perdre cette occasion de le voir. Quelques uns eurent la chance de se trouver tout près de lui. D'autres, en revanche, durent se contenter de le voir de loin. Tous étaient dans l'expectative des premières paroles que le Maître allait prononcer. **« N'êtes-vous pas émus d'imaginer Jésus, toujours entouré de gens qui se précipitaient pour toucher ses vêtements, qui le suivaient jusqu'à l'étouffer, ne lui laissant même pas le temps de manger ? »**[1].

Conscient de cette attente, le Seigneur commença à parler : « Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le Royaume des Cieux est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux les doux, parce qu'ils recevront la terre en héritage ». Et il poursuivit de la même manière en évoquant ceux qui ont faim et soif de justice, ceux qui ont le cœur pur, les miséricordieux, les persécutés...

Tous ceux qui étaient présents étaient sidérés, et leur surprise dut se voir sur leur visage. Habités à juger la prospérité humaine comme un signe de l'amour de Dieu, ils étaient perplexes d'entendre affirmer que celui qui souffre de la pauvreté ou de l'injustice doit être considéré comme bienheureux. Les critères selon lesquels ils jugeaient ce qui leur arrivait dans leur propre vie sont renversés, et en revanche ils voient s'ouvrir devant eux des perspectives qu'ils n'auraient jamais pu imaginer et qu'ils n'arrivent pas encore à comprendre.

Mais...les contemporains de Jésus sont-ils les seuls à voir remettre en question leurs critères de valeur sur ce qui devrait être désirable. Nous n'identifions peut-être pas la prospérité avec la faveur de Dieu, mais il subsiste encore un peu de cette mentalité. Quand il nous arrive quelque chose de mauvais, nous pouvons penser que Dieu nous a abandonnés ou peut-être même en concluons-nous parfois qu'il nous envoie une punition méritée. Ou peut-être nous sentons-nous heureux avec Dieu parce que tout va bien pour nous. En lisant les Béatitudes, nous pouvons partager la surprise des auditeurs et rester bouche bée devant les paroles de Jésus. « Derrière les grandes interrogations, Dieu veut nous mettre devant un panorama de grandeur et de beauté, qui est peut-être caché à nos yeux. Il faut lui faire confiance et aller à sa rencontre et cesser de craindre que si nous le faisons, nous allons perdre beaucoup de bonnes

choses de la vie. La capacité qu'il possède de nous surprendre est beaucoup plus grande que n'importe laquelle de nos attentes » [2].

### **Préparation pour l'éternité**

Le Seigneur connaît bien la nouveauté de ce qu'il est en train de dire. Il sait que ses déclarations vont troubler profondément les convictions de ceux qui le suivent et même en scandaliser quelques-uns. Mais il veut les faire –et nous faire– réfléchir. « Je veux comprendre ce que dit l'Évangile. Et il me semble que, souvent, au lieu de longues réflexions, il vaudrait mieux dire (...) : nous n'aimons pas cet Évangile, nous ne sommes pas d'accord avec ce que dit le Seigneur. Mais que veut-il dire ? Si je dis sincèrement que, de prime abord, je ne suis pas d'accord, c'est que j'y ai déjà prêté attention : c'est que je voudrais, en tant qu'homme d'aujourd'hui, comprendre ce que dit le Seigneur. Nous pouvons ainsi entrer de plain pied au cœur de la Parole » [3]. Si nous désirons approfondir ce que le Seigneur veut nous dire, nous devons examiner notre vie à la lumière de son message et nous laisser surprendre.

Jésus voit l'étonnement sur les visages, il entend les murmures de ceux qui se demandent si ce qu'ils viennent d'entendre peut être vrai... Certes, ses paroles sont agréables à écouter, mais elles paraissent peut-être un peu trop idéalistes. Nous pourrions penser : comment peut-on désirer la pauvreté, la calomnie ou la persécution ? Ce qu'il est en train de dire ne me concerne pas, c'est pour d'autres, pas pour moi. C'est une simple formulation d'idéaux nobles, mais difficiles à mettre en pratique. Le Seigneur constate une fois de plus notre difficulté à lever le regard et à recevoir ce qui est grandiose, notre tendance à tout ramener à ce qui est purement matériel et contrôlable.

Les béatitudes peuvent éclairer la vie de tout chrétien, parce qu'elles sont le reflet du cheminement terrestre du Seigneur. **Il désire vivre en nous**, inspirer toutes nos actions, il veut que nous soyons un « autre Christ ». Pour le comprendre et l'accepter, nous avons besoin de faire confiance à Jésus-Christ.

Bien sûr, ce qu'est en train de dire le Seigneur est une vraie nouveauté. Ceux qui l'écoutent voient bien qu'il n'est pas comme les pharisiens, qui se bornent à dicter ce qu'il est permis de faire le jour du sabbat on en n'importe quelle autre circonstance. Ce qu'ils sont en train d'entendre, c'est un vrai programme pour une vie nouvelle, pour le bonheur, un programme surprenant qui paraît contredire tout ce qui nous paraissait auparavant capable de nous le procurer.

Peut-être qu'en méditant plus tard ce qu'ils avaient entendu, les apôtres et certains des disciples du Seigneur se rendirent compte que les paroles de Jésus dévoilaient une idée du bonheur plus profonde que celle qu'ils avaient jusque là. Dans ses affirmations paradoxales, Jésus leur proposait un bonheur que ni la pauvreté, ni l'injustice, ni la persécution ne pouvaient troubler... Un bonheur qui ne dépend pas du pouvoir ou des honneurs. Qui ne désirerait pas connaître un tel bonheur ?

Comme eux, nous avons fait l'expérience que certaines de ces choses (manques, souffrances, calomnies, injustices) nous font nous sentir mal, parfois même tendent à nous ôter le désir d'être bons ; et d'autres (douceur, paix, miséricorde, pureté de cœur), même si elles nous paraissent attirantes, nous donnent l'impression qu'elles demandent un effort important, qui nous effraie. Mais il ne nous échappe pas que le pouvoir, la domination sur les autres, les plaisirs, les richesses ou les honneurs

apportent une satisfaction très passagère et toujours insuffisante : si nous confondions la satisfaction immédiate qu'ils apportent avec le bonheur, nous finirions par nous retrouver vides, même si nous atteignons nos objectifs.

Évidemment, la proposition de Jésus n'est pas que nous accumulions toute la souffrance possible sur cette terre, comme si la douleur en elle-même était un passeport pour jouir ensuite du ciel. Il veut que nous soyons heureux également ici-bas. Il désire simplement que nous n'attendions pas le bonheur de l'éphémère, de ce qui passe, mais que nous nous préparions à le trouver dans ce qui est vraiment solide, dans ce qui est éternel, dans ce qui est uniquement capable de satisfaire la soif d'infini qu'il y a en nous.

En définitive, il nous invite à adopter l'attitude de celui qui a confiance en lui, de celui qui vit avec la conviction qu'il vaut beaucoup mieux être avec Dieu que de rechercher certaines satisfactions passagères. Il désire finalement qu'ici-bas nous apprenions à vivre, grâce à sa miséricorde, de ce dont nous espérons jouir pour toute l'éternité. Si, avec la grâce de Dieu, nous sommes capables de voir son amour dans chaque situation, que ce soit dans la pauvreté et dans la richesse, dans l'honneur et dans la calomnie, dans la santé et dans la maladie, dans la paix et dans la persécution, nous nous préparons pour le ciel (Cf.Ph. 4, 11-13).

« La joie n'est pas l'ivresse d'un moment : c'est autre chose ! La vraie joie ne vient pas des choses, du fait d'avoir, non ! Elle naît de la rencontre, de la relation avec les autres, elle naît du fait de se sentir acceptés, compris, aimés et du fait d'accepter, de comprendre et d'aimer ; et ceci non pas en raison de l'intérêt d'un moment, mais parce que l'autre, homme, femme, est une personne »[4].

### **Le bonheur indestructible**

Ces béatitudes restèrent profondément gravées dans l'esprit des apôtres et des disciples les plus proches. C'est pourquoi, des années plus tard, inspirés par l'Esprit Saint, ils les consignèrent dans les Évangiles. Ils avaient dû, eux aussi, être surpris en les entendant, mais déjà, alors, ils avaient confiance – confiance peut-être naissante – en Jésus-Christ ; une confiance qui irait en grandissant désormais. Quand nous avons cette attitude, quand nous croyons vraiment que Dieu veut que nous soyons heureux et qu'il sait ce qui nous aidera à y parvenir, nous ne dédaignons pas ces conseils jugés incompréhensibles, ou surprenants, ou difficiles. Nous demandons plutôt l'aide du Seigneur pour mieux comprendre ce qu'ils signifient et ce qu'ils nous suggèrent pour ma vie d'aujourd'hui.

« Bienheureux les pauvres en esprit car le Royaume des Cieux est à eux ». Le Seigneur sait combien il est facile de se laisser entraîner par l'impression que plus on possède plus on est heureux. Il sait que nous avons besoin des biens matériels, mais il veut que notre bonheur n'en dépende pas. Il souhaite que nous prenions nos distances avec les choses, pour que nous ne perdions pas de vue ce qui est important : la présence de Dieu et de son amour dans notre vie.

Lorsqu'il affirme aussi : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » il nous invite à ajuster notre regard au sien et à cultiver une intériorité qui nous aide à diriger nos pensées et nos affections vers le Seigneur.

Si, en revanche, cette pureté nous apparaissait comme un poids, nous nous bornerions à combattre tentations et pulsions désordonnées ; mais cette sorte de

lutte finit par faire souffrir. C'est pourquoi le conseil du Seigneur nous éclaire : laisse-le transformer ton regard ! vise au plus haut ! au grandiose ! parce que c'est là que tu découvriras un bonheur plus solide et durable.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés ». Jésus nous pousse à désirer la sainteté, mais aussi à profiter des occasions où la justice paraît absente, pour nous appuyer sur Dieu et non sur la conviction que les choses seront comme elles devraient être.

À première vue, il peut sembler que la faim de justice a peu de rapport avec la vie de la majorité des auditeurs, ou avec la nôtre, car peut-être ne sommes-nous pas victimes de grandes injustices. Mais nous pouvons peut-être penser que Jésus se réfère aussi, dans ce cas, à ces injustices du quotidien. À tout ce qui, lorsque cela survient, nous fait penser : il ne devrait pas en être ainsi. Le mauvais temps qui annule un plan qui nous réjouissait, un mal de tête, une avarie inattendue, un changement de plans, une critique que nous recevons à un moment qui nous paraît peu opportun, un travail que nous devons accomplir à cause de la négligence d'un collègue, l'attitude de quelqu'un qui semble ne pas nous respecter... Cette faim de justice, ce sentiment que la vie ne nous traite pas comme nous pensons le mériter, est une occasion pour nous ancrer dans ce qui est vraiment important. Bien sûr, nous serons toujours affectés par les contrariétés, mais si nous avons confiance dans cet enseignement de Jésus-Christ, il viendra un moment où elles n'arriveront pas à nous ôter la joie, parce que nous aurons appris à être centrés sur Lui et à comprendre que ces difficultés ne nous dérobent pas forcément les dons les plus importants que nous possédons, parce que nous aurons appris à vivre dans l'amour de Dieu, qui jamais ne nous fera défaut.

La surprise des auditeurs –la nôtre- se transforme alors en joie et en désir de profiter de toute circonstance pour demeurer de plus en plus dans l'amour de Dieu et le reconnaître dans ce que nous offre la vie : « L'homme a été créé pour le bonheur. Votre soif de bonheur est donc légitime. Le Christ a la réponse à votre désir. Mais il vous demande d'avoir confiance en Lui »[5].

[1] Saint Josémaria, *Lettre 6-V-45*, n. 42.

[2] Fernando Ocariz, *Dejarse sorprender por un Padre bueno*, La Estrella, 25-I-2019.

[3] Benoît XVI, *Colloque avec les prêtres du diocèse de Rome*, 26-II-2009.

[4] Pape François, *Discours*, 6-VII-2013.

[5] Saint Jean-Paul II, *Discours*, 25-VII-2002.

## « Vivre de foi » :

# La multiplication des pains et des poissons

La nouvelle de la mort de Jean le Baptiste avait beaucoup affecté le Seigneur. Ce dernier était venu pour nous libérer du péché, qui avait profondément marqué la nature humaine dans laquelle il avait voulu s'incarner. Mais précisément, parce qu'il assumait, excepté dans le péché, cette nature jusqu'à ses ultimes conséquences, cette nouvelle expérience de la méchanceté que contient le cœur de l'homme ne le laissa pas indifférent. Il ressentit le besoin de se retirer dans un endroit tranquille, où il pourrait prier et méditer en paix (cf. Mt 14,13).

Cependant, « en débarquant, il vit une grande foule et fut rempli de compassion pour elle » (Mt 14,15). Il passa le reste de la journée à s'occuper de ces gens, de leurs âmes et de leurs corps : il leur enseigna beaucoup de choses et guérit les malades. Le Seigneur ne provoqua pas cette situation, son intention était simplement de méditer et de se reposer. Mais son cœur sacerdotal ne laissa pas passer une occasion inattendue de prendre soin des autres.

### **Disproportion**

Les gens écoutaient les enseignements du Maître depuis plusieurs heures. L'inquiétude commença à se manifester parmi les disciples : qu'allait-il se passer quand cette foule se rendrait compte qu'elle n'avait pas le temps de rejoindre un village où elle trouverait de la nourriture ? L'enthousiasme actuel se transformerait peut-être en déception ou même en colère. C'est pourquoi ils s'approchèrent discrètement de Jésus pour le prévenir : « L'endroit est désert et l'heure est déjà passée ; renvoie cette foule pour qu'ils aillent s'acheter de quoi manger dans les villages voisins » L'attitude des apôtres était pleine de bon sens : « Ces gens ont besoin de manger et il faut leur donner la possibilité de le faire avant qu'il ne soit trop tard ». Mais ils ne s'attendaient sûrement pas à la réponse de Jésus : « Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent, donnez-leur vous-mêmes à manger » (Mt 14,16). Ou ce qui revient à dire: « Leur problème est aussi votre problème, affrontez-le vous-mêmes ».

Les apôtres ne s'étaient pas adressés à Jésus pour fuir leurs responsabilités. Ils n'essayaient pas de se débarrasser d'une difficulté. Il s'agissait simplement d'une tâche qui les dépassait à tel point qu'ils n'avaient même pas imaginé qu'elle les concernait. Évidemment, ils plaignaient ces gens, mais que pouvaient-ils y faire ? C'est pourquoi les paroles du Seigneur durent les déconcerter : « Nous ? C'est nous qui devons leur donner à manger ? Alors que, même avec le salaire de deux cents jours de travail, on n'obtiendrait qu'une quantité de pain dérisoire pour une telle foule ! ».

Le Maître cependant ne céda pas. Il voulut qu'ils chargent ce problème sur leurs épaules :

- Combien de pains avez-vous ? Allez voir.

Les apôtres reconnurent l'insuffisance de leurs moyens.

- Nous en avons cinq et deux poissons.
- Apportez-les-moi.

Les apôtres se rappelèrent peut-être cette conversation, des années plus tard, tandis qu'ils se trouvaient plongés dans leur mission d'évangélisation. Cette tâche dépassait aussi leurs capacités humaines. Mais ils avaient appris du Seigneur à ne pas se laisser vaincre par l'absence de moyens : s'ils n'avaient que cinq pains et deux poissons, c'est avec cela qu'ils devraient affronter le défi. La seule chose que veut Jésus est que nous déposions à ses pieds ce que nous avons, ce que nous pouvons faire, sans nous laisser décourager par ce que nous n'avons pas, par ce qui dépasse nos capacités.

« Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux vers le ciel, prononça la bénédiction, rompit les pains et les donna aux disciples et les disciples aux gens » (Mt 14,19) Tout le monde fut rassasié et il y eut même tellement de restes qu'il fallut douze corbeilles pour les contenir. « Le miracle ne se produit pas à partir de rien, mais à partir de la modeste contribution d'un jeune garçon qui partage ce qu'il avait emporté pour lui. Jésus ne nous demande pas ce que nous n'avons pas, mais il nous montre que si chacun offre le peu qu'il possède, il peut réaliser un miracle : Dieu est capable de multiplier notre petit geste d'amour et de nous faire participer à son don » [1].

### **Dépasser le vertige**

Il n'est pas facile d'imaginer comment s'est produit le miracle. Nous avons du mal à croire que le tas de pains et de poissons ait augmenté soudain, et que ce qui était peu soit devenu surabondant, provoquant l'émerveillement de tous. Une autre possibilité, moins spectaculaire, aide à percevoir plus clairement un enseignement que le Christ voulait probablement transmettre.

Il est possible que le Seigneur ait remis à plusieurs de ses apôtres une partie des morceaux de pain pour les distribuer à la foule. Il est facile de les imaginer –peut-être très gênés- en train de commencer à donner aux personnes les plus proches, de minuscules morceaux de pain et de poisson, voulant ainsi qu'il y en ait suffisamment pour le plus grand nombre possible. Il se peut que le Seigneur ait dû en inciter certains à être plus généreux et à donner à chacun la quantité dont il avait besoin.

Ils commencèrent donc à distribuer largement ces pains, et peu à peu ils se rendirent compte du prodige. Dans leur panier, la quantité de pain n'augmenta jamais considérablement et resta toujours réduite ; elle donnait toujours l'impression qu'il n'y en aurait que pour un petit nombre. Mais il y en eut pour tous et même il en resta. Il avait été impossible aussi d'accumuler la manne (cf. Ex 16, 17-20) : Dieu voulait que ceux qui recevaient cet aliment ne perdent pas de vue que c'était un don de Dieu et s'abandonnent à lui, au lieu de chercher une sécurité purement humaine. C'est pourquoi le Seigneur voulut que les apôtres connaissent une expérience similaire. « Jésus manifeste son pouvoir, mais pas de façon spectaculaire, sinon comme un signe de charité, de la générosité de Dieu Père envers ses enfants fatigués et dans le besoin » [2].

Pour ceux qui étaient présents et se rendirent compte de ce qui s'était passé, ce fut un motif de surprise et d'émerveillement. Pour les apôtres, ce fut une claire leçon de foi. Quelques mois plus tard, le Seigneur allait leur demander de prendre sur leurs

épaules la tâche d'annoncer la bonne nouvelle à des millions d'âmes : « Allez dans le monde entier et portez la Bonne Nouvelle à toute la création » (Mc 16, 15). Bien sûr, ils allaient clairement sentir que cela les dépassait : qui étaient-ils ? que pouvaient-ils faire ? Ne serait-il pas plus raisonnable de leur proposer des buts qui seraient à leur portée ? Ils pourraient alors se remémorer ce qu'ils avaient vécu. Ils pourraient se rappeler que le Seigneur leur avait demandé de faire la somme de leurs moyens ; pour lui, il était aussi facile de donner à manger à cette foule avec cinq pains que de le faire sans aucun pain, mais il voulut leur apprendre à y mettre du leur. Ils pourraient méditer que Jésus ne permit pas que l'insuffisance des moyens nuise à l'objectif qu'il leur avait proposé ; qu'il ne s'était pas contenté de prêter une aide symbolique, qui n'aurait pas résolu le problème. Ils pourraient se souvenir aussi que leurs moyens furent toujours insuffisants...mais finirent par être suffisants. En définitive, ils avaient dû apprendre qu'à l'heure de diffuser l'Évangile, le plus important ne devait pas être leurs conditions –qu'ils devaient toutefois examiner– mais les besoins des âmes.

Les apôtres se sentirent impressionnés par la soif de Dieu pour les âmes, dans toutes les circonstances et occupations. Ils ne remirent pas à plus tard le début de cette tâche, sans attendre de disposer de tous les pains nécessaires. Ils virent sûrement l'énorme disproportion entre leurs possibilités et ce que le Seigneur leur demandait. Nous aussi, nous pouvons ressentir un certain vertige, une sensation d'impuissance ou de crainte que nous ne devons pas interpréter comme un signe d'un manque de foi. Au contraire, c'est peut-être une preuve que l'amour de Dieu nous incite à aller au delà de ce que nous pouvons imaginer. Comme il le fit avec les apôtres, le Seigneur nous pousse au-delà de nos pauvres calculs.

La foi avec laquelle Dieu attend que nous agissions, ne repose donc pas sur la certitude que nos qualités se multiplieront. Elle consiste plutôt à mettre nos cinq pains au service de Dieu, à agir comme si ces pains étaient suffisants, même si tout en agissant, nous continuons à avoir conscience de nos limites. La vie de foi ne se manifeste pas dans les sentiments, mais dans les œuvres, même quand ceux-ci paraissent contredire ces certitudes fondamentales sur lesquelles s'appuie toute notre action. « L'optimisme chrétien n'est pas un optimisme béat, ni non plus cette conviction purement humaine que tout finira par s'arranger. Cet optimisme s'enracine dans la conscience de notre liberté et dans l'assurance de la puissance de la grâce ; c'est un optimisme qui nous pousse à être exigeants avec nous-mêmes, à nous efforcer de répondre à chaque instant aux appels de Dieu » [3].

La foi du chrétien n'est pas la naïveté de celui qui refuse les difficultés et espère donc que tout finira par s'arranger. La foi génère un optimisme qui « s'enracine dans la conscience de notre liberté » c'est -à-dire, qui s'appuie, et s'en nourrit, sur la conviction que les choses peuvent mal aller et, de fait, elles vont parfois mal, parce que la liberté humaine –la nôtre et celle des autres- ne voudra pas toujours ce que Dieu voudra. C'est pourquoi c'est « un optimisme qui nous pousse (...) à nous efforcer de répondre à chaque instant aux appels de Dieu », tout en sachant que nous n'aurons pas, pour autant, la certitude que tout nous sera favorable.

La foi ne consiste pas en un sentiment de confiance dans la bonne marche des choses. C'est plutôt la certitude que, quelles qu'elles soient, Dieu est à mes côtés et qu'il s'en servira pour mon bien, pour le bien de ceux qui m'entourent et de l'Église

tout entière. Autrement dit : Dieu n'attend pas de moi que tout me réussisse, pas plus que je n'attends de Dieu que, si je fais ce que je dois, tout se réalise favorablement. Dieu attend que je croie que Lui ne m'abandonne jamais, et c'est pourquoi il souhaite que je fasse tout mon possible pour que les choses aillent bien. Et moi, j'ai la certitude que, en faisant ce qu'il veut, je parviendrai au but qui importe réellement dans ma vie, même si cela ne conduit pas toujours à un état de choses positif. Il y aura des choses qui iront mal, mais je suivrai le conseil de saint Paul : « Tu ne te laisseras pas vaincre par le mal, mais tu vaincras le mal par le bien » (Rm 12,21) et c'est pourquoi, malgré tout, c'est le bien qui vaincra : *omnia in bonum* !

Le Seigneur a chargé l'Église et chaque chrétien d'une grande mission. Il est logique qu'elle dépasse nos possibilités, et même qu'à cette simple idée, nous nous sentions parfois écrasés. Cette scène nous fera prendre conscience à nouveau que le Seigneur attend que –comme les apôtres– nous nous impliquions dans la mission apostolique avec toutes nos capacités. Et il attend aussi que nous commençons à faire ce que nous pouvons, sans nous laisser dominer par l'inquiétude de savoir si nous arriverons au bout de cette tâche. La pauvreté de nos pains et de nos poissons ne doit pas nous empêcher de faire ce qui, à chaque instant, est entre nos mains : Dieu pourvoira à ce qui suivra. Ainsi, même si nous ne nous sentons pas très sûrs, en fait nous vivons de foi.

[1] Benoit XVI, Angélus, 29-VII-2012.

[2] Pape François, Angélus, 2-VIII-2020.

[3] Saint Josémaria, *Forge*, n.659.

[Sommaire](#)

# Vous ne comprenez pas encore ?

## Conversation dans une barque

Un bon film ne nous propose pas une succession de scènes sans lien entre elles, mais se déroule selon un scénario préétabli. Techniquement, c'est ce qu'on appelle l'argument et il se compose généralement de trois parties : l'introduction où l'on présente les personnages et où l'on pose le problème ; le déroulement qui est la partie la plus longue ; et la fin, où le problème initial est résolu.

C'est un peu ce qui se passe dans les Évangiles. Il ne s'agit pas d'une série d'épisodes sans lien les uns avec les autres. Ils suivent un fil conducteur. Cela nous permet d'apprécier le caractère progressif de la révélation de Jésus. Il ne se manifeste pas aux gens dès le début comme Fils de Dieu et Messie d'Israël, mais il suit un plan pour que la foule et ceux qui lui étaient les plus proches puissent comprendre qui il était. Lire l'Évangile de cette manière, en essayant de replacer chaque passage dans l'argument et en se demandant quel en est le sens, peut nous aider grandement à approfondir notre connaissance personnelle de Jésus-Christ.

### **La tête ailleurs**

Il y a un passage de l'Évangile de Marc qu'il est facile de raccorder avec d'autres moments de la vie du Seigneur. Il s'agit du dialogue entre Jésus et ses disciples tandis qu'ils traversent la mer de Galilée, après la seconde multiplication des pains et des poissons (Mc 8, 14-20). Les apôtres avaient commis une négligence que n'importe lequel d'entre nous aurait pu commettre : « Ils avaient oublié de prendre des pains et ils n'avaient qu'un pain avec eux dans la barque ». On imagine facilement l'agitation qu'avait dû provoquer une telle étourderie. Peut-être s'étaient-ils renvoyé la faute mutuellement : « Je t'avais dit de t'en charger ! Comment allons-nous faire maintenant ? »

C'est dans ce tumulte que Jésus prit la parole et leur dit : « Ouvrez l'œil et gardez-vous du levain des pharisiens et du levain d'Hérode ».

À quoi se référait exactement le Seigneur ? Qu'avait à voir cet avertissement avec le manque de pain dans la barque ? Pour bien comprendre le sens de ces paroles, il faut jeter un coup d'œil en arrière (cf. Mc 8, 11-13). Nous voyons qu'auparavant les pharisiens s'étaient approchés de Jésus pour lui demander un signe venant du ciel, mais il les avait écartés sans explication. De plus, l'évangéliste remarque une certaine lassitude dans la voix du Maître : « Jésus soupirant profondément dit " Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? En vérité, je vous le dis, aucun signe ne sera donné à cette génération" ». Car Jésus venait d'accomplir un grand miracle : il avait donné à manger à des milliers de personnes dans un endroit désert. Pourquoi ajouter un autre signe alors que les pharisiens n'étaient pas disposés à l'accepter ? Comme il l'avait expliqué dans la parabole du semeur, la semence de la parole de Dieu porte en elle-même une énorme potentialité, mais ne peut pas se développer si la terre où elle tombe n'est pas bonne, si les dispositions de celui qui écoute ne sont pas celles qui conviennent.

Les apôtres connaissaient bien les désaccords qu'il y avait entre Jésus et les pharisiens. Ils les avaient vus, par exemple, scandalisés parce que le Seigneur mangeait avec les publicains et les pécheurs, ou faisait un samedi ce qui n'était pas permis, selon leur interprétation de la Loi. Ils avaient même entendu des rumeurs selon lesquelles les pharisiens s'étaient mis d'accord avec les hérوديens pour voir comment le faire mourir. Même chose avec Hérode, car c'était lui qui avait fait décapiter Jean-Baptiste. C'est pourquoi, quand Jésus dit « Ouvrez l'œil et gardez-vous du levain des pharisiens et du levain d'Hérode », les disciples avaient déjà les éléments pour comprendre à quoi il faisait allusion, ou du moins pour le deviner. Et pourtant, bien qu'ayant été témoins de ces moments-là, les disciples n'arrivent pas à saisir ce que leur dit Jésus. La réaction que rapporte l'évangéliste nous montre où ils avaient la tête : « Et eux de faire entre eux cette remarque qu'ils n'ont pas de pain. Ils n'étaient ni cultivés ni même très intelligents, du moins pour ce qui est des réalités surnaturelles. Ils ne comprenaient même pas les exemples et les comparaisons les plus simples (...). Lorsque Jésus, s'aidant d'une image, faisait allusion au ferment des pharisiens, ils croyaient qu'il les réprimandait pour n'avoir pas acheté de pain ! » [1].

Au conseil du Maître de ne pas se laisser influencer par la manière de vivre des pharisiens, ils répondent par leur préoccupation de ne pas avoir à manger, « ils étaient si enfermés dans leur culpabilisation, qu'ils n'avaient plus de place pour autre chose, ils n'avaient plus de lumière pour la Parole de Dieu » [2].

### **La mémoire, remède pour le cœur**

La réaction de Jésus ne se fait pas attendre : « Pourquoi discutez-vous parce que vous n'avez pas de pain ? Vous ne comprenez pas encore et vous ne saisissez pas ? Avez-vous donc l'esprit bouché ? » Pour comprendre ce que signifie cet *encore*, il faut de nouveau faire un saut en arrière dans l'Évangile, comme un *flashback*, et se rappeler le moment où les disciples sont dans la barque après la première multiplication des pains et des poissons (cf. Mc 6, 33-52). Ils s'étaient alors mis à crier de peur en voyant Jésus marcher sur la mer. L'évangéliste explique que les disciples « étaient intérieurement au comble de la stupeur car ils n'avaient pas compris le miracle des pains, et que leur esprit était fermé ». Cela revient à dire implicitement que s'ils avaient compris le vrai sens de la multiplication des pains, ils n'auraient pas été effrayés de voir le Maître marcher sur l'eau et n'auraient pas été surpris de voir le vent se calmer dès qu'il entre dans la barque. Cela leur aurait paru la chose la plus normale qui soit !

Si nous revenons à la scène principale, nous voyons que cette fois Jésus non seulement reproche aux disciples la fermeture de leur cœur, mais en plus les traite d'aveugles et de sourds :

-« Vous avez des yeux et vous ne voyez pas ? Vous avez des oreilles et vous n'entendez pas ? Et vous ne vous rappelez pas, quand j'ai rompu les cinq pains pour cinq mille hommes, combien de paniers pleins de morceaux vous avez remplis ?

-Douze, lui répondirent-ils.

-Et quand j'ai rompu les sept pains pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous remplies ?

-Sept, lui dirent-ils.

Alors il leur dit :

-Ne comprenez-vous pas encore ? ».

La vigueur avec laquelle Jésus établit ce dialogue rappelle le reproche qu'il fit aux pharisiens –« Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? »-. Nous pouvons même remarquer une plus grande force dans ces paroles, car elles ne s'adressent pas à n'importe qui, mais à ses amis les plus intimes. Et elles laissent entrevoir aussi un brin de surprise : bien qu'ils aient assisté à tant de miracles et entendu tant d'enseignements de la part de Jésus, les disciples n'ont pas encore compris.

Mais le Seigneur cherche le moyen de réveiller les cœurs des apôtres. Et il le fait en les invitant à se rappeler les prodiges que lui-même a réalisés dans leurs vies. « Il existe un *remède* contre la fermeture du cœur, et c'est la mémoire. C'est pourquoi dans l'Évangile d'aujourd'hui, et dans tant de passages de la Bible, on entend l'appel au pouvoir salvifique de la mémoire, une grâce que nous devons demander parce qu'elle garde le cœur ouvert et fidèle. Quand le cœur se ferme, quand le cœur s'engourdit, on oublie (...) la grâce du salut, on oublie la gratuité » [3]. Oui, se souvenir que le Seigneur est présent dans la vie de chacun de nous, nous amène à voir le présent avec enthousiasme et à regarder l'avenir avec espérance : aucun obstacle ni *manque de pain* ne pourra nous ôter la joie d'être dans la même barque que Jésus.

### **Une fin ouverte**

L'épisode s'achève par une interrogation : « Ne comprenez-vous pas encore ? ». Le Seigneur ne dit pas explicitement ce que les disciples n'ont pas encore compris. Comme en d'autres occasions, l'Évangile ne nous donne pas toutes les explications que nous aimerions peut-être avoir, comme s'il nous laissait le soin de les découvrir par nous-mêmes. C'est ce qui se produit dans beaucoup de bons films qui ne mettent pas un point final, mais laissent en partie au spectateur sa libre interprétation, et lui permettent de réfléchir au sens que le metteur en scène a voulu donner au film.

Dans le cas présent, nous pourrions déduire du reproche de Jésus que, pour lui, les deux multiplications ne sont pas au même niveau que les autres signes qu'il a réalisés, tels que les guérisons des malades ou les expulsions d'esprits immondes, mais qu'elles renferment une révélation différente. Il semble qu'il y ait dans ces deux miracles quelque chose qui leur donne une importance particulière, quelque chose qui échappe aux disciples et peut-être à nous aussi.

Il devient maintenant urgent de nous demander à nouveau si nous avons compris *l'histoire des pains*, ou si au contraire nous sommes aveugles et sourds comme les disciples.

Pour mieux comprendre ce que nous révèlent les deux multiplications des pains et des poissons sur l'identité de Jésus-Christ, il peut être utile de tourner notre regard vers le début du film de l'histoire du salut. Le peuple d'Israël avait fui d'Égypte et commençait une marche de quarante ans à travers le désert. Yahvé, par l'intercession de Moïse, envoya à son peuple la nourriture nécessaire pour affronter la traversée : la manne et les caillies. Maintenant, en multipliant les pains et les poissons, Jésus montre que c'est lui-même qui nourrit la foule. C'est pourquoi celui qui comprend bien *l'histoire des pains*, ne devrait pas s'étonner de voir Jésus calmer la mer et le

vent ou marcher sur les eaux, car le Dieu d'Israël avait justement montré sa puissance sur les eaux de la mer.

\*\*\*

Nous disions, au début, que le passage que nous sommes en train de commenter était un bon point de départ pour découvrir la trame de l'Évangile. En effet, dans l'Évangile de saint Marc, la révélation progressive de qui est Jésus est accompagnée de l'incompréhension persistante des disciples, qui apparaît si clairement dans les trois épisodes de la barque (cf. Mc 4, 36-41 ; Mc 6, 45-52 ; et Mc 8, 14-20). Et pourtant, un peu plus loin, les disciples ne donnent pas de signes d'amélioration. Pierre reconnaît Jésus comme le Messie, mais refuse qu'il doive souffrir et mourir (cf. Mc 8, 27-33). Jacques et Jean lui demandent les premières places, et les dix autres s'indignent (cf. Mc10, 32-45) parce qu'ils avaient les mêmes ambitions humaines. Auparavant, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui serait le plus grand (cf. Mc 9, 33-37). Et après l'arrestation de Jésus tous l'abandonnent (cf. Mc 14, 50) et Pierre le renie (cf. Mc 14,66-72).

Les disciples ne parviennent pas à comprendre vraiment qui est Jésus et, à l'heure décisive, ils le laissent seul. Cependant, le même Évangile nous montre que leur situation n'est pas désespérée. Il est vrai qu'ils n'ont pas d'oreilles et n'entendent pas, comme le leur dit le Seigneur dans la barque, mais peu de temps auparavant, il avait montré qu'il pouvait guérir un sourd. Ils ne sont pas capables de voir, mais la première chose que fera Jésus, après avoir traversé le lac, sera de rendre la vue à un aveugle et il fera de même à la sortie de Jéricho. À la fin de l'Évangile, quand les femmes se rendent au tombeau, de grand matin, le premier jour de la semaine, un jeune homme vêtu de blanc leur apparaît et leur annonce que Jésus est ressuscité. Et il ajoute : « Allez dire à ses disciples, et notamment à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez » (Mc16, 8). Ils verront Jésus parce qu'il leur apparaîtra ressuscité. Mais ils le *verront* aussi en vérité, car finalement leurs yeux et leurs oreilles s'ouvriront et leur cœur sera capable de comprendre, et de le reconnaître comme « Christ et Fils de Dieu » (Mc 1, 1).

[1] *Quand le Christ passe*, n.2.

[2] François, *Homélie* 18-II-2014.

[3] *Ibid.*

[Sommaire](#)

## La lumière qui ne s'éteint jamais : la confession de Césarée et la transfiguration

Pierre ne se sentait probablement pas à sa place. Alors qu'il gravissait le mont Thabor avec le Seigneur, il luttait et souffrait intérieurement parce qu'il ne comprenait pas. Il ne fait aucun doute que Jésus a voulu lui montrer qu'il l'appréciait spécialement en l'appelant à l'accompagner avec Jacques et Jean. Durant les quelques jours passés depuis l'épisode de Césarée de Philippe, il devait se trouver mal à l'aise. Pourquoi Jésus avait-il annoncé qu'il serait mis à mort ? Pourquoi lui avait-il adressé un reproche aussi sévère ?

### **Un éloge**

Ils venaient d'arriver dans la région de Césarée de Philippe. Jésus réunit ses disciples et leur demanda : « Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ? » Tous se mirent à exprimer ce qu'ils avaient entendu, peut-être avec le sourire aux lèvres : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes ». Le Seigneur les surprit alors par une autre question, plus personnelle cette fois : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » (Mt 16,13-15).

Alors se fit le silence. Personne n'osait répondre. Mais Pierre prit la parole : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16,16). Peut-être pensait-il qu'il n'avait rien fait de spécial : il avait simplement dit à haute voix ce que tous devaient penser en eux-mêmes. Ils en avaient sûrement parlé plus d'une fois, mais toujours en petit groupe, dans le climat de confiance qui devait se créer lorsqu'ils commençaient à parler entre eux le soir, en s'efforçant de s'expliquer les uns aux autres ce que le Maître avait prêché.

« Heureux es-tu, Simon fils de Yonas - répondit Jésus - : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle » (Mt 16, 17-18). Peut-être l'apôtre n'a-t-il pas saisi le sens de cette révélation du Seigneur. Mais une chose a dû rester claire pour lui : lui, Pierre, allait être un appui solide pour le Messie. Jésus voulait compter sur lui pour faire quelque chose de grand, quelque chose qui défierait l'enfer lui-même.

Aujourd'hui encore, le Christ continue d'appeler les hommes à collaborer avec lui à l'œuvre de la rédemption : « Enfants de Dieu. – Porteurs de la seule flamme capable d'illuminer les chemins terrestres des âmes, de la seule clarté qui ne sera jamais mêlée d'ombres, de pénombres ou d'obscurités. – Le Seigneur se sert de nous comme de flambeaux, pour que cette lumière illumine... Il dépend de nous que de nombreux hommes ne restent pas dans les ténèbres, mais marchent sur des chemins menant à la vie éternelle »<sup>[1]</sup>.

### **Sentir les choses de Dieu**

Pierre a dû être rempli d'une certaine fierté en entendant cette louange. Cependant il a dû se troubler lorsque le Seigneur « commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, trois jours après, il ressuscite » (Mc 8, 31). Cela ne

pouvait pas arriver. S'il était le Messie, comme il venait de le leur confirmer, il devrait libérer Israël et chasser les Romains pour restaurer le royaume de David. Comment cela serait-il possible si son propre peuple allait le condamner ? Cela n'avait pas de sens. Et Pierre, qui se sentait légitimé par l'éloge récent, se devait de le lui faire savoir.

D'une certaine manière, la façon de penser de l'apôtre se perpétue encore aujourd'hui. L'échec est associé à la souffrance. Ainsi, si l'on se met en route et que l'on rencontre des obstacles, on pensera que l'on s'est peut-être trompé, ou l'on se découragera parce que tout ne se passe pas comme on l'avait prévu. C'est pourquoi, lorsque Pierre reproche à Jésus ce qu'il vient de dire, le Seigneur lui répond : « Passe derrière moi, Satan ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mc 8,33).

La peur, le désespoir ou la méfiance sont aussi des conséquences de l'action du démon dans le monde et en chacun de nous. Parfois, c'est lui qui nous pousse à baisser les bras ou qui nous fait perdre la paix lorsque quelque chose dans notre vie ne répond pas à nos attentes. En revanche, sentir les choses comme Dieu, avoir les pensées de Dieu, c'est découvrir le visage du Christ dans chaque situation, dans les joies comme dans les peines. « Le chemin du chrétien, comme celui de tout homme, n'est pas facile. Il est vrai qu'à certains moments tout semble se dérouler selon nos prévisions ; mais d'ordinaire, cela ne dure pas. Vivre c'est affronter des difficultés, ressentir joies et peines dans son cœur ; et dans cette forge, l'homme peut acquérir force, patience, magnanimité, sérénité ».<sup>[2]</sup>

Ainsi, lorsqu'approchent les moments douloureux, nous pouvons renouveler notre engagement à *être pierre* : ce ne sont pas des circonstances qui indiquent que nous avons échoué dans notre mission, mais une occasion de mûrir notre vocation, de nous abandonner entre les mains de Dieu et de mettre en lui notre espérance. « Il nous arrive parfois de traverser des moments d'obscurité dans notre vie personnelle, familiale ou sociale, et de craindre qu'il n'y ait pas d'issue. Nous sentons la peur devant les grandes énigmes comme la maladie, la souffrance de l'innocent ou le mystère de la mort. Sur ce même chemin de foi, nous trébuchons souvent en rencontrant le scandale de la croix et les exigences de l'Évangile, qui nous demande de dépenser notre vie dans le service et de la perdre dans l'amour, au lieu de la garder et de la défendre pour nous-mêmes. Nous avons alors besoin d'un autre regard, d'une lumière qui éclaire en profondeur le mystère de la vie et qui nous aide à aller au-delà de nos schémas mentaux et au-delà des critères de ce monde » <sup>[3]</sup>. Il faudra encore du temps à Pierre pour acquérir cette sensibilité divine. À cette fin, Jésus lui demandera quelques jours plus tard de l'accompagner sur le mont Thabor.

### **Le dernier mot**

Pierre n'avait jamais entendu un tel reproche. Même aux pharisiens, Jésus n'avait pas adressé une accusation aussi forte. Les jours suivants, il a dû ressasser sans cesse cette conversation. D'une *pierre* qui résisterait à l'enfer, il était devenu *Satan*. Plus il se réjouissait de l'éloge, plus le reproche le peinait. Il devait chercher à comprendre la raison de la réaction du Seigneur, mais sans y parvenir. Et comme lui, les autres apôtres devaient aussi essayer d'assimiler l'épisode. « Nous pouvons imaginer ce qui a dû alors se passer dans le cœur de ses amis, de ses amis les plus intimes, ses disciples : l'image d'un Messie fort et triomphant est mise à mal, leurs rêves sont

brisés et l'angoisse les assaille à la pensée que le Maître en qui ils avaient cru serait tué comme le pire des malfaiteurs »<sup>[4]</sup>

L'apôtre savait que Jésus l'aimait. D'ailleurs, le fait qu'il lui demande de l'accompagner au sommet de la montagne, avec Jacques et Jean, montrait qu'il avait pleinement confiance en lui. Il l'avait traité de Satan, certes, mais il ne s'était pas détourné de lui ni ne lui avait dit qu'il ne serait plus sa *Pierre*. Et quelque temps plus tard – il ne le savait pas encore – le Seigneur le confirmerait comme chef de l'Église, alors qu'il l'avait renié à trois reprises pendant la passion. « L'expérience du péché ne doit donc pas nous faire douter de notre mission. Certes il est possible qu'il soit difficile de reconnaître le Christ en nous à cause de nos péchés. Nous devons donc affronter nos propres misères, chercher la purification, en sachant toutefois que Dieu ne nous a pas promis la victoire absolue sur le mal en cette vie, mais qu'il nous demande de lutter »<sup>[5]</sup>.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet du Thabor, Pierre dut s'arrêter pour contempler la vue. Peut-être les moments où les prophètes d'autrefois avaient rencontré Dieu au sommet d'une montagne lui revinrent-ils à l'esprit. Un tel endroit, d'où l'on peut voir l'immensité de la création, d'un monde qui se perd au-delà de l'horizon de notre vue, nous amène inévitablement à penser à la grandeur de Dieu.

Soudain Pierre se rendit compte qu'il arrivait quelque chose à Jésus. « Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre » (Lc 9,29), « son visage devint brillant comme le soleil » (Mt 17,2). De même, « ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille » (Mc 9,3). Les trois apôtres virent apparaître à côté de Jésus deux hommes qui se mirent à parler avec lui. Ils comprirent que « c'étaient Moïse et Élie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait s'accomplir à Jérusalem » (Lc 9,30-31).

En les écoutant parler, Pierre s'est peut-être souvenu que les Écritures avaient déjà annoncé que le Messie souffrirait. « Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir » (Is 53,7). « Ils me percent les mains et les pieds. Je peux compter tous mes os. Ces gens me voient, ils me regardent. Ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement » (Ps 22, 17-19). Maintenant, tout se mettait en place. Il devait commencer enfin à comprendre le sens de ces paroles mystérieuses qui l'avaient conduit à réprimander Jésus. Le Messie serait un roi, mais non à la manière humaine, un roi crucifié. « Son visage rayonnant et ses vêtements resplendissants, qui anticipent l'image du ressuscité, offrent à ces hommes apeurés *la lumière*, la lumière de l'espérance, la lumière *pour traverser les ténèbres* : la mort ne sera pas la fin de tout, parce qu'elle s'ouvrira à la gloire de la résurrection. Jésus annonce donc sa mort, il les conduit sur la montagne et leur montre ce qui se passera ensuite, la résurrection »<sup>[6]</sup>. La croix si redoutée n'aura donc pas le dernier mot. C'est ce que le Seigneur voulait dire en lui reprochant que ses pensées ne soient pas celles de Dieu. Pour Pierre, la crucifixion était un signe de mort et d'échec, mais pour Jésus, elle sera un signe de vie et de salut.

### **Dans la nuit la plus sombre**

Lorsque Moïse et Élie ont cessé de parler, Pierre n'a pas pu se retenir : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ! Si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie » (Mt 17,4). N'importe lequel d'entre nous aurait dit la même chose. Lorsque nous percevons clairement la proximité de Dieu, nous

éprouvons une joie que nous aimerions voir se prolonger indéfiniment. Il en va de même lorsque nous vivons un moment particulièrement agréable : quelques jours de repos, une réunion de famille, une rencontre avec des amis... Mais tout cela, comme l'épisode du Thabor, a un début et une fin. Vouloir éterniser ces moments, en plus d'être impossible, nous éloignerait de la réalité et nous empêcherait d'accueillir avec sérénité et paix les moments où la royauté de Dieu semble cachée.

Le Seigneur a permis à Pierre, Jacques et Jean de contempler sa gloire comme un avant-goût de la passion, afin qu'ils puissent la vivre dans la foi et l'espérance en la résurrection. « Jésus veut que cette lumière éclaire leur cœur quand ils traverseront l'obscurité profonde de sa passion et de sa mort, quand le scandale de la croix sera insupportable pour eux. Dieu est lumière, et Jésus veut offrir à ses amis les plus intimes l'expérience de cette lumière, qui demeure en lui. Ainsi, après cet épisode, il sera en eux une lumière intérieure qui saura les protéger de l'assaut des ténèbres. Même dans la nuit la plus sombre, Jésus est la lampe qui ne s'éteint jamais » [7].

Lorsque la croix apparaît dans notre vie, nous pouvons nous rappeler toutes les *rencontres* que nous avons eues avec le Christ sur le Thabor, où nous avons ressenti d'une manière particulière le bonheur de marcher avec lui. Et alors aussi, même si nous avons peut-être l'impression que ces souvenirs font partie d'un passé qui ne reviendra plus, nous savons que Dieu ne nous lâche pas la main. « Parfois, alors que tout va à l'inverse de ce que nous imaginions, nous nous prenons à dire spontanément : Seigneur, vois comment tout s'écroule pour moi, tout, tout... ! C'est alors le moment de rectifier : avec toi, j'irai de l'avant avec assurance, car tu es la force même : *Quia tu es, Deus, fortitudo mea* (Ps 42,2).

« Je t'ai exhorté à essayer, au milieu de tes occupations, d'élever ton regard vers le ciel avec persévérance. Car l'espérance nous pousse à saisir la main puissante que Dieu nous tend à tout moment, pour que nous ne perdions pas la perspective surnaturelle, même lorsque nos passions se dressent et nous harcèlent pour nous verrouiller dans le réduit mesquin de notre moi ; ou quand, avec une vanité puérile, nous nous plaçons au centre de l'univers. Je vis persuadé que je ne parviendrai à rien sans regarder vers le haut, sans Jésus. Je sais que la force dont j'ai besoin pour me vaincre et pour vaincre naît de la répétition de ce cri : *Je peux tout en Celui qui me rend fort* (Ph 4,13). Ce cri en appelle à la promesse ferme de Dieu de ne point abandonner ses enfants, si ses enfants ne l'abandonnent pas » [8].

\* \* \*

Pierre « parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre, et voici que, de la nuée, une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve ma joie : écoutez-le ! » » (Mt 17,5). « Quand ils entendirent cela, les trois disciples tombèrent face contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Jésus s'approcha, les toucha et leur dit : 'Relevez-vous et soyez sans crainte !' » (Mt 17, 6-7).

En descendant de la montagne, Pierre devait méditer sur tout ce dont il avait été témoin les derniers jours. Il commencerait à comprendre qu'« il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée pour nous » (Rm 8,18) : quelles que soient les souffrances du Messie, sa victoire sera bien plus grande. Cependant, il lui restait encore un long chemin à parcourir pour comprendre pleinement le sens de ces épisodes.

Bien des années plus tard, dans un climat de menace permanente pour l'Église naissante, Pierre écrira une lettre aux premiers chrétiens pour les encourager à ne pas perdre espoir au milieu des difficultés :

« En effet, ce n'est pas en ayant recours à des récits imaginaires sophistiqués que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais c'est pour avoir été les témoins oculaires de sa grandeur. Car il a reçu de Dieu le Père l'honneur et la gloire quand, depuis la Gloire magnifique, lui parvint une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils, mon bien-aimé ; en lui j'ai toute ma joie ». Cette voix venant du ciel, nous l'avons nous-mêmes entendue quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. Et ainsi se confirme pour nous la parole prophétique ; vous faites bien de fixer votre attention sur elle, comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur jusqu'à ce que paraisse le jour et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs » (2P 1,16-19).

<sup>[1]</sup> Saint Josémaria, *Forge*, n° 1.

<sup>[2]</sup> Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 77.

<sup>[3]</sup> Pape François, *Angélus*, 28-II-2021.

<sup>[4]</sup> *Ibid.*

<sup>[5]</sup> Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 114.

<sup>[6]</sup> Pape François, *Angélus*, 28-II-2021.

<sup>[7]</sup> Benoît XVI, *Angélus*, 4-III-2012.

<sup>[8]</sup> Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 213.

## [Sommaire](#)

# Faire du monde un foyer : la parabole du bon samaritain

Un hôtel est un exemple typique de la mondialisation de la société contemporaine. Quant à ses composantes fondamentales, il s'agit d'un toit et d'espaces destinés à accueillir les clients. C'est justement là le paradoxe : c'est un endroit anonyme et, en un certain sens dépersonnalisé, qui essaie de remplacer les éléments qui nous sont le plus intimes et nécessaires ; en définitive, notre propre foyer.

C'est pourquoi nous sommes surpris par une parabole qui prétend répondre à la question « Qui est mon prochain ? » (Lc 10,29) en choisissant comme cadre une auberge, un modeste hôtel de village. Il semblerait plus logique de parler d'une famille ou de relations entre amis, comme exemple d'amour authentique. Cependant le Seigneur préfère décrire la relation entre trois inconnus : un aubergiste, un samaritain et un blessé. Bien que le récit du Christ ne donne pas tous les détails de l'événement, ce qui suit aurait très bien pu se produire.

## **Le regard de l'aubergiste**

Nous pouvons imaginer qu'il s'agissait d'un jour comme tous les autres. Des clients qui partaient et d'autres qui arrivaient. Préparer les repas et ranger les chambres. Il n'est pas courant de poser des questions aux étrangers sur leur vie. Si cet aubergiste a bien appris quelque chose tout au long de ces années, c'est que rien n'est plus important que la discrétion. Il pense que cela fait partie de son métier, comme de donner à manger, d'offrir un toit pour dormir et un feu pour se chauffer.

Mais cette normalité apparente s'efface quand il voit arriver un samaritain accompagné d'un juif blessé. Et ce n'est pas tout : il est surpris par la délicatesse extrême avec laquelle le samaritain traite le malade. Ses blessures sont bandées et soignées. L'âne préparé pour un voyage de routine, se retrouve chargé du poids inerte d'une personne à demi morte. L'aubergiste comprend aussitôt ce qui s'est passé : « le miracle d'une personne aimable apparaît, qui laisse de côté ses inquiétudes et ses urgences pour prêter attention, pour offrir un sourire » [1].

À eux deux, ils portent le juif dans une chambre. Peut-être le patron de l'auberge s'approche-t-il de sa poitrine pour s'assurer qu'il est toujours en vie. Il ne peut retenir un soupir de soulagement. Après avoir laissé le blessé dans son lit, il descend l'escalier et retrouve le samaritain fatigué, contemplant les flammes du feu. Il lui paraît normal de s'approcher de lui pour lui demander ce qui s'est passé. C'est étonnant, car s'il y a quelque chose qu'il respecte dans son métier, c'est bien la discrétion. Mais il a vu dans cet étranger une telle compassion qu'il n'y résiste pas. Il s'assied près de lui et, tout en regardant le feu qui brûle, écoute avec attention le récit du samaritain.

## **L'émotion du samaritain**

Imaginons l'étranger racontant avec émotion, mais en toute simplicité, les aventures de sa journée. Tandis que le vent fait vibrer les murs légers de l'auberge, il accepte la boisson chaude que lui offre l'aubergiste pour reprendre des forces. Il en a besoin, car dès l'instant où il a vu le blessé, allongé sans force sur le bord du chemin vers

Jéricho, il s'est démené. Il ne peut nier que, lorsqu'il l'a vu, « il a été profondément ému » (Lc 10,33). Et a ressenti comme « un éclair de miséricorde frapper son âme » [2].

Il avait alors décidé de s'arrêter sans trop se soucier de ses propres affaires. Il avait utilisé la nourriture de son voyage, un peu d'huile et de vin, comme onguents pour panser les blessures encore à vif. Ensuite, avec un morceau de son manteau, il avait improvisé un bandage et hissé le malheureux sur sa monture. Dans les paroles entrecoupées du blessé, il avait cru comprendre que, juste avant lui, un prêtre « qui descendait par le même chemin l'avait vu, s'était détourné et était passé de l'autre côté » (Lc 10,31) et qu'un lévite avait fait de même. Quand le samaritain achève son récit, il voit le visage admiratif de son hôte. Mais tous deux se rendent compte qu'il est tard. Ils se souhaitent une bonne nuit et rejoignent leurs chambres respectives.

### **Les souvenirs du juif**

Dans le silence de la nuit, le pauvre juif reprend conscience. Il ne sait pas où il est. La seule chose dont il est sûr, c'est que tout son corps lui fait mal et, en même temps, il ressent dans son âme une douleur plus profonde que celle de ses blessures et contusions. Il pense peut-être aussitôt à ses proches, inquiets d'être sans nouvelles de lui. C'est pourquoi il essaie de se lever pour revenir chez lui, mais il se rend compte que c'est impossible.

Le juif commence peut-être à revoir mentalement tout ce qui lui est arrivé durant son voyage. Il se souvient bien « des bandits qui, après l'avoir dépouillé, s'enfuirent, le laissant couvert de plaies et à demi mort » (Lc 10, 30). Ce qui s'est passé ensuite est confus. Il se souvient vaguement de ces personnes qui le virent et se détournèrent, alors qu'il implorait de l'aide comme il pouvait.

Une image, celle du samaritain, surgit brusquement, et il comprend que c'est lui qui l'a soigné et amené là. Il ne sait pas comment exprimer sa reconnaissance à cet étranger. Personne ne l'avait poussé à compliquer sa vie de cette manière. Pourtant il était là. « Quand on rend purement et simplement la justice, il ne faut pas s'étonner que les gens se sentent meurtris : la dignité de l'homme, qui est fils de Dieu, requiert bien davantage. La charité est une partie inhérente de la justice et doit l'accompagner. Elle adoucit tout, elle divinise tout : *Dieu est amour* (1 Jn 4, 16). Nous devons toujours agir par amour de Dieu, Amour qui rend plus facile l'amour de notre prochain, et purifie et élève les amours terrestres » [3].

\*\*\*

Le lendemain, le samaritain « tirant deux deniers, il les donna à l'hôtelier en lui disant : Prends soin de cet homme, et tout ce que tu dépenseras en plus, je te le rembourserai à mon retour » (Lc 10,35). Il ne s'agissait pas d'une requête habituelle. Même si le samaritain lui demande de réaliser une tâche en rapport avec son travail professionnel, il va clairement au-delà de ce qu'il pouvait exiger de lui. Depuis quand une auberge était-elle un lieu où l'on soignait les blessés ? De plus, l'aubergiste devait sans doute avoir d'autres occupations, sa propre famille, des choses à faire... Mais désormais ils étaient liés par la confiance qui surgit de la véritable compassion envers les plus déshérités. La veille, l'aubergiste avait découvert que nous, les hommes, « nous sommes invités à nous mobiliser et à nous retrouver dans un "nous" qui soit plus fort que la somme de petites individualités » [4]. L'amour désintéressé de

l'étranger lui avait ouvert les yeux pour percevoir la charité et le service qui se cache dans tout travail bien fait, et aussi dans le sien, parce que « Chacun doit ressentir dans son travail, à la place qu'il occupe dans la société, l'obligation d'accomplir un travail digne de Dieu, qui sème partout la paix et la joie du Seigneur » [5]. Le toit de son auberge était maintenant plus qu'un simple toit, parce qu'il avait abrité un blessé ; la sueur de son front lorsqu'il travaillait pour faire vivre sa famille, avait réconforté aussi un malheureux.

En fait, Jésus nous invite, à travers cette parabole sur le bon samaritain, à transformer l'auberge de ce monde globalisé en un véritable foyer pour tous les hommes et toutes les femmes ; en un lieu où « le concept de prochain est universalisé et reste cependant concret » [6], en suivant l'exemple du Christ qui, lui qui était Dieu, a voulu devenir homme pour être plus proche de chacun de nous. C'est lui qui nous adresse les mots qui concluent l'explication de cette parabole : « Va et fais de même ».

[1] Pape François, *Fratelli tutti*, n.224.

[2] J. Ratzinger, *Jésus de Nazareth*, I, Edition Flammarion, Paris 2007, p.221.

[3] Saint Josemaria, *Amis de Dieu*, n.172.

[4] Pape François, *Fratelli tutti*, n. 78.

[5] Saint Josemaria, *Amis de Dieu*, n.70.

[6] Benoit XVI, *Deus caritas est*, n.15

## [Sommaire](#)

## Dans le refuge de Jésus : un jour à Béthanie

Dans tous les films, il y a des moments où le scénario permet au spectateur de faire une pause. Il lui laisse ainsi le temps de comprendre l'argument, d'apprécier l'interprétation des acteurs, de s'émerveiller de la bande sonore, de contempler la photographie...Ce ne sont peut-être pas des parties aussi importantes que d'autres pour le déroulement de l'histoire, mais elles aident à profiter encore davantage du film dans son ensemble.

C'est ce qui se produit avec certains épisodes de l'Évangile. Jésus n'est pas toujours en train de prêcher aux foules ou de réaliser de grands miracles. Parfois les évangélistes prennent le temps de nous montrer Jésus se reposant avec ses apôtres ou dans un des endroits qu'il préférait : Béthanie. Là, il pouvait prendre du repos parce qu'il se sentait particulièrement aimé dans ce foyer et il pouvait peut-être oublier un peu les discussions qu'il avait avec ceux qui s'ingéniaient à déformer ses paroles pour l'accuser. « Entrons dans cette maison de Béthanie, refuge toujours ouvert pour Jésus ; là, le Seigneur trouve un foyer, comme je vous l'ai si souvent dit ; un foyer comme celui qu'il doit trouver dans nos cœurs, dans nos centres, dans nos tabernacles, parce que nous l'accueillons, et nous nous efforcerons de l'attendre et de l'aimer chaque jour davantage. Béthanie m'émeut ; il m'a toujours ému »[\[1\]](#) .

### **Une crise de nerfs**

Les évangiles nous racontent que cet endroit a eu le privilège de voir un des plus grands miracles de notre Seigneur – la résurrection de son ami Lazare, quatre jours après sa mort - ; c'est là aussi que Jésus fut à nouveau reçu par Simon le lépreux, six jours avant sa Passion. Mais surtout, c'est tout près de Béthanie que Jésus monta au ciel.

Saint Luc nous raconte comment se passa un de ces séjours du Seigneur à Béthanie, dans les conditions normales d'une rencontre entre amis (cf. Luc 10,38). Jésus se dirigeait vers Jérusalem, mais alors qu'il n'en était qu'à trois kilomètres, il décida de faire une halte en cours de route : «Jésus entra dans un certain village, et une femme du nom de Marthe le reçut chez elle».

On imagine sans peine l'émotion que dut ressentir Marthe en voyant que Jésus acceptait son invitation. Mais à cette joie se mêla sans doute un peu de fièvre. Comme toute bonne maîtresse de maison, elle voulait que le séjour du Maître fût le plus agréable possible, de sorte qu'elle se mit rapidement au travail. Pendant ce temps les invités arrivaient les uns après les autres. Jésus et ses compagnons saluèrent Marie et Lazare et aussitôt prirent place. Ils avaient déjà derrière eux un certain nombre de kilomètres et ils ne voyaient pas à quel moment ils feraient une halte avant de retrouver l'agitation de Jérusalem. Béthanie était sans doute l'endroit qui convenait le mieux.

Sans attendre, Jésus commença à parler. Nous ignorons le thème de la conversation, mais ce que nous savons, c'est que Marie était assise à ses pieds, écoutant ses paroles. Elle est captivée par sa voix. Pendant ce temps, Marthe s'active, désireuse d'accueillir le Seigneur comme il se doit. Respectant les coutumes, elle veut offrir à Jésus ce qu'il y a de mieux : l'eau pour lui laver les pieds, l'huile pour oindre sa tête... Elle veille à la distribution des différents plats, à ce que tout se fasse dans l'ordre, soit à la bonne température, à ce que rien ne manque. C'est sa manière d'exprimer son amour pour le Seigneur. Mais elle n'a pas le temps de tout faire. Elle voit qu'elle n'y arrive pas, que la vaisselle s'accumule et qu'il reste encore beaucoup de choses à préparer. Elle se démène autant qu'elle peut, mais se sent impuissante à faire tout ce qui est nécessaire. Son angoisse grandit. Tandis qu'elle continue le service, elle réfléchit en son for intérieur. Elle s'épuise en vain et, après un rapide calcul, arrive à la conclusion que tout changerait si sa sœur l'aidait. Marthe voit bien tout ce qu'il reste à faire ; Marie en revanche est indifférente à ce travail. À ses soucis, Marthe ajoute son indignation devant la passivité de sa sœur. Il est de plus en plus évident pour elle que la solution de ses problèmes se trouve dans l'aide de Marie.

Et arrive le moment où Marthe n'en peut plus et intervient dans la conversation, en s'adressant directement au Maître : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur me laisse seule pour faire le service ? Dis-lui donc de m'aider ». Marthe est une femme directe et franche. Elle dit carrément ce qu'elle pense, sans détours. Dans une autre occasion elle n'hésitera pas à reprocher au Maître son absence : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort » (Jn 11, 21). Et maintenant cela ne la gêne pas d'interrompre la conversation et d'exprimer son mécontentement au Seigneur devant tout le monde

Marthe aurait pu dissimuler ses problèmes, sa contrariété ; elle aurait pu s'approcher discrètement de sa sœur et lui demander de l'aider, tout en faisant en sorte que personne ne s'en aperçoive. Non, elle a choisi de s'adresser au Maître et se sent « même le droit de critiquer Jésus »<sup>[2]</sup>. Quoiqu'il en soit, sa demande paraît tout à fait fondée. N'importe qui d'entre nous l'aurait fait. Peut-être que son intervention parut inopportune aux convives et sa demande de peu d'importance, alors qu'ils étaient en train de parler de sujets plus sérieux. Il est possible que certains d'entre eux se soient demandé ce que faisait Marie tranquillement assise, au lieu d'aider sa sœur.

### **Un reproche plein de tendresse**

À la demande irritée de Marthe, Jésus répond d'une voix paisible : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée ». L'Évangile a retenu la façon si aimable de répondre du Seigneur. Lorsque dans une conversation, quelqu'un prononce le nom de son interlocuteur, il introduit une nuance d'intimité. Ici, Jésus le prononce deux fois, ce qui indique bien l'affection qu'il avait pour elle. Le ton de sa voix était celui d'un tendre reproche, d'un rappel afin qu'elle se rende compte que quelque chose lui avait échappé.

Pourquoi Marthe reçoit-elle cette réprimande, alors qu'elle était en train de servir ses invités ? « Parce que, explique le pape François, elle n'apportait d'attention qu'à ce qu'elle faisait, c'est-à-dire qu'elle était trop accaparée et préoccupée par les choses qu'elle devait faire. Chez un chrétien, les œuvres de charité et de service ne doivent jamais être séparées de la source principale de chacune de nos actions : c'est-à-dire

écouter la parole du Seigneur, être comme Marie aux pieds de Jésus, dans l'attitude du disciple »[3].

Jésus comprenait le problème de Marthe, c'est pourquoi il ne lui a pas demandé de changer *extérieurement*, de laisser tout ce qu'elle était en train de faire et de s'asseoir pour écouter. Comment ceux qui l'accompagnaient auraient-ils pu manger et se reposer de leur voyage ? Le changement qu'il lui a demandé était surtout *intérieur*, il l'invitait à vivre ses occupations autrement. Marthe faisait beaucoup de choses, mais elle avait oublié le plus important : Jésus était chez elle et elle...elle n'écoutait pas ce qu'il disait !

Le récit de l'évangéliste s'achève ici. Mais nous pouvons imaginer la suite. Marie, peut-être, se sentant encouragée par ce qu'avait dit Jésus est restée assise à ses pieds. Ce qui est sûr, c'est que Marthe a dû continuer le service, mais alors avec une autre attitude. Tout en travaillant elle n'a pas dû perdre un seul mot sortant de la bouche de son Maître. Elle n'a pas dû oublier qui était près d'elle ni pour qui elle était en train de travailler. Elle venait d'apprendre quel était le vrai sens de ses activités : « La personne humaine doit travailler, certes ; s'appliquer dans ses occupations domestiques et professionnelles ; mais avant tout elle a besoin de Dieu, qui est lumière intérieure d'amour et de vérité. Sans amour, même les activités les plus importantes perdent de leur valeur et n'apportent pas la joie. Sans une signification profonde, toute notre action se réduit à un activisme stérile et désordonné. Et qui peut nous donner amour et vérité sinon Jésus-Christ ? »[4].

Ce changement d'attitude que Jésus a demandé à Marthe –et à chacun de nous- n'est possible qu'à travers l'amour. Ce n'est pas un simple effort pour mettre plus d'attention et de soin dans les tâches de chaque jour : c'est travailler en se sentant regardé par le Seigneur. Ainsi le travail devient un acte d'amour constant, un "je t'aime" continu, qui va au-delà de ce que nos lèvres ou nos pensées pourraient répéter. « Les mots deviennent inutiles parce que la langue n'arrive pas à s'exprimer. Alors le raisonnement se tait. On ne discourt plus, on se regarde ! Et l'âme se met encore une fois à chanter un chant nouveau, parce qu'elle se sent et se sait aussi sous le regard aimant de Dieu, à tout instant »[5].

D'après *Eduardo Baura*

[1] Saint Josémaria, Méditation 22-VII-1964.

[2] Benoît XVI, Audience générale 18-VII-2010.

[3] François, Audience générale 21-VII-2013.

[4] Benoît XVI, Audience générale 18-VII-2010.

[5] Amis de Dieu, n. 307.

# "Embrassez la condition de fils".

## La parabole du fils prodigue

Les pharisiens et les scribes murmuraient entre eux. Ils commencèrent à le faire lorsque Jésus avait accueilli un collecteur d'impôts qui voulait lui parler. La première fois qu'ils ont vu une telle chose, ils ont dû penser que, comme Jésus n'était pas de la région, il ne savait peut-être pas qui il rencontrait ; mais lorsque, après le lui avoir fait remarquer, il est allé manger dans la maison d'un autre pécheur public, il est facile de conclure qu'ils n'avaient plus eu aucun doute : "Cet homme ne peut pas être un prophète, quoi qu'en disent les gens". C'est pourquoi ils le critiquent en silence : ils ne comprennent pas pourquoi il passe du temps avec de telles personnes. En réponse, Jésus leur raconte trois paraboles pour leur faire comprendre ce qu'est vraiment l'amour de Dieu.

Il leur raconte d'abord l'histoire du berger qui abandonne son troupeau pour retrouver sa brebis perdue (cf. Lc 15, 4-7). Ensuite, il raconte l'histoire de la femme qui balaie toute la maison jusqu'à ce qu'elle trouve la drachme perdue (cf. Lc 15, 8-10). Enfin, il s'attarde sur un récit plus long et plus détaillé : l'histoire d'un père rejeté par ses enfants (cf. Lc 15, 11-32).

### **Une vie qui n'est pas une vie**

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient". Et le père partagea ses biens » (Lc 15, 11-12). Le fils cadet revendique comme un droit ce qui ne lui appartient pas encore. Il ne veut pas attendre de recevoir ce qui lui appartiendra dans le futur et exige l'héritage maintenant. Sans soulever d'objection, son père « partagea ses biens » (Lc 15,12), tout le fruit de son travail. Et il le fait peut-être parce que ses enfants ont été la raison de ses efforts, la raison pour laquelle il s'est constitué un patrimoine suffisamment important pour avoir des serviteurs et des champs en abondance.

« Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain » (Lc 15,13). « Lointain probablement au sens géographique, parce qu'il veut un changement, mais aussi intérieurement, parce qu'il veut une vie totalement différente. A présent son idée est : liberté, faire ce que j'ai envie de faire, ne pas connaître ces normes d'un Dieu qui est lointain, ne pas être dans la prison de cette discipline de la maison, faire ce qui est beau, ce qui me plaît, profiter de la vie avec toute sa beauté et sa plénitude »<sup>[1]</sup>.

Loin de chez lui, il est *heureux* pendant un certain temps de gaspiller « sa fortune en menant une vie de désordre » (Lc 15,13). Enfin, il avait ce qu'il désirait ardemment. Mais il éprouve à nouveau un sentiment de solitude et d'ennui semblable à celui qui l'avait poussé à quitter la maison paternelle, mais cette fois-ci beaucoup plus fort. « Le sentiment que cela n'est pas encore la vie devient de plus en plus vif ; plus encore, en allant de l'avant avec toutes ces choses-là, la vie s'éloigne de plus en plus. Tout devient vide : à présent également réapparaît l'esclavage de faire toujours les mêmes choses »<sup>[2]</sup>.

Ce fils avait fondé tout son bonheur sur le sable de l'argent et des plaisirs. Aussi, dès que ses richesses s'épuisèrent et qu'une grande famine s'abattit sur cette région, « il commença à se trouver dans le besoin » (Lc 15,14). C'est ainsi qu'il est passé rapidement de l'euphorie à l'amertume. Il est si désespéré qu'il se met à garder les porcs et il désire « se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs » (Lc 15,16). Il avait rêvé d'une existence pleine d'émotions intenses et sans contraintes, et voilà qu'il se contentait de manger la nourriture des porcs. C'est à ce moment-là qu'il s'est rendu compte que son niveau de vie était encore plus bas que celui de ces animaux. Il se dit : « Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim » (Lc 15,17).

Comme on peut le constater, le fils cadet n'écoute que son estomac. Il ne s'arrête pas à l'affront qu'il a fait à son père en réclamant l'héritage avant sa mort. Il ne pense pas non plus aux conséquences de son péché pour les autres – la douleur causée à sa famille, l'indignation suscitée chez tant de ses connaissances, le mauvais exemple qu'il a donné et le scandale qu'il a causé –, ni pour lui-même – comment il en est arrivé là, quelles ont été ses erreurs. Il se souvient simplement du pain qu'il mangeait à la maison. Et probablement lui reviennent en mémoire bien des souvenirs de son foyer : les moments d'enfance, l'affection de son père, les conversations avec son frère, la satisfaction d'avoir fait son devoir après une journée de travail.... Il prend alors une résolution : « Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes ouvriers » (Lc 15,18-19).

### **Le désir du père**

Son père n'était pas redevenu comme avant. Depuis que son fils cadet avait quitté la maison, il devait paraître triste et blessé ; qui sait ce qui se passait dans sa tête et dans son cœur. Il est très probable qu'il s'est souvent demandé : "Qu'est-il devenu, où est-il, se porte-t-il bien ?" L'insulte qu'il lui avait faite et le fait qu'il avait enfreint l'un des commandements de la loi : « Honore ton père et ta mère » (Ex 20,12) ne l'inquiétaient pas outre mesure. Il devait souffrir à la pensée du mal que son fils s'était fait et qu'il se ferait, aux conséquences des actes de son fils dans sa propre vie. Car c'était bien là le véritable drame de la situation : le mal que son fils se faisait à lui-même.

Chaque jour, le père montait sur la terrasse dans l'espoir de voir son fils revenir par la route. Des mois passèrent jusqu'à ce que, un jour, il aperçoive au loin une personne qui s'approchait de sa ferme. Bien que de loin il semble impossible de reconnaître qui c'était, pour le père, c'était clair : c'était lui. « Il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers » (Lc 15,20).

Au fond de son cœur, le père attendait ce moment avec impatience. C'est pourquoi il est incapable de se contenir. Lorsque le fils commence son discours préparé pour obtenir son pardon – « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi » – il ne semble même pas écouter. Les mots calculés ne l'intéressent pas. Tout ce qu'il veut, c'est célébrer ce moment avec éclat : « Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller ; mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds ; allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons » (Lc 15, 22-23). Il ne veut pas que son fils subisse des reproches en rappelant ses péchés passés. C'est pourquoi il lui offre un accueil chaleureux et confortable. « Le père pouvait dire : "Très bien, mon fils, reviens à la

maison, reviens travailler, va dans ta chambre, installe-toi, et au travail ! ” Et cela aurait été un bon pardon. Mais non, Dieu ne sait pas pardonner sans faire la fête ! Et le père fait la fête, pour la joie qu'il ressent parce que son fils est revenu »<sup>[3]</sup>.

Le fils est bouleversé par une telle manifestation d'amour. Bien qu'il se sache indigne d'être considéré et traité comme un fils, il n'a jamais cessé de reconnaître son père comme tel. Alors qu'il commence son discours préparé – « Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes ouvriers » – il ne peut s'empêcher de commencer par appeler l'homme devant lui tel qu'il est vraiment : "Père!" À ce moment-là, il s'est rendu compte que, si la faim l'avait mis en mouvement, c'était un autre motif, plus profond, qui l'avait poussé à rentrer chez lui : son père est toujours un père, même si lui n'est pas digne d'être appelé son fils.

Face à l'étreinte de son père, commence à se défaire le masque d'autosuffisance et d'indépendance qu'il avait revêtu en quittant la maison. Il reconnaît que le bonheur d'être avec son père est beaucoup plus profond que celui qu'il pourrait tirer d'autres plaisirs. Et il est aussi plus sûr, car même ses péchés ne l'ont pas empêché de le retrouver : « Tu as raison : ta misère est profonde ! Livré à toi-même, où en serais-tu à présent, où serais-tu parvenu ? "Seul un Amour rempli de miséricorde est capable de m'aimer encore", reconnaissais-tu. – Rassure-toi : il ne te refusera ni son Amour ni sa Miséricorde, pourvu que tu le cherches »<sup>[4]</sup>.

### **Avec le cœur en prime**

Ignorant cette rencontre, le fils aîné a passé la journée aux champs, comme d'habitude. Depuis le départ de son jeune frère, il doit assumer plus de responsabilités qu'auparavant. Ses journées sont partagées entre le travail à la ferme et les responsabilités à la maison. Souvent, surtout lorsque les journées sont plus intenses et absorbantes, il ne peut empêcher son imagination de s'envoler vers l'endroit où se trouve son jeune frère.

Peut-être a-t-il décidé depuis longtemps de l'oublier, et il peut même se mettre en colère lorsque son père fait la moindre allusion à ce fils, lui reprochant d'avoir osé se souvenir d'un homme aussi ingrat. Il voit la tristesse dans les yeux de son père, mais il n'est pas disposé à s'attarder une seconde sur celui qu'il croit être la source de tous les désagréments de la maison. Qui sait si, malgré ses efforts pour ne pas penser à lui, il ne se surprend pas à fantasmer sur ce que serait sa vie s'il avait pris la décision de partir. Parfois, il se sent coupable de vouloir quitter le domicile paternel car il ne devrait pas le faire : il doit répondre aux attentes qui pèsent désormais sur lui seul, le fils unique. On peut imaginer qu'il était plongé dans ces pensées lors de son retour à la maison lorsque, en s'approchant, il a entendu de la musique et des chants. Il fut surpris et appela l'un des serviteurs pour savoir ce qui se passait. « Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé » (Lc 15,27).

Il ne pouvait pas croire ce qui se passait ; comment l'homme qui avait causé tant de douleur à sa famille pouvait-il revenir ? Et en plus, on organisait une fête pour lui ! Il refuse de participer à une telle folie. Et lorsque son père tente de le convaincre d'entrer, le fils éclate : « Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres » (Lc 15,29). Tout ce qu'il a tu pendant longtemps jaillit à flots de son âme. Il ne peut pas appeler cet homme son père parce qu'il ne le reconnaît pas comme tel. Lui qui avait toujours obéi pour être digne d'être appelé fils de son père,

pour pouvoir vivre sur le domaine familial en tant que fils du propriétaire, n'a rien reçu en échange de son obéissance : « Jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis » (Lc 15,29).

Le fils aîné vivait selon une logique différente de celle de son père. Il s'était bien comporté et méritait donc une récompense ; son frère, en revanche, qui avait mal agi – « il a dévoré ton bien avec des prostituées » (Lc 15,30) – méritait une punition, et non un festin. Au fond de son cœur, il ne trouvait pas son bonheur dans le foyer paternel : il n'espérait que la récompense qu'il obtiendrait. Il n'était pas non plus en mesure d'apprécier le profond repentir qui sous-tendait l'attitude de son frère parce qu'il ne pensait qu'à lui-même.

### **Liberté du foyer**

Le père écoute avec une tristesse croissante les protestations amères de son fils aîné. Il tient compte de toutes ses récriminations. Il souffre que son fils bien-aimé ne conçoive sa relation avec lui qu'en termes legalistes d'obéissance stricte et de récompense ; qu'il n'ait pas vu le temps passé à la maison comme une source de joie. Cela « peut être aussi notre problème, notre problème entre nous et avec Dieu : perdre de vue qu'il est Père et vivre une religion lointaine, faite d'interdictions et de devoirs »<sup>[5]</sup>.

En tout cas, le père décide de ne pas lui reprocher son point de vue, ni de critiquer sa vision legaliste. Il ne sous-estime pas non plus son dévouement et sa dévotion, sa fidélité indéniable et constante. Il ne lui dit pas : "Je n'en attendais pas moins de toi", ou "C'est ce que tu devais faire". Il lui propose plutôt une nouvelle façon de considérer sa présence dans la maison de son père et de comprendre ce qui en vaut vraiment la peine : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » (Lc 15,31). Vivre librement dans la maison de son père, jouir de sa filiation, c'est bien plus que n'importe quel veau gras.

« Ce n'est pas en nous éloignant de la maison du Père que nous trouvons la liberté, mais en embrassant notre condition d'enfants »<sup>[6]</sup>. Le fils aîné, en regrettant la vie de son frère et en méprisant sa propre fidélité, rejette sa vérité la plus profonde<sup>[7]</sup>. En bref, il est en conflit avec lui-même. « Quelle libération, savoir que Dieu nous aime ! Qu'il est libérateur, le pardon de Dieu qui nous permet de revenir vers nous-mêmes et vers à notre véritable maison. Enfin, c'est en pardonnant aux autres que nous ressentons également cette libération »<sup>[8]</sup>.

\* \* \*

Jésus conclut la parabole de manière abrupte. Les pharisiens et les scribes le regardent avec curiosité, attendant de savoir comment cette histoire va se terminer. Beaucoup ont remarqué les similitudes entre les trois paraboles : alors que la brebis et le fils cadet sont perdus loin du troupeau et de la maison, la drachme et le fils aîné, bien qu'ils soient à la maison, sont également perdus. Et Dieu agit comme le berger, comme la femme, comme le père.

Certains auditeurs comprennent pourquoi le Seigneur ne raconte pas les réactions des fils. Qu'a fait le fils cadet lorsqu'il a été submergé par la bonté du Père ? Le fils aîné est-il entré dans la fête ou a-t-il quitté la maison ? Les publicains et les pécheurs ont déjà réagi. C'est maintenant aux pharisiens et aux scribes d'accepter ou de rejeter l'invitation de Jésus.

[1] Benoît XVI, *Homélie*, 18-III-2007.

[2] *Ibid.*

[3] Pape François, *Angélus*, 27-III-2022.

[4] *Forge*, n° 897.

[5] Pape François, *Homélie*, 27-III-2022.

[6] Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 9-I-2018, n° 4.

[7] Cf. *Amis de Dieu*, n° 26.

[8] Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 9-I-2018, n° 4.

## [Sommaire](#)

## Au-delà du scénario.

### La parabole du pharisien et du publicain

Comme dans un bon film, la richesse des passages de l'Évangile va au-delà de l'*intrigue principale*. Il y a d'autres *intrigues secondaires*, aux significations profondes, qui répondent à une grande variété de circonstances et de lecteurs. Et souvent, le scénario présente un dénouement qui laisse le *spectateur* perplexe.

La parabole du pharisien et du publicain (cf. Lc 18, 9-14) a une trame bien définie. Saint Luc en donne d'emblée l'interprétation : il s'agit de « certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres » (Lc 18, 9). A première vue, on pourrait se dire : "Cet épisode ne me concerne pas, car mes problèmes sont désormais différents". Mais le texte n'offre-t-il pas d'autres significations, et quelles surprises l'histoire nous réserve-t-elle ? Ce n'est qu'en nous plongeant dans les paroles de Jésus que nous découvrirons ces *intrigues dans l'intrigue* qui nous aideront à orienter notre vie.

#### **Les surprises de l'Évangile**

Les paraboles de Jésus sont pleines de surprises. Il y a toujours quelque chose d'inhabituel dans les histoires qu'il raconte. Souvent, les protagonistes et leurs actions sont déconcertants : un employeur qui fixe le salaire sans proportion avec le travail effectué, un serviteur qui porte une dette propre à une multinationale, un père qui organise une fête pour accueillir un fils sans exiger une juste réparation, un juge et un administrateur corrompus... Mais ce n'est pas le cas de la parabole du pharisien et du publicain. Les protagonistes y sont plutôt *ordinaires*, connus des auditeurs de l'époque et de nous-mêmes : l'un vit dévoué à la cause de Dieu et l'autre est considéré comme un traître parce qu'il perçoit des impôts pour le peuple étranger. L'intrigue ne présente donc pas beaucoup de surprises à première vue.

Mais là où nous trouvons un élément de rupture des schémas préconçus, c'est dans la perspective. Jésus nous propose une approche inhabituelle : il nous rend témoins du dialogue de deux personnes avec Dieu, il nous permet d'entrer là où, seuls, le Seigneur lui-même et la personne concernée ont accès. Dans une situation normale, nous pourrions juger les actions visibles, mais pas les intentions, parce qu'elles ne sont pas à notre portée. C'est pourquoi nous pouvons toujours respecter l'intention de celui qui agit, car pour nous elle restera normalement cachée : « Tant que c'est de mauvaise foi que tu interprètes les intentions des autres, tu n'as pas le droit d'exiger la compréhension pour toi-même »<sup>[1]</sup>.

Au contraire, dans cette parabole que Jésus construit, il nous est, ni plus ni moins, permis de contempler la compétence divine à juger. Notre regard n'est pas seulement extérieur, mais nous écoutons la prière de l'un et de l'autre.

La prière du pharisien est une prière d'action de grâce. D'emblée, il ne se vante pas devant Dieu, mais il le remercie, en supposant que c'est le soutien divin qui lui a permis de se comporter comme il l'a fait : « Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes » (Lc 18,11). S'il attribue au Seigneur le fait qu'il n'a pas commis de vol, d'injustice ou d'adultère dont il a connaissance, il sous-

entend aussi que, sans l'aide divine, il aurait pu tomber dans toutes ces choses. Et il n'est certainement pas comme un publicain, ni dans son travail, ni à la lumière de ses concitoyens, ni dans son engagement religieux. Pour ce qui est de ce dernier, il va même au-delà, car il décrit des pratiques religieuses qui vont au-delà de ce qui est prescrit au pieux israélite : il jeûne deux fois par semaine et paie la dîme sur ses biens.

Le publicain, quant à lui, a peu de choses pour lesquelles il doit rendre grâces et se contente de se réfugier dans la miséricorde divine : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis » (Lc 18,13). C'est comme un résumé qui représente un vrai repentir. La description de ses gestes corporels – « il se frappait la poitrine » (Lc 18, 13) – exprime qu'il est sincèrement désolé de ce qu'il n'a pas bien fait.

### **Une non-justification inhabituelle**

Maintenant que nous avons été témoins des deux prières, nous sommes en mesure de porter un jugement. Mais avant que nous puissions le faire, Jésus prend les devants et nous montre la deuxième surprise.

Tout d'abord, il affirme que le collecteur d'impôts est revenu chez lui, justifié (cf. Lc 18, 14). Cela nous semble juste et logique. Juste, parce que nous voulons souscrire au désir divin : « Prendrais-je donc plaisir à la mort du méchant, oracle du Seigneur Dieu, et non pas plutôt à ce qu'il se détourne de sa conduite et qu'il vive ? » (Ez 18,23). Logique, car la miséricorde infinie de Dieu n'attend que le repentir sincère pour opérer la merveille de la justification.

Mais ce qui aura brisé les modèles des auditeurs de l'époque, c'est le "plutôt que l'autre" (Lc 18,14), c'est-à-dire l'affirmation forte que le pharisien n'est pas revenu justifié dans sa maison. La foule, déconcertée, a dû se demander : « Les efforts du pharisien pour surpasser ses devoirs envers Dieu comptent-ils pour rien ? Devons-nous comprendre que c'est le péché qui unit à Dieu ? Le pharisien ne peut pas être pardonné pour un vol qu'il n'a pas commis. Qu'aurait-il dû dire ? Où est le problème ? »

Une réponse possible à cette question se trouve dans l'introduction de Luc à cette parabole : il s'agit d'une histoire sur des personnes qui méprisent les autres et se croient justes. Mépriser les autres est évidemment une erreur. Et il est facile d'arriver à cette situation par comparaison. Il peut sembler logique que le pharisien se sente avantagé en se comparant à un pécheur public. Le problème ne réside pas dans ce sentiment, mais dans la comparaison elle-même. Le pharisien définit sa vie en se comparant aux "autres hommes" et, profitant des circonstances, au publicain à côté de lui. Dans ce processus, il y a une erreur fondamentale. La valeur d'une vie est celle qu'elle a aux yeux de Dieu, et toutes les comparaisons du monde ne sont pas capables d'égaliser, même de loin, la portée du regard divin. Au fond, ceux qui se comparent ne sont pas tout à fait heureux, parce qu'ils évaluent constamment les actions des autres et ont besoin qu'on admire leurs propres actions.

En méprisant le publicain devant lui, le pharisien néglige le commandement le plus important : aimer Dieu et son prochain. Dans le premier cas, parce qu'il se met à sa place et pense pouvoir juger les hommes ; dans le second cas, parce qu'au lieu de regarder le publicain avec miséricorde, il ne s'intéresse qu'à son péché. « Nous pouvons nous examiner intérieurement pour voir si, nous aussi, nous jugeons

quelqu'un inférieur, jetable, même seulement en paroles. Prions pour demander la grâce de ne pas nous considérer supérieurs, de ne pas nous croire en règle, de ne pas devenir cyniques et moqueurs »<sup>[2]</sup>.

La comparaison sert à calmer la conscience. Non pas parce qu'elle révèle des raisons d'être serein, mais parce qu'elle cache la lumière qui révélerait ce qui doit être racheté. « Le péché des pharisiens n'était pas de ne pas voir Dieu dans le Christ, mais de se replier volontairement sur eux-mêmes ; de ne pas tolérer que Jésus, qui est la lumière, leur ouvrît les yeux. Pareil aveuglement a des conséquences immédiates dans nos relations de chacun avec ses semblables. Ce pharisien qui, se croyant lumière, ne laisse pas Dieu lui ouvrir les yeux, est celui-là même qui traitera son prochain avec orgueil et injustice »<sup>[3]</sup>.

Ainsi, le pharisien est incapable de définir pourquoi il a besoin de la miséricorde de Dieu. Et ce n'est pas un mince problème, car seule la miséricorde divine peut nous amener au but – elle peut nous sauver – et non nos seules forces.

La question soulevée par le rejet de la prière du pharisien est également soulevée par d'autres paroles de Jésus : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt 9,13). Mais on peut se demander : « Qu'en est-il des justes ? Faut-il rechercher positivement le péché pour être appelé par Jésus ? » D'une certaine manière, saint Paul répond à cette question : « Allons-nous demeurer dans le péché pour que la grâce se multiplie ? Pas du tout ! Puisque nous sommes morts au péché, comment pourrions-nous vivre encore dans le péché ? » (Rm 6,1-2). Il s'agirait donc d'une approche qui pervertit la logique de ce que le Seigneur veut. Le péché n'est jamais souhaitable, mais « si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (1Jn 1,8). Et ce qui est crucial, ce n'est pas le péché dans l'abstrait, mais le mien dans le concret. Autrement dit, soit je découvre *mon indigence*, soit je ne m'ouvre pas à la miséricorde de Dieu, qui seule peut me sauver.

De ce point de vue, l'avantage du publicain n'est pas son péché, mais la clameur générale de son environnement qui lui rappelle qu'il est pécheur. Son dénuement est évident, public, proclamé. Son seul recours est : « Mon Dieu, aie pitié de moi ». Le publicain nous montre la voie à suivre : « [Agir] en personne humble, sûr[e] uniquement d'être un pécheur qui a besoin de pitié. Si le pharisien ne demandait rien parce qu'il avait déjà tout, le publicain ne peut que mendier la miséricorde de Dieu. Et cela est beau : mendier la miséricorde de Dieu ! Se présentant *les mains vides*, le cœur nu et se reconnaissant pécheur, le publicain nous montre à tous la condition nécessaire pour recevoir le pardon du Seigneur. À la fin, c'est précisément lui, si méprisé, qui devient une icône du véritable croyant »<sup>[4]</sup>.

### **Le dénouement inattendu**

Et enfin, quand on veut tirer les conséquences de tout cela, vient le *coup de théâtre*, la surprise finale. Le pharisien regarde le publicain, il le méprise... et je m'aperçois que je méprise le pharisien parce qu'il méprise le publicain ! Je découvre avec surprise que la référence à ceux « qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres » ne s'adresse pas seulement à des personnages d'une autre époque, mais qu'elle a pour fonction de mettre en garde contre une menace concrète et continue pour celui qui veut se mettre du côté de Dieu.

Celui qui lit régulièrement l'Évangile est en principe vitalement plus proche d'un pharisien que d'un publicain. Il y a de fortes chances qu'il ne soit pas un criminel, qu'il ne commette pas d'outrages flagrants, qu'il ne mène pas un style de vie malhonnête ou contraire à l'idéal chrétien. Il est donc très intéressant de se rappeler que Jésus n'affronte pas les pharisiens parce qu'il les déteste, mais parce qu'il les aime. L'amour infini et concret de Dieu manifesté en Jésus-Christ n'est pas venu sur terre pour dénoncer les méchants par dépit. Il est venu nous révéler la hauteur et la profondeur d'un Amour dont nous avons grand besoin. Et parfois, une réprimande peut être un bon instrument pour nous ouvrir les yeux, afin que nous reconnaissions que nous sommes dans le besoin devant Dieu.

Il n'y a pas lieu de penser que le pharisien est mauvais, pervers et dans le déni de ses misères. Il ne les voit tout simplement pas ! Et en contemplant cette histoire que Jésus nous raconte, il est urgent de demander au Seigneur de nous faire voir nos fragilités. « Si Dieu privilégie l'humilité, ce n'est pas pour nous avilir : l'humilité est plutôt la condition nécessaire pour être relevés par Lui, afin de faire l'expérience de la miséricorde qui comble nos vides. Si la prière de l'orgueilleux n'atteint pas le cœur de Dieu, l'humilité du misérable l'ouvre pleinement. Dieu a une faiblesse : la faiblesse des humbles. Devant un cœur humble, Dieu ouvre entièrement son cœur »<sup>[5]</sup>.

<sup>[1]</sup> *Sillon* n° 635.

<sup>[2]</sup> Pape François, Homélie, 27-X-2019.

<sup>[3]</sup> *Quand le Christ passe*, n° 71.

<sup>[4]</sup> Pape François, Audience 1-VI-2016.

<sup>[5]</sup> *Ibid.*

## " Entrez dans la vie " : Avec le jeune homme riche.

La vie n'est pas un film. Il n'y a pas de réalisateur qui dise aux acteurs ce qu'ils doivent faire, ou qui transforme l'intrigue pour qu'elle se termine comme il le souhaite. Dieu veut que nous soyons les protagonistes de notre film.

Il est certain qu'il le suivait depuis des jours, qu'il l'observait en silence. Mais cette fois, il n'en pouvait plus. Il avait dû voir tant de choses en si peu de temps que son cœur ne pouvait plus retenir son désir de s'approcher, de finir de vérifier ce qu'il pressentait depuis un certain temps.

Jésus avait quitté la Galilée pour s'installer en Judée, de l'autre côté du Jourdain. Comme à son habitude, il se mit à enseigner les foules et à guérir les malades qui s'approchaient de lui. De nombreuses personnes commencèrent aussi à lui apporter des enfants pour qu'Il les bénisse.

Cet élan d'affection a peut-être été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Il n'y avait jamais eu autant de cohérence entre les paroles et les actes, autant d'amour prêché et pratiqué. Il fallait qu'il lui parle, mais il manquait d'occasions, car il ne savait pas s'il serait à nouveau aussi proche de lui. Aussi, lorsqu'il vit Jésus "il accourut, et se jetant à genoux devant lui" (Mc 10,17).

### **À la recherche d'une réponse**

Il s'agissait d'un jeune homme élégant et riche. À travers ses paroles et ses attitudes, nous pouvons sentir, en outre, qu'il était à la recherche de l'amour qui donnerait un sens à tout ce qu'il faisait. Il est inhabituel qu'une personne riche et élégante se prosterne devant une autre personne. Mais la soif existentielle qui le consumait était telle qu'il se souciait peu de la forme ou de ce que les autres pouvaient penser de lui. Il avait besoin d'une réponse satisfaisante à la question de sa vie : "Bon Maître, que puis-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Il brûlait du désir de trouver ce qui était vraiment bon. Il sait faire le premier pas : se mettre à genoux devant Dieu. "La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé Jésus-Christ" (Jn 17,3).

Il est probable que la foule présente ait été surprise en voyant la scène. Elle attendait de voir la réaction de Jésus face à un tel geste d'humilité. La première réponse du Seigneur met l'accent non pas sur ce que fait l'homme, mais sur ce que fait son Père : "Pourquoi me qualifier de bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul" (Lc 18,19). C'est précisément la bonté de Dieu, et non celle de l'homme, qui ouvre les portes. C'est la grâce divine qui nous transforme et nous permet d'habiter dans sa maison. Mais vivre dans la maison du Père exige logiquement d'adopter les règles de la maison : "Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements" (Mt 19,17).

La réponse de Jésus n'est pas une découverte, mais un rappel : "Tu connais les commandements" (Lc 18,20). À notre empressement pour chercher des réponses originales, il répond en nous indiquant le chemin que nous connaissons déjà. C'est comme si le Seigneur nous indiquait : "Ce que j'ai dit avant est ce que je dis maintenant". Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et à jamais (cf. He 13,8).

Parfois, nous pensons qu'il faut faire quelque chose d'extraordinaire pour trouver le bonheur. Pourtant, le Seigneur nous montre que la plénitude se trouve d'une manière plus simple que nous ne le pensons. "Tu étais avec moi, mais je n'étais pas avec toi..."<sup>[1]</sup>. Mais le jeune homme n'était pas satisfait.

Mais le jeune homme n'était pas satisfait. Jésus lui avait dit quelque chose qu'il savait déjà, mais il avait besoin de plus : "J'ai observé toutes ces choses depuis ma jeunesse" (Lc 18,21). Il avait une grande familiarité avec les choses de Dieu, mais il était encore inquiet. C'est peut-être cette proximité qui l'a poussé à chercher la réponse ultime, car celui qui s'abreuve à la vraie source en voudra toujours plus. "Tu es comme une mer profonde dans laquelle plus je cherche, plus je trouve, et plus je trouve, plus je te cherche"<sup>[2]</sup>.

C'est alors que "Jésus, l'ayant regardé, l'aima" (Mc 10,21). Son cœur brûle de ramener cette âme à lui. Il reconnaît son désir de plénitude et l'inquiétude qui l'a conduit à se prosterner devant lui. Ce n'était pas n'importe quel regard : c'était le regard d'un homme amoureux, prêt à donner sa vie pour l'autre. C'est pourquoi le regard de Jésus changera à jamais la vie de ce jeune homme, qui se sait infiniment aimé.

Enfin, le Seigneur décide d'offrir au garçon la réponse qui pourrait satisfaire son désir d'éternité. "Il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi" (Mc 10,21). Il s'agit d'un changement radical de perspective. Il ne s'agit pas de réfléchir à la manière de mériter l'éternité, mais d'imiter le Seigneur en vivant librement sur la terre. "C'est l'appel à une plus grande maturité, à passer des préceptes observés pour les récompenses à l'amour libre et total. Jésus vous demande de vous défaire de tout ce qui alourdit le cœur et entrave l'amour. Ce que Jésus propose, ce n'est pas tant un homme dépouillé de tout qu'un homme libre et riche en relations. Si le cœur est encombré de biens, le Seigneur et le prochain deviennent une chose parmi d'autres. Le fait de trop avoir et de trop vouloir étouffe notre cœur et nous rend malheureux et incapables d'aimer"<sup>[3]</sup>.

### **Le vertige de s'envoler**

Les paroles de Jésus résonnent comme un coup de tonnerre au cœur du jeune homme. Il lui semble que le soleil se lève en lui et que, soudain, la nuit la plus sombre s'installe. Sa volonté et son intelligence, qui aspirent à trouver le sens de l'existence, sont déconcertées. Son esprit est comme assommé.

Jusqu'à ce moment-là, tout allait bien. Mais dès que Dieu lui a demandé son cœur et, avec lui, tout ce qu'il y avait en lui, il n'a plus su quoi dire. Le silence s'installe. Jésus continuait à le regarder avec amour, attendant une réponse. Le jeune homme a regardé dans ces yeux et y a vu tout ce à quoi il aspirait : un avenir plein de paix, de bonheur, d'éternité. Dans ce regard, il a compris jusqu'où il pouvait voler, mais il a aussi ressenti le vertige de ceux qui s'envolent : adieu à la terre ferme, à la sécurité. Bref, tout ce qui lui procurait un certain bien-être, mais qui en même temps l'enchaînait. Après tout, tout cela ne pouvait pas satisfaire son désir d'accomplissement. Jésus l'invite donc à se défaire de ces chaînes, mais il préfère la sécurité de la cellule.

Ses yeux se remplissent de larmes. Le Maître n'ajoute rien : il lui tend simplement la main pour qu'il se lève et l'accompagne. Il n'a pas expliqué où, ni pour combien de temps. Il lui dit seulement "suis-moi". Il lui demande de lui faire confiance, de comprendre que c'est la seule chose qui compte.

Le jeune homme ne s'était pas soucié que les autres le voient à genoux, car auparavant, il n'avait d'yeux que pour Jésus. Mais maintenant, il a commencé à avoir honte. Il baisse la tête, parce qu'il ne veut pas accepter ce que ce regard aimant lui propose, et il se relève de terre avec regret. Il ne veut pas prendre la main de Jésus, car il craint qu'elle ne le pousse à lâcher d'autres choses. Il jette un dernier coup d'œil latéral sur le Maître et, dans ce dernier échange de regards, il sent de la part de Jésus une confiance encore inconditionnelle en lui ; lui, de son côté, a déjà pris sa décision. Il se retourne et "s'en alla tout triste, car il avait beaucoup de biens" (Mc 10,22).

Il n'a pas voulu tourner la tête. S'il l'avait fait, il se serait rendu compte que Jésus le regardait jusqu'au dernier moment, jusqu'au tournant de la route où il a été perdu de vue. Comme dans beaucoup de films, le spectateur garde l'espoir qu'il reviendra en courant, qu'il embrassera Jésus, qu'il se rendra compte que "Ce qui est nécessaire pour atteindre le bonheur, ce n'est pas une vie facile, mais un cœur plein d'amour"<sup>[4]</sup>. Mais non, il ne revient pas.

### **La promesse du Seigneur**

Alors que Jésus le regarde partir, les témoins de la scène restent silencieux. Les apôtres, qui avaient entendu ce même "suis-moi", notent avec une force particulière la douleur qui se lit sur le visage du Maître. Puis ils se réjouissent d'avoir laissé Jésus entrer dans leur vie, de lui avoir dit oui. Et ils ont aussi été témoins de sa joie devant la présence constante des Douze et des saintes femmes.

Enfin, lorsque la silhouette du jeune homme riche, abattu et marchant péniblement, se perd dans le lointain, Jésus soupire et dit : "Qu'il est difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu" (Lc 18,24). Le Seigneur n'a rien contre les riches ; sa plainte s'adresse plutôt à ceux qui croient que seule l'abondance de biens peut apporter le vrai bonheur. " La véritable pauvreté ne consiste pas à ne rien posséder, mais à être détaché des choses, à renoncer volontairement à l'esprit de possession. — C'est pourquoi il y a des pauvres vraiment riches. Et inversement"<sup>[5]</sup>.

Pierre ne peut s'empêcher d'intervenir. Certes, les apôtres n'avaient pas été témoins jusqu'alors d'un refus aussi catégorique à l'appel de Jésus. En fait, ils avaient vu le contraire : des personnes qui avaient exprimé leur désir de le suivre et que le Seigneur avait invitées à rester chez elles (cf. Mc 5,19). C'est pourquoi, constatant le contraste entre ce que le jeune homme avait fait et ce qu'ils avaient décidé eux-mêmes, Pierre voulut savoir quelle était la différence entre dire oui et dire non : "Voici que nous avons tout quitté pour te suivre : qu'avons-nous à attendre ? (Mt 19, 27).

Jésus a alors donné une réponse qui a bouleversé les cœurs à travers les siècles. Des paroles qui ont réconforté les disciples, qui ont été le moteur des folies d'amour des saints. Une promesse comme celle que Yahvé a faite à Abraham, à qui il a aussi demandé de tout quitter, même son propre fils : "Quiconque aura quitté des maisons, ou des frères, ou des sœurs, ou un père, ou une mère, ou une femme, ou des enfants,

ou des champs, à cause de mon nom, il recevra le centuple et possédera la vie éternelle" (Mt 19,29).

La vie éternelle. C'est exactement ce que le jeune homme riche recherchait. Après tout, c'est ce à quoi nous aspirons tous. Mais Jésus va plus loin : personne ne peut avoir de rêves plus grands que ceux de Dieu. Nos aspirations et nos désirs les plus élevés sont loin de correspondre à ce que le Seigneur veut nous donner. Tout comme Salomon a demandé la sagesse et l'a obtenue, ainsi que tout ce à quoi il a renoncé (cf. 1 Rois 3,1-15), ceux qui suivent Jésus reçoivent tout ce à quoi ils aspirent et bien plus encore. "Non ! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien – absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non ! Dans cette amitié seulement s'ouvrent tout grand les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère.... Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ – et vous trouverez la vraie vie."<sup>[6]</sup>

<sup>[1]</sup> Saint Augustin, Confessions, Livre 7, 10, 18, 27.

<sup>[2]</sup> Extrait du Dialogue de sainte Catherine de Sienne sur la divine Providence, chapitre 167.

<sup>[3]</sup> François, Message, 29 juin 2021.

<sup>[4]</sup> Saint Josémaria, Sillon, n° 795.

<sup>[5]</sup> Saint Josémaria, Chemin, n° 632.

<sup>[6]</sup> Benoît XVI, Homélie, 24 avril 2005.

[Sommaire](#)

## Le désir de voir Dieu. La rencontre avec Zachée

Jésus vient d'arriver dans la ville de Jéricho (cf. Lc 19, 1-9). Dès qu'il franchit la porte, la nouvelle se répand parmi les habitants : « C'est le Maître, il est venu ! » Tout le monde veut le voir et l'entendre. Parmi eux se trouve Zachée. C'est un homme important, riche et chef des collecteurs d'impôts. C'est pourquoi il n'est pas tenu en haute estime, car il collabore avec les autorités d'invasion pour collecter les impôts. Néanmoins, il est là, dans la foule, essayant de se faire une place pour essayer d'apercevoir Jésus. Mais il a un problème : il est de petite taille. Quelle que soit la distance qu'il parcourt, il y aura toujours une personne plus grande que lui qui l'empêchera de voir.

Impuissant, Zachée trouve un plan B. Plus loin sur la route, il y a un arbre. Là, du haut de la cime, il pourra regarder Jésus sans problème. Alors qu'il doit normalement sauver les apparences eu égard à sa charge, il n'hésite pas à faire quelque chose qui pourrait être considéré comme absurde, car il sait que « le ridicule n'existe pas pour qui agit au mieux »<sup>[1]</sup>. Il court en avant de la foule et grimpe au sycomore. C'est dire à quel point son désir de rencontrer le Maître est grand. Il n'a pas l'intention de s'arrêter devant les difficultés. Il est prêt à sacrifier jusqu'à son propre honneur, à être vu courant avec agitation, grimpant et se penchant à travers les branches. Son intérêt à voir Jésus va bien au-delà de la curiosité humaine ; ce que Zachée recherche, plus ou moins consciemment, c'est la vérité. Il cherche avant tout la vérité de sa propre vie.

### **Un point de vue impartial**

Arrivé au sycomore, Jésus lève les yeux et regarde le publicain. Zachée fixe son regard dans les yeux du Maître. Il ne s'agit plus seulement de le regarder depuis l'arbre, comme un objet d'étude, mais de se regarder l'un l'autre. Peut-être quelqu'un de l'entourage a-t-il ironisé sur l'attitude de ce personnage : « Regardez, c'est Zachée, ce grand chef des publicains, qui grimpe à un arbre comme un enfant ». Mais le Christ se joue des étiquettes. Il ne voit pas en Zachée un traître, mais une âme assoiffée de Dieu. C'est pourquoi il pose son regard sur lui. « Ce *regard* de Jésus qui est très beau, qui voit l'autre, quel qu'il soit, comme le destinataire de l'amour, est le prélude de la passion évangélisatrice »<sup>[2]</sup>. Zachée, qui ne se soucie pas de ce que pensent les autres, se sent regardé par Jésus. Il n'a pas peur de laisser le Seigneur voir l'intérieur de son âme. Zachée est donc une âme qui veut prier : se regarder à travers les yeux miséricordieux de Jésus. C'est le début de sa conversion.

Émerveillé par le regard de Jésus, Zachée entend ces mots : « descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeurer dans ta maison » (Lc 19, 5). Ses attentes sont dépassées. Quelques minutes auparavant, il se contentait de voir le Maître ; il n'aurait jamais imaginé que Jésus s'arrêterait, le regarderait dans les yeux et prononcerait son propre nom. Mais la joie va encore plus loin : il lui demande de l'héberger dans sa maison ! « Le Christ, dans sa sagesse divine, connaît nos besoins et (...), par sa toute-puissance, il peut faire davantage et va plus loin que nos désirs. Le Seigneur voit bien au-delà de notre pauvre logique, et il est infiniment généreux !

»<sup>[3]</sup>. Il connaît l'empressement persévérant de Zachée à le voir, et il se laisse donc lui-même regarder. Mais il ne s'arrête pas là : il le regarde, l'interpelle et lui dit qu'il veut entrer dans sa maison. Le désir sincère d'une âme de le chercher suffit pour que Jésus s'approche d'elle : « Où est ton désir de Dieu ? Car c'est cela la foi : avoir le désir de trouver Dieu, de le rencontrer, d'être avec lui, d'être heureux avec lui »<sup>[4]</sup>.

La réponse de Zachée à la demande de Jésus ne se fait pas attendre. Il descend de l'arbre au plus vite et reçoit le Seigneur dans sa maison « avec joie » (Lc 19, 6). Cette joie est la réaction logique après avoir intensément désiré la proximité du Seigneur. Comme il allait se mettre en quatre pour le recevoir ! Il aurait les expressions de respect et de gratitude qui contribuent à créer une atmosphère de cordialité et de joie. Il serait aussi attentif aux paroles que le Maître prononcerait. Car seuls ceux qui cherchent la vérité sont capables d'accueillir les enseignements du Seigneur et de les confronter à leur vie. En revanche, ceux qui avancent avec des schémas préconçus, comme certains juifs de l'époque, remarquent seulement que Jésus a fait quelque chose d'*impardonnable* : entrer dans la maison d'un chef des publicains. C'est pourquoi ils commencent tous à murmurer entre eux (cf. Lc 19, 7). « Dieu ne se laisse pas conditionner par nos préjugés humains, mais il voit en chacun une âme à sauver et il est spécialement attiré par celles qui sont considérées comme perdues et qui se considèrent comme telles. Jésus Christ, incarnation de Dieu, a manifesté cette immense miséricorde, qui n'enlève rien à la gravité du péché mais vise toujours à sauver le pécheur, et à lui offrir la possibilité de se racheter, de recommencer à zéro, de se convertir »<sup>[5]</sup>.

### **Une décision d'amour**

Zachée est profondément reconnaissant envers Jésus. La vérité est si claire, le Seigneur a été si bon en daignant entrer dans sa maison, même sans qu'il le demande, que Zachée est profondément ébranlé en lui-même. C'est le moment de la conversion. Et dans ce climat de joie, il déclare : « Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus » (Lc 19, 8).

Personne ne lui a jamais demandé un tel acte de générosité. Il décide de le faire parce qu'il en a envie. Il ne se sent pas contraint : c'est lui qui prend librement cette décision. Il ne pense pas faire quelque chose de contraire à ce qu'il aimerait vraiment faire. Lui qui est habitué à tenir des comptes économiques, il ne s'arrête pas à des calculs mesquins parce qu'il ne se sent pas obligé de répondre à une demande, mais il prend simplement l'initiative. Et ce qu'il décide ne lui paraît pas héroïque, parce qu'il est dans l'admiration de la bonté du Seigneur et que, par conséquent, tout lui paraît peu de chose. Il ne se propose pas de donner quelque chose, mais de *se donner lui-même*, parce que ce qu'il a décidé de faire, c'est d'aimer, c'est-à-dire de correspondre à l'amour du Seigneur. Zachée, plus que d'être généreux, a simplement commencé à vivre une vie d'amour.

« Librement, sans aucune contrainte, parce que j'en ai envie, je me décide pour Dieu. Et je m'engage à servir, à transformer mon existence en un don aux autres, par amour de mon Seigneur Jésus »<sup>[6]</sup>. Il est clair qu'un tel acte ne peut être accompli que si l'on est heureux de le faire : Zachée le fait parce qu'il est joyeux, reconnaissant et émerveillé, et cela le remplit d'un bonheur bien plus grand que celui qu'il avait obtenu par la seule richesse. On a dit à juste titre que la joie « n'est pas une vertu

distincte de la charité, mais un certain acte et un effet de celle-ci »<sup>[7]</sup>. Par conséquent, le *fait de savoir que nous sommes libres d'aimer* « nous conduit à ressentir dans notre âme la joie et, avec elle, la bonne humeur »<sup>[8]</sup>. Ceux qui ont fait le choix de se donner sont joyeux : « Le mot “heureux” ou “bienheureux”, devient synonyme de “saint”, parce qu’il exprime le fait que la personne qui est fidèle à Dieu et qui vit sa Parole atteint, dans le don de soi, le vrai bonheur »<sup>[9]</sup>.

### **La joie de réjouir le Seigneur**

Face à la déclaration surprenante du chef des publicains, certains convives pensent peut-être que ce qu'il vient de dire ne correspond pas à la logique humaine. Mais Jésus, ému, affirme : « Aujourd’hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d’Abraham. En effet, le Fils de l’homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19, 9-10).

La réponse du Seigneur n'est pas le constat froid d'un fait. Jésus est un homme réel et, en tant que tel, il a des sentiments. À plusieurs reprises, les Évangiles s'arrêtent pour les décrire : il compatit avec les foules qui sont comme des brebis sans berger (cf. Mt 9, 36), il est indigné par les marchands qui font du commerce dans le temple (cf. Jn 2, 14.17), il s'attriste du malheur de la veuve qui a perdu son fils unique (cf. Lc 7, 11.17), il est ému par la veuve qui met ses deux piécettes dans le trésor du Temple (cf. Mc 12, 41-44), il pleure la mort de son ami Lazare (cf. Jn 11, 35).

Dans cette situation aussi Jésus a dû être profondément ému. Le Seigneur a vu le changement dans la vie de Zachée et sa générosité, mais il a aussi vu comment l'Esprit Saint avait travaillé dans l'âme de ce pécheur. Si Zachée est capable de formuler un tel dessein, c'est parce que le Paraclet l'a inspiré. Jésus voit la merveille de l'action divine qui pousse et aide l'homme, en respectant sa nature libre. S'il semble que l'initiative vienne de l'homme qui décide de se convertir, en réalité l'appel divin à la conversion est antérieur ; l'action silencieuse de l'Esprit Saint dans l'âme de Zachée, qui le pousse à grimper sur l'arbre, est antérieure.

Jésus, qui voit tout cela, est ravi. Il fallait le voir sur son visage, dans le timbre de sa voix, dans ses yeux brillants d'émotion. Et Zachée l'a senti. A la joie d'avoir vu Jésus, de l'avoir écouté, d'avoir vu comment il l'a pris en considération au point d'entrer dans sa maison, s'ajoute maintenant la joie d'avoir pu rendre le Seigneur heureux. Réjouir Dieu et se réjouir avec Dieu, que demander de plus ?

<sup>[1]</sup> *Chemin*, n° 392.

<sup>[2]</sup> Pape François, *Audience*, 11-I-2023.

<sup>[3]</sup> *Forge*, n° 341.

<sup>[4]</sup> Pape François, *Homélie*, 12-III-2018.

<sup>[5]</sup> Benoît XVI, *Angélus*, 31 octobre 2010.

<sup>[6]</sup> *Amis de Dieu*, n° 35.

<sup>[7]</sup> Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q.28, a.4.

[8] Mgr Fernando Ocáriz, *Lettre pastorale*, 9-I-2018, n° 6.

[9] Pape François, *Gaudete et exsultate*, n° 64.

## Sommaire

## Au bord du chemin : L'aveugle Bartimée

Parmi les nombreuses possibilités techniques dont dispose le réalisateur d'un film, se trouve celle d'adopter le point de vue d'un personnage, c'est-à-dire de présenter les scènes en se mettant à sa place et en reproduisant sa perception des choses. Par exemple, si l'on filme un dialogue entre deux personnes, la caméra peut se borner à offrir une perspective externe en montrant les deux interlocuteurs à une certaine distance, ou bien alterner un premier plan de l'un ou de l'autre, pour voir leurs réactions, ou bien se concentrer sur un seul, en montrant ses gestes et en laissant entendre ce qu'il pense.

De même, l'auteur d'une histoire peut la raconter de manière externe, sans adopter la position d'aucun personnage, ou bien il peut nous présenter les choses telles que les voit ou les entend l'un d'entre eux. Quand saint Josémaria conseillait d'entrer dans l'Évangile « comme un personnage de plus », il voulait nous encourager à lire les textes comme si nous étions présents dans la scène. Parfois, le récit lui-même nous aide à y entrer, précisément lorsque l'action est racontée en adoptant le point de vue de l'un des personnages.

Il y a des passages de l'Évangile qui se prêtent à être vus sous l'angle de ces techniques cinématographiques. Nous pouvons imaginer la guérison de Bartimée (Mc 10, 46-52) en nous demandant : Où pourrait être située la caméra ? Quel genre de plan pourrait être utilisé ? Sur qui se ferait le cadrage ? Quel serait le parcours ? Ainsi, en regardant cette scène comme un film, nous découvrirons peut-être certains aspects auxquels nous n'avions pas prêté attention.

### **En sortant de Jéricho**

Saint Marc introduit l'épisode en disant que Jésus et ses disciples « arrivent à Jéricho », ville située dans la vallée du Jourdain, et à vingt cinq kilomètres de Jérusalem où se rend Jésus. Sans rien nous dire de ce qu'il a pu faire dans cette ville, l'évangéliste ajoute aussitôt : « Et tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, un mendiant aveugle, Bartimée, le fils de Timée, était assis sur le bord de la route » (Mc 10, 46). Nous pouvons imaginer la situation comme s'il s'agissait d'une scène filmée à quelques dizaines de mètres, de telle sorte qu'elle parvienne à cadrer deux personnes qui ne sont pas ensemble : d'une part, on voit le Seigneur qui sort de la ville entouré de beaucoup de monde ; de l'autre, on distingue un aveugle qui demande l'aumône au bord du chemin. Jésus est en mouvement, tandis que l'aveugle est assis. On peut aussi imaginer une succession d'images : d'abord le Maître et la foule ; ensuite la caméra se déplace le long du chemin jusqu'à ce qu'elle s'arrête pour donner un gros plan de l'aveugle. L'indication de son prénom –Bartimée- suivi de sa traduction –fils de Timée- accentue sa singularité. Peut-être y a-t-il aussi une pointe d'ironie, car Timée signifie *respectable, estimé*.

La caméra opte alors pour un gros plan de l'aveugle. Peu à peu, elle se rapproche de lui jusqu'à ce qu'il soit possible de distinguer sa voix : « Apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : "Jésus, fils de David", aie pitié de moi ! » (Mc 10,47). Dès qu'il apprend qui est la cause de l'agitation qu'il perçoit, Bartimée réagit par un

cri qui n'est pas seulement une demande de miséricorde, mais, aussi un aveu : il a entendu " Jésus de Nazareth", mais il le proclame "Fils de David", annonçant par avance les acclamations de la foule quand le Seigneur entrera à Jérusalem.

Bartimée reste au centre de la scène. La narration nous a mis dans la peau de notre personnage, de sorte que maintenant non seulement nous le voyons de près, mais nous entendons également la même chose que lui : une grande effervescence, le tumulte de la foule qui approche, le bruit des pas sur le sable du chemin. Nous commençons à entendre aussi les cris de ceux qui essaient de le faire taire : « Tais-toi ! Cesse de déranger le Maître ! Reste à ta place ! »

Nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi les gens ne voulaient pas que Bartimée ouvre la bouche. Mais lui ne renonce pas et répète son cri avec encore plus de force, si c'est possible : « Fils de David, aie pitié de moi ! » (Mc 10,48)

Nous ignorons ce qu'il attend exactement de Jésus, bien que nous puissions le deviner. Nous ne savons pas non plus ce qui lui permet de le reconnaître comme Messie. Quoiqu'il en soit, son comportement nous montre un homme qui n'est ni peureux ni lâche. Il ne se laisse pas impressionner par l'environnement. Il sait que le Messie attendu va passer devant lui, et il ne peut pas laisser échapper une pareille occasion. « Les gens me disent de me taire ? C'est impossible ! » Pour Bartimée, le désir de crier est plus fort que celui de se taire par crainte du qu'en dira-t-on. « Toi que voilà arrêté au bord du chemin de la vie qui est si courte, n'as-tu pas envie de crier toi aussi ? Toi qui manques de lumières, toi qui as besoin de nouvelles grâces pour te décider à rechercher la sainteté, ne ressens-tu pas un besoin irrésistible de crier: " Jésus, Fils de David, aie pitié de moi " ? Une belle oraison jaculatoire à répéter souvent » [1].

### **Un frémissement du cœur**

La caméra fait un mouvement rapide pour nous montrer le Seigneur, qui a entendu les cris, et qui s'arrête : « Jésus s'arrêta et dit : " Appelez-le" » (Mc 10,49). Le Maître a entendu cette supplique pleine de foi et il demande qu'on lui amène l'aveugle : il veut lui parler, l'écouter, savoir ce qu'il veut. Alors que la réaction de ceux qui l'entourent est de faire taire l'aveugle, Jésus répond en l'appelant. Cela ne le dérange pas que nous lui demandions de l'aide, parce qu'il est justement venu pour nous sauver.

Par un rapide retour de plan, nous revenons à l'endroit où se trouve assis Bartimée et, comme lui, nous entendons qu'il est invité à rejoindre Jésus : « Ils appellent donc l'aveugle et ils lui disent : " Confiance, lève-toi, il t'appelle" » (Mc 10, 49) Le Pape nous aide à imaginer ce qu'a dû ressentir Bartimée à ce moment-là : « Alors un frémissement traverse le cœur parce qu'on se rend compte que l'on est regardé par la Lumière, par cette chaude lumière qui nous invite à ne pas rester enfermés dans nos propres aveuglements obscurs. La proximité de Jésus permet de sentir que, loin de Lui, il nous manque quelque chose d'important. Elle nous fait sentir que nous avons besoin de salut et c'est le début de la guérison du cœur ». [2]

Après l'appel de Jésus, la vivacité du récit s'accroît et le rythme de l'action s'accélère : Bartimée –nous dit-on- « jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus » (Mc 10, 50). Pour comprendre l'importance de ce geste, il convient de rappeler un précepte de la loi de Moïse sur les prêts sur gage ; « Si tu as pris en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras au coucher du soleil, car il n'a pas d'autre couverture, rien

d'autre que ce manteau pour se couvrir ; sinon, comment dormira-t-il ? » (Ex 22,25-26). Son manteau était la demeure de cet aveugle, l'espace où il se couchait pour la nuit. Et pourtant, à l'appel du Seigneur, il n'hésite pas à abandonner la seule chose qu'il possède. « N'oublie pas cela : pour atteindre le Christ, le sacrifice est indispensable ; il faut se défaire de tout ce qui encombre », [3] dit saint Josemaria. Ce détail du manteau, petit en apparence, nous invite à nous demander : quelle est ma réaction quand je vois que Jésus me demande quelque chose ?

### **Face à face**

Nous ne voyons pas le chemin parcouru par Bartimée entre le moment où il se lève d'un bond et celui où il rejoint le Seigneur. Son mouvement a été si rapide que la caméra le montre immédiatement à côté du Christ. Jésus lui demanda : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » (Mc 10,51). Il avait adressé la même question à Jacques et Jean dans l'épisode qui précède (cf. Mc 10,36), mais il n'avait pas exaucé la demande des deux frères – s'asseoir à sa droite et à sa gauche dans son royaume – parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. Comment va réagir le Maître cette fois-ci ?

« " Rabbouni, que je voie ", lui répondit l'aveugle ». Il ne demande pas d'argent, comme il le faisait habituellement sur le bord du chemin, mais un cadeau beaucoup plus gros et difficile. La demande de Bartimée, la miséricorde qu'il réclame à grands cris au Fils de David, consiste à retrouver la vue. De nouveau, il s'adresse spontanément au Seigneur, lui parle avec simplicité, dit ce qu'il pense sans détours. C'est avec ces mêmes paroles que saint Josémaria pria plusieurs fois le Seigneur. « N'as-tu pas été un jour comme cet aveugle de Jéricho ? Je ne peux oublier que, méditant ce passage, il y a bien des années, et comprenant que Jésus attendait de moi quelque chose, quelque chose que j'ignorais ! je me suis composé des oraisons jaculatoires : "Seigneur, que veux-tu ? Qu'attends-tu de moi ? " Je pressentais que le Seigneur me cherchait pour quelque chose de nouveau et ce *Rabbouni, ut videam* – Maître, que je voie- m'amena à supplier le Christ, à lui adresser sans relâche cette prière : " Seigneur que s'accomplisse ce que tu veux "». [4]

### **Un avant et un après**

Jésus écoute la demande de l'aveugle et ne la repousse pas : « Il lui dit alors : " Va, ta foi t'a sauvé". Et à l'instant même, il retrouva la vue » (Mc 10,52). La déclaration de Jésus nous révèle le point le plus important de l'épisode, parce qu'elle éclaire avec autorité la conduite de Bartimée. Sa persévérance dans la prière, sa rapidité à répondre à l'appel et son détachement de tout ce qu'il possède n'étaient pas la conséquence d'un caractère irréfléchi, d'ambitions personnelles ou d'un désir de se mettre en vedette, mais de sa foi. C'est pourquoi, nous ne sommes pas surpris par la phrase qui termine le récit de saint Marc : « Et il suivait Jésus sur la route » (Mc 10,52). La foi qui a incité Bartimée à demander avec insistance et à surmonter les difficultés l'amène finalement à devenir un disciple qui suit Jésus sur la route qui monte de Jéricho à Jérusalem, route qui conduit à la croix.

« Le suivre sur le chemin. Tu as compris ce que le Seigneur te proposait et tu as décidé de l'accompagner sur le chemin. Tu t'efforces de mettre tes pas dans les siens, de revêtir la robe du Christ, d'être le Christ lui-même : En effet ta foi, foi en la lumière que le Seigneur te donne doit être opérante et empreinte de sacrifice. Telle est la foi qu'il attend de nous : nous devons avancer à son rythme, en œuvrant avec générosité, en déracinant et en jetant au loin tout ce qui entrave notre marche ». [5]

Quelle a dû être la vie de Bartimée après cette rencontre ! L'Évangile ne nous reparaît pas de lui, mais nous pouvons imaginer qu'il y a eu dans sa vie un avant et un après. Il ne devait plus demander l'aumône au bord de la route, mais aller à la rencontre des gens pour leur raconter ce qu'avait représenté dans sa vie ce moment avec Jésus. Si auparavant il n'arrivait pas à se taire quand il savait que le Messie était tout proche, que n'a-t-il pas dû faire après avoir été appelé et guéri par le Maître ? « Nous aussi, dit le Pape, quand nous nous approchons de Jésus, nous voyons à nouveau la lumière qui nous permet de regarder l'avenir avec confiance, nous retrouvons la force et le courage de nous mettre en chemin ». [6]

D'après *Juan Carlos Ossandón*

[1] *Amis de Dieu*, n°195.

[2] Pape François, Homélie, 4 mars 2016.

[3] *Amis de Dieu*, n° 196.

[4] *Ibid.*, n° 197.

[5] *Ibid.*, n° 198.

[6] Pape François, Homélie, 4 mars 2016.

[Sommaire](#)

# "Un parfum pour l'éternité" l'onction de Béthanie

La Passion du Seigneur est imminente. Jésus est à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux (cf. Jn 12,1-11; Mt 26,6-13). Lazare, mort et déjà ressuscité, est à ses côtés, profitant de ce qui était peut-être la dernière rencontre avec son bon ami. Marthe et Marie sont également là, ainsi que quelques disciples. Marthe, comme souvent, cherche à contenter Jésus, bien que cette fois-ci elle ne soit pas l'hôtesse. Marie, quant à elle, aide sa sœur, mais son cœur et son imagination tournent autour de nombreux problèmes rencontrés ces derniers temps. D'après les paroles de Jésus et avec une intuition pénétrante, elle comprend peut-être que cette rencontre est différente de toutes les autres.

## **Un amour sans calcul**

Ce soir-là, les pensées de Marie se tournent vers Jésus. Tout en elle est gratitude. L'amitié suscite toujours un sentiment de gratitude et l'amitié avec Dieu, à plus forte raison ! Combien de réconfort, de compagnie lui avait donné le Seigneur ! Elle avait échangé avec lui tant de conversations et, tout récemment, il avait fait revenir son frère Lazare d'entre les morts. "Comment puis-je être reconnaissante pour tant de bonté, et que puis-je faire de plus pour mon Dieu ? » Ces questions et d'autres lui viennent à l'esprit et, finalement, elle se décide. Elle fera quelque chose de spécial pour Jésus afin de montrer sa gratitude et son amour.

Les autres invités ne pouvaient pas imaginer ce dont ils allaient être témoins quelques minutes plus tard. Marie pense à ce qui a le plus de valeur, elle ne veut pas donner quelque chose de purement matériel. Non, ce qu'elle veut, c'est se donner, l'adorer, le remercier et, ce faisant, montrer à Jésus tout son amour. Un sourire se dessine sur son visage. Le parfum, de nard pur, est contenu dans un flacon d'albâtre, dont le col est sans doute très fin, de sorte que, goutte à goutte, le parfum se libère et embaume toute la pièce. Ce parfum pourrait être évalué à environ trois cents deniers, soit presque le salaire d'une année entière, et sa valeur passera à l'éternité.

Marie se fraye un chemin parmi les invités et, très décidée, pose un geste magnanime. Avant que Simon n'offre à Jésus de l'eau pour se laver, comme c'était la coutume, Marie s'avance, prend le parfum, en oint les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux (cfr. Jn 12,1-11; Mt 26,6-13). Elle brise le vase : tout est pour son Dieu, elle n'en garde pas une seule goutte. Elle offre ce qu'elle a, avec une profonde dévotion. Elle ne calcule pas, elle ne mesure pas, elle n'hésite pas. Par ce geste, elle reconnaît la haute dignité de Jésus. Ce parfum n'est plus seulement son parfum de nard qui coûtait trois cents deniers. Marie a oint le Messie du parfum de sa liberté, qu'"on ne donne que par amour" <sup>[1]</sup>.

Ce moment rappelle un autre dans la vie du Seigneur, il y a maintenant plus de trente ans. Ce n'est pas à Béthanie, c'est à Bethléem. Ni Marthe, ni Marie, ni Lazare, ni les autres disciples ne sont là. Il n'y a que Marie et Joseph. Jésus n'a pas fait de miracles ni ne s'est manifesté en tant que Dieu, mais il est né en tant que Sauveur du monde. Dans ces circonstances, certains rois d'Orient reconnaissent également sa haute dignité, déposent à ses pieds ce qui a de la valeur et, avec une profonde vénération,

adorent cet Enfant-Dieu. Ses parents sont émus de ce geste, émerveillés par l'expérience qu'ils sont en train de vivre. Avec le temps, ils se souviendront certainement de l'expression magnanime de l'adoration de Jésus. Ces rois puissants n'avaient pas seulement donné des biens matériels, plus ou moins précieux, mais, en s'agenouillant - du moins c'est ainsi que nous pouvons les imaginer lorsqu'ils offrent leurs cadeaux - ils ont manifesté leur volonté de l'aimer par-dessus toutes les autres réalités terrestres.

« Chers jeunes, vous aussi, offrez au Seigneur l'or de votre existence, c'est-à-dire votre *liberté* pour le suivre par amour, en répondant fidèlement à son appel : faites monter vers lui l'encens de votre *prière* ardente, à la louange de sa gloire; offrez-lui la myrrhe, c'est-à-dire *vosre affection pleine de gratitude envers lui*, vrai Homme, qui nous a aimés jusqu'à mourir comme un malfaiteur sur le Golgotha »<sup>[2]</sup>. Comme ces rois avec leurs présents, Marie offre à Jésus sa liberté, sa reconnaissance et son désir de l'aimer de tout son cœur, avec son parfum.

### **Comme il aime**

Marie reste à genoux à côté de Jésus. Le parfum baigne les pieds de son Seigneur et, sans hésiter, elle commence à les essuyer avec ses cheveux. Marie ne perçoit que la présence du Christ. Elle ne remarque pas les autres invités, ni sa sœur Marthe. Elle se tient devant le Seigneur, lui manifestant son affection pour lui et son immense gratitude.

Jésus aussi la contemple sans dire un mot. Il la laisse faire. C'est le 'moment de Marie' et Il veut avoir besoin de ses attentions pleines de délicatesse. Il sait que sa passion et sa mort approchent et il pense à tout ce qu'il va souffrir pour chacun d'entre nous, parce qu'il est venu dans le monde pour nous attirer dans son amour, pour nous apprendre à aimer. Il voit dans ce geste plein d'amour de Marie une consolation pour la souffrance qui s'approche déjà. Marie cristallise dans ce geste les milliers d'actes d'amour pour Dieu que les chrétiens de tous les temps lui offriront. Le cœur de Jésus est particulièrement sensible aux manifestations d'amour qu'il reçoit. C'est pourquoi il remercie Marie et, en elle, tous ceux qui continueront à oindre Dieu du parfum de leur vie ordinaire : "Partout où sera proclamé cette Bonne Nouvelle, dans le monde entier, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle." (Mt 26, 13).

Comment Jésus a-t-il vécu ce moment ? Qu'a-t-il médité en lui-même ? Peut-être pensait-il à ce qu'il ferait avec ses apôtres lors du dernier repas. Il allait laver les pieds de ses disciples, et Marie l'avait précédé dans ce geste. Jésus pensait probablement au plus grand acte de sacrifice qui aurait lieu quelques jours plus tard avec l'institution de l'Eucharistie, le sacrifice total qui culminerait sur la croix. Qui sait s'il pensait aussi à sa présence dans chaque tabernacle et dans tant d'âmes qui s'approcheraient de lui et le recevraient avec la même disposition que Marie à ce moment précis. "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure" (Jn 14,23).

Dans toute cette scène, on pourrait penser que c'est Jésus qui reçoit le plus du geste de Marie : elle lui oint les pieds et les essuie avec ses cheveux, mais en vérité, c'est Marie qui gagne dans cette histoire. Elle s'épanche auprès de Jésus, mais lui "ne se laisse pas gagner en générosité" <sup>[3]</sup> et lui ouvre un horizon d'amour encore plus large :

en manifestant son affection par ce geste et en voyant qu'il a été bien reçu, le cœur de Marie apprend à se dilater pour aimer comme Jésus.

### **Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum**

Saint Jean précise que la maison fut remplie de l'odeur du parfum (cf. Jn 12, 3). Les personnes présentes, qui n'ont pas remarqué l'acte généreux de Marie, ont pu sentir qu'il s'était passé là quelque chose.

Une manifestation de piété n'embellit pas seulement l'âme de celui qui l'accomplit. L'amour est une force de rayonnement, il se propage, il imprègne de sa bonne odeur tous ceux qui se trouvent là. A contrario, les oublis, les omissions, laissent des traces et appauvrissent cette économie du salut. La piété, qui naît du désir de plaire à notre Dieu Père, "est une démarche profonde de l'âme, qui finit par transformer l'existence tout entière ; elle imprègne toutes les pensées, tous les désirs, tous les élans du cœur"<sup>[4]</sup>.

Dans la vie quotidienne de chaque chrétien, les occasions sont multiples de semer l'amour de Dieu dans l'atmosphère : au travail, en famille, avec les amis et les collègues... C'est le bonus, ou la prime, de la vie. C'est le *bonus odorChristi*, la bonne odeur du Christ, qui se manifeste dans "un amour qui se sacrifie, un amour quotidien, fait de mille détails de compréhension, de sacrifice silencieux, de don discret de soi"<sup>[5]</sup>. Oindre le Seigneur, en remplissant le milieu dans lequel nous nous trouvons du parfum de la charité, ouvre un immense panorama à notre propre existence : elle nous permet de regarder Dieu, et de sentir que nous sommes regardés par Lui, à travers tout ce que nous faisons.

Comme on pouvait s'y attendre, les invités ont observé la scène que Marie jouait discrètement. Les sujets de conversations changent et les regards se croisent. Chacun, dans l'intimité de son cœur, apprécie ce geste. Jean, comme Pierre et Marthe, a probablement apprécié le geste de Marie. Simon, en revanche, le maître de maison, devait être surpris et se demandait ce qu'il aurait pu faire de mieux pour honorer Jésus. Saint Jean note la réaction de Judas : "Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers pour les donner aux pauvres ?" (Jn 12,5). Marie fera la sourde oreille à ces paroles. Le calcul ne fait pas partie du lexique de l'amour qu'elle a appris de son Maître. Jésus regarde Judas et Marie ; dans ses yeux, on peut lire l'affection avec laquelle il essaie de réorienter leurs pensées et, d'une voix claire, il dit : "Laisse-la" (Jn 12,7).

"Jésus savait que sa mort était proche et il a vu dans ce geste l'anticipation de l'onction de son corps sans vie avant d'être déposé dans le tombeau. Cette vision va au-delà de toute attente des convives. Jésus leur rappelle que le premier pauvre, c'est lui, le plus pauvre des pauvres, parce qu'il les représente tous. Et c'est aussi au nom des pauvres, des personnes seules, marginalisées et discriminées, que le Fils de Dieu a accepté le geste de cette femme. Elle, avec sa sensibilité féminine, s'est avérée être la seule à comprendre l'état d'esprit du Seigneur"<sup>[6]</sup>.

C'était l'adieu de Marie à Jésus. Elle voulait lui manifester son affection d'une manière unique qui perdurerait dans le temps. Et elle y est parvenue. Son amour n'a pas seulement touché le cœur du Seigneur : il a aussi touché le cœur de tous ceux qui, présents dans la maison de Simon ou lisant ce passage, reconnaissent sa magnanimité et son désir de ne jamais être séparés de lui.

<sup>[1]</sup>Amis de Dieu, n. 31

<sup>[2]</sup> Saint Jean Paul II, Message, 6-VIII- 2004.

<sup>[3]</sup>Forge, n. 623.

<sup>[4]</sup>Amis de Dieu, n. 146

<sup>[5]</sup>Quand le Christ, n° 36

<sup>[6]</sup>François, Message, 14-XI-2021

[Sommaire](#)

[www.opusdei.org](http://www.opusdei.org)